OCT 31 1927

4e Année. N° 20. 15 Octobre 1927.

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

		Pages.
dré Gide.	*La Détresse de notre Afrique équatoriale*. . . .	721
dré Thérive	*Sans âme*. — I.	733
nstantin Photiadès.	*La Reine des Lanturelus*. — I.	756
an-Louis Vaudoyer.	*Aux Saintes-Maries-de-la-Mer*	785
ince Youssoupoff. .	*La Fin de Raspoutine*. — II.	808
ouard Schuré . . .	*Le Fil d'Ariane*	829
c Durtain	*Hollywood dépassé* (fin).	842
dré Beucler	*Cartes postales U. R. S. S.*	870
Gascoin	*M. Rouju, nouveau jeune* (fin).	898
ury Bidou.	La Vie littéraire : *Parmi les Livres*	931
orges Suarez . . .	La Politique : *L'Œuvre financière de M. Poincaré*.	940

Chronique bibliographique : J. Poirier; J.-M. Bourget.

Copyright 1927 *Revue de Paris*.

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1927

La **Revue de Paris** *publiera prochainement :*

La Nuit d'orage

ROMAN

par GEORGES DUHAMEL

Notes sur Racan

par VALÉRY LARBAUD

La Conversatio

par ANDRÉ MAUROIS

Charleston

par PAUL MORAND

***

L'étude de M. KRISTIAN ELSTER sur la *littérature norvégienn* celles de M. PAUL-ELMER MORE sur les *lettres américaines,* M. GEORGES IMANN sur le *théâtre soviétique,* de M. HILAIRE BELL sur l'*Angleterre*

continueront la série d'articles sur les lettres étrangères qui débuté

par les études de M. GOMEZ DE BAQUERO sur l'*Espag* de M. MAX RYCHNER sur l'*Allemagne.*

***

PROCHAINES PUBLICATIONS HISTORIQUES

(Études et Mémoires)

La France des cent trente département

par M. GABRIEL HANOTAUX

de l'Académie française

La Reine d'Étrurie

par le Prince SIXTE DE BOURBON

Le Journal du général Castelnau

pendant la guerre de 1870

(Sedan. — La captivité, aux côtés de l'Empereur à Wilhelmshöhe)

Les Mémoires de la comtesse Raspon

fille du roi Murat

LA DÉTRESSE

DE

NOTRE AFRIQUE ÉQUATORIALE

I

Lorsque je me décidai à partir pour le Congo, le nouveau gouverneur général eut soin de m'avertir : — « Que n'allez-vous plutôt à la Côte d'Ivoire, me dit-il. Là tout va bien. Les résultats obtenus par nous sont admirables. Au Congo, presque tout reste à faire. » L'Afrique Équatoriale Française a toujours été considérée comme la « cendrillon » de nos colonies. Le mot n'est pas de moi; il exprime parfaitement la situation d'une colonie susceptible sans doute de devenir une des plus riches et des plus prospères, mais qui jusqu'à présent est restée l'une des plus misérables et des plus dédaignées; elle mérite de cesser de l'être. En France l'on commence à s'occuper d'elle. Il est temps. Au Gabon, par suite de négligences successives, la partie semble à peu près perdue[1]. Au Congo elle ne l'est pas encore si l'on

1. « ... La question de main-d'œuvre... se présente au Gabon avec un caractère d'extrême gravité. Ce n'est plus le développement plus ou moins rapide de nos exportations qui est en cause, mais notre renom de nation colonisatrice. La crise est arrivée à un tel degré qu'elle compromet la vie sociale indigène et l'existence même des populations....

» Les mesures que nous proposons sont absolument nécessaires si l'on veut éviter de voir disparaître ce qui reste de la population de la colonie. En en poursuivant l'application, les autorités administratives devront *avoir l'énergie nécessaire pour résister à certains intérêts particuliers* qui se croiront lésés, mais dont la considération ne saurait cependant compromettre l'œuvre coloniale que nous poursuivons en Afrique et dont la base est le respect de l'indigène et l'amélioration de ses conditions de vie. » (Rapport de février 1927.)

apporte un prompt remède à certains défauts d'organisation, à certaines méthodes reconnues préjudiciables, supportables tout au plus provisoirement. Autant pour le peuple opprimé qui l'habite, que pour la France même, je voudrais pouvoir y aider. Les intérêts moraux et matériels des deux peuples, des deux pays, j'entends le pays colonisateur et le pays colonisé, s'ils ne sont liés, la colonisation est mauvaise.

Je sais qu'il est des maux inévitables; ceux dus par exemple au climat; des difficultés très lentement et coûteusement surmontables, dues à la situation géographique et à la configuration du pays (et celles du Congo sont particulièrement défavorables, expliquant, excusant dans une certaine mesure les lenteurs de sa mise en valeur); il est enfin certains sacrifices cruels, j'entends ceux qui se chiffrent par vies d'hommes, certaines misères douloureusement consenties en vue d'un plus grand bien-être futur — et je songe ici tout particulièrement à celles qu'entraîne l'établissement des grandes routes et surtout de la voie ferrée.

Aucun progrès, dans certains domaines, ne saurait être réalisé sans sacrifice de vies humaines. Sacrifice imposé ou généreusement consenti. Du moins s'il profite à la communauté, si, en fin de compte, il y a progrès, peut-on dire que ce sacrifice était utile. Le mal dont je m'occupe ici empêche le progrès d'un peuple et d'un pays; il ruine une contrée pour le profit de quelques-uns. Je me hâte de dire qu'il est particulier à notre Afrique Équatoriale; et plus spécialement encore au Moyen-Congo et au Gabon, depuis que les Compagnies concessionnaires de l'Oubangui-Chari ont d'elles-mêmes renoncé à leurs privilèges.

Par quelle lamentable faiblesse, malgré l'opposition des compétences les plus avisées, le régime des grandes concessions fut-il consenti, en 1899, ce n'est point tant là ce qui nous étonne. Car, après tout, ce régime put, en ce temps, paraître utile. Pour mettre en valeur un pays neuf, allait-on repousser les capitaux et les énergies, les bonnes volontés qui s'offraient? Non; l'étonnant, c'est qu'après avoir été reconnu néfaste, c'est qu'après avoir été dénoncé tant de fois par les gouverneurs de la colonie, après qu'on se fut rendu compte qu'il ne s'agissait point d'une mise en valeur, mais bien d'un

écrémage systématique du pays, d'une exploitation éhontée, l'affreux régime subsiste encore[1].

Mais lorsqu'on vient à connaître l'occulte puissance et l'entregent de ces sociétés, l'on cesse de s'étonner. C'est à Paris d'abord qu'est le mal. Et je veux bien croire que le cœur manquerait à certains responsables s'ils se représentaient nettement l'effet lointain de leur coupable complaisance. Mais le Congo est loin. Et pourquoi chercher à connaître ce qu'il est si reposant d'ignorer? Voudrait-on se renseigner, combien n'est-il pas difficile de découvrir ce que tant de gens ont si grand intérêt à cacher! Allez donc y voir! Et quand on est là-bas, encore que de camouflages! On peut circuler durant des mois dans ce pays sans rien comprendre de ce qui s'y passe, sans rien en voir que du décor. Ainsi fis-je d'abord. J'ai raconté dans ma relation de voyage par quels hasardeux concours de circonstances mes yeux se sont ouverts. J'y reviendrai.

On ne voyage pas au Congo pour son plaisir. Ceux qui s'y risquent partent avec un but précis. Il n'y a là-bas que des commerçants, qui ne racontent que ce qu'ils veulent; des administrateurs qui disent ce qu'ils peuvent et n'ont droit de parler qu'à leurs chefs; des chefs tenus par des considérations multiples; des missionnaires dont le maintien dans le pays dépend souvent de leur silence. Parfois enfin quelques personnages de marque, en un glorieux raid, traversent la contrée entre deux haies de « Vive la France! » et n'ont le temps de rien voir que ce que l'on veut bien leur montrer. Quand, par extraordinaire, un voyageur libre se hasarde là-bas, comme j'ai fait moi-même, sans autre souci que celui de connaître, la relation qu'il rapporte de son voyage ne diffère pas sensiblement de la mienne, où l'on s'étonne de retrouver

1. « Qu'ont fait les colons en A. E. F.? Assez peu de choses. Et ce n'est pas à eux qu'il faut s'en prendre, mais au régime détestable qui a été imposé à l'Afrique Équatoriale : le régime des grandes concessions... Dans peu de temps les grandes concessions auront définitivement quitté l'Afrique... L'Afrique sera un peu moins riche qu'avant leur venue », disait un des anciens gouverneurs généraux de l'A. E. F., M. Augagneur. « Dans peu de temps »... Espérons-le. Mais il est aujourd'hui sérieusement question de renouveler leurs privilèges. C'est bien pourquoi j'écris ces lignes.

la peinture des mêmes misères qu'un Auguste Chevalier par exemple dénonçait il y a déjà vingt ans. Rien n'a changé. Sa voix n'a pas été écoutée. L'on n'a pas écouté Brazza lui-même, et ceux qui l'ont approché savent avec quelle tristesse, dans les derniers temps de sa vie, il constatait les constants efforts pour discréditer son témoignage, pour étouffer sa voix. Je n'ai pas grand espoir que la mienne ait plus de chance de se faire entendre. « Je tiens de source certaine, m'écrivait X., fort bien placé pour le savoir que l'on s'apprête à *torpiller* votre livre ». Et c'est ce qui ne manqua pas d'arriver. Dès que l'on vit que mon témoignage courait risque d'être écouté, l'on s'ingénia à mettre en doute sa valeur; je me vis traité d'esprit léger, d'imagination chimérique, de « chercheur de tares »... Ces accusations tendancieuses me laisseraient indifférent s'il ne s'agissait ici que de moi; mais il y va du sort d'un peuple et de l'avenir d'un pays. Le reproche de partialité, que l'on me faisait également, je me défends de l'encourir. Tous les renseignements que je donnerai dans ces pages sont officiels. Même le commentaire que j'y ajoute n'est le plus souvent qu'un centon impersonnel formé de phrases extraites de rapports administratifs. Car, tout au contraire de ce que certains ont pu dire, ce n'est nullement contre l'administration que je m'élève; je ne déplore que son impuissance en face de ces maux que je signale; et cet article n'a d'autre but que de tâcher de lui prêter main forte.

« Que la haute administration, que le haut commerce prennent garde de vouloir mettre trop vite en coupe réglée une possession qu'à vrai dire nous connaissons insuffisamment et dont les indigènes ne sont pas encore initiés à ce que nous attendons d'eux », écrivait Savorgnan de Brazza en 1886. « Notre action, jusqu'à nouvel ordre, doit tendre surtout à préparer la transformation des indigènes en agents de travail, de production, de consommation. Ce qu'il faut redouter par-dessus tout, c'est de renverser en un jour l'œuvre de dix années, car l'intervention de la force, dans une œuvre préparée par la patience et la douceur, peut tout perdre d'un seul coup. »

Ces sages conseils ne furent pas suivis. Dès 1887, une compagnie fut créée au Gabon : la S. H. O., dans des conditions si scandaleuses que le Parlement la fit dissoudre. En dédommagement de quoi, les directeurs de la S. H. O. réclamèrent et obtinrent le droit de choisir un terrain de 3 à 400 000 hectares, donné en toute propriété. Deux ans plus tard, le Parlement approuva la formation de quarante compagnies, à qui 650 000 kilomètres carrés furent concédés. (Je rappelle que la superficie totale de la France est de 551 000 km²). Ces sociétés n'ont, du reste, pour la plupart, pas longtemps vécu. Certaines se sont transformées; d'autres ont fusionné. Nous ne nous trouvons plus aujourd'hui en face que de quelques sociétés, et n'avons plus à nous occuper que de celles-ci.

Mais, avant de commencer à parler d'elles, je voudrais mettre mon lecteur en garde de confondre ces concessions congolaises avec les concessions ordinaires telles que peuvent les obtenir les colons ou de grandes sociétés financières, pour la mise en culture d'un terrain ou l'exploitation de richesses minières. Celles-ci concourent, en même temps qu'à l'enrichissement du colon ou de la société, à l'enrichissement du pays et du peuple qui l'habite. Qu'un parti politique anticapitaliste les désapprouve, peu m'importe ici; je prétends n'avoir pas à me solidariser avec ce parti pour m'élever contre les abus particuliers à l'A. E. F.

Le concessionnaire congolais obtint donc la propriété exclusive de tous les produits naturels[1] d'immenses régions à peu près inexplorées, aussi peu connues du gouvernement qui les accordait que du concessionnaire lui-même. Jusqu'à ce moment les produits de chasse et de cueillette avaient appartenu aux indigènes; mais l'on peut à peine dire que ceux-ci furent expropriés, car, en fait, ils furent concédés eux-mêmes avec les terrains. Le concessionnaire put alors les contraindre au travail moyennant tels salaires qu'il se réservait toute liberté de fixer. Quant aux produits, il estimait que, dans ce cas, il n'avait plus à les payer.

Les concessionnaires s'engageaient par contre à verser au gouvernement de la colonie 15 p. 100 de leurs bénéfices, et à respecter les clauses d'un cahier des charges. Certaines de ces

1. Caoutchouc, noix de palmes, ivoire, peaux d'animaux.

clauses prétendaient, il est vrai, protéger les « droits d'usage » que nos principes reconnaissent aux indigènes de toutes nos colonies. Ces clauses donnèrent satisfaction à l'esprit de justice de l'opinion publique et l'endormirent. En pratique elles ne furent jamais appliquées, et les populations habitant les immenses terrains concédés furent, en fait, réduites à un état qui ne diffère de l'esclavage, je voudrais que l'on me dise en quoi?

Les grands concessionnaires du Congo parlent volontiers des importants services qu'ils rendent à la colonie et de leur « rôle civilisateur ». Qu'ils nous permettent d'examiner ces deux côtés de la question.

Prenons par exemple la compagnie française du Haut-Congo, la plus importante des survivantes, dont les privilèges arrivent à expiration en 1929, mais, qui, si invraisemblable et alarmant que cela puisse paraître, semble en passe d'en obtenir le renouvellement.

La C. F. H. C. couvre une superficie de 2 600 000 hectares. De plus, la C. F. H. C. contrôle les territoires de l'ex-concession Alimaienne et de l'ex-concession N'Goko-Sanga, de sinistre mémoire. Elle possède donc un monopole commercial absolu sur 5 600 000 hectares peuplés de 120 000 habitants (Je donne les chiffres officiels).

Cette Compagnie, et les grandes Compagnies en général, font grand état de l'aide indirecte qu'elles apportent au budget de la colonie par les redevances qu'elles lui versent (à savoir, en plus de quelques légères redevances fixes, le pourcentage de 15 p. 100 dont je parlais, sur les bénéfices effectués). Mais il est aisé, d'après le tableau des ventes, de calculer ce que la colonie eût regagné d'autre part en droits de douane et autres si la grande Compagnie eût fait place au commerce libre. La haute autorité que je cite estime que, sur 10 millions de produits négociés dans une zone de commerce libre, la colonie peut percevoir 3 600 000 francs d'impôts directs ou indirects (laissant d'autre part 6 400 000 francs à l'indigène); tandis que les mêmes produits, vendus dans une région concédée, ne rapportent à la colonie que 900 000 francs, et ne laissent à l'indigène que 1 600 000 francs; tant est grande la différence

entre les prix payés par le commerce libre et ceux consentis par la grande Compagnie[1].

Ajoutons que les grandes compagnies ne se montrent guère empressées de s'acquitter envers la colonie. N'a-t-il pas fallu toute l'énergie du gouverneur général actuel pour faire rentrer dans la caisse un million de redevances arriérées, dont certaines remontaient à dix ans? Ce chiffre en dit long sur la faiblesse dont faisait preuve l'administration locale devant les grands concessionnaires.

Si d'une part le bas prix que le concessionnaire paye les produits naturels pousse l'indigène à refuser ou à limiter son concours, d'autre part les prix exagérément élevés des marchandises d'importation, *que seul le concessionnaire a le droit de vendre*, limitent, empêchent les achats. Encore les compagnies concessionnaires négligent-elles le plus souvent de fournir leurs factoreries des objets les plus nécessaires ou les plus appréciés par les indigènes. « Devant cette carence des sociétés concessionnaires et devant les nombreuses difficultés pour se procurer les articles d'importation européenne qu'il désire, l'indigène s'est vite découragé et n'a pas cherché par son travail à augmenter sa production », lisons-nous dans un rapport; et dans un autre : « On imagine sans peine l'état d'esprit des indigènes, aujourd'hui parfaitement renseignés, qui savent de combien on les frustre dans chaque transaction, et qui attendent avec angoisse, mais sans beaucoup d'espoir, la fin de ce régime ».

Enfin, malgré ses bénéfices considérables, la C. F. H. C. n'a jamais rien fait pour améliorer le sort des indigènes qu'elle exploite : ni route, ni école, ni hôpital; pas la moindre organisation sanitaire. Elle laissera en s'en allant, si tant est qu'elle s'en aille enfin, un pays saigné à blanc et des indigènes plus misérables qu'avant l'arrivée des blancs.

II

La Compagnie forestière Sanga-Oubangui a ceci de parti-

1. « Parallèlement, l'indigène restant pauvre, force nous est de proportionner son impôt personnel à ses ressources. La colonie perd encore, de ce fait, un million au moins chaque année, pour la seule concession C. F. H. C. », dit un rapport administratif.

culier qu'elle ne fait pas de bonnes affaires. C'est ce que nous apprend son directeur, et qu'elle a déjà perdu 45 p. 100 de son capital. « En seize exercices, nous dit-il, les actionnaires n'ont touché que six fois un dividende variant de 5 à 20 francs. » La C. F. S. O. travaille présentement à se renflouer et procède à l'émission d'actions nouvelles pour appeler à la rescousse de nouveaux capitaux, qui vont lui permettre de continuer à fatiguer la colonie.

Mais laissons de côté la question financière. J'ai traversé à pied les régions où opère la C. F. S. O. et puis parler en connaissance de cause de ses rapports avec l'administration et avec les indigènes, ainsi que de son « rôle civilisateur ». J'ai pu constater, comme eût pu le faire n'importe quel voyageur averti, que les « plantations » dont parle le directeur de la C. F. S. O. (qui n'a jamais été au Congo et doit se reposer sur les rapports de ses agents) sont dérisoires; que ce qu'il dit au sujet des mesures d'hygiène, de prophylaxie, des campements de récolteurs, en un mot de toutes les mesures humanitaires prises en faveur des indigènes et que prescrit le cahier des charges, n'existe, le plus souvent, que sur le papier.

Je n'ai pas à m'étendre ici sur le dur travail auquel est astreinte toute la population mâle indigène, dans les territoires concédés à la C. F. S. O. (car il ne s'agit point seulement, comme on le verra, des seuls « engagés volontaires » et travailleurs recrutés spécialement par la Compagnie). L'on comprend de reste et sans qu'il soit utile d'insister, le funeste effet de ce régime, qui maintient les hommes constamment à de grandes distances de leur village, sur la vie de famille, sur la natalité, sur les cultures, et, partant, sur la prospérité générale du pays. Dans les territoires non concédés, le caoutchouc de céaras, cultivés à l'entour des villages, grâce à l'initiative du gouverneur Lamblin, tend à remplacer le caoutchouc dit « de cueillette », produit naturel, auquel seul a droit la société concessionnaire; l'autre, elle est obligée de l'acheter, ce qui fait qu'elle n'encourage pas beaucoup les cultures. L'on n'a, pour plus de détails, qu'à se reporter à ma relation de voyage.

Certains se sont émus de quelques atrocités, dont je dus

me faire le dénonciateur, et que je relate au cours de ce récit[1]. L'avouerai-je? Pour révoltants que fussent ces crimes, ils me paraissent beaucoup moins importants que quelques méfaits, d'apparence plus bénigne, que je dénonce sitôt après. Les premiers, abominables mais exceptionnels, n'étaient dus qu'au défaut de surveillance d'un administrateur insuffisant, qui, par la suite, obtint acquittement sur ce point. Les seconds, que je vais dire, dont la responsabilité incombe au même administrateur, présentent un caractère non accidentel; leur constance même est alarmante. Comment ne pas y voir la conséquence naturelle, fatale, inéluctable, du régime appliqué à cette partie de la colonie? Voici les faits — sans grande importance peut-être, je le répète — mais particulièrement révélateurs, et, si j'ose dire : exemplaires.

Sous les yeux de l'administrateur et du représentant de la C. F. S. O., des indigènes, fournisseurs de caoutchouc au marché mensuel de Bambio, avaient été brimés dans la cour même de la factorerie de la Compagnie, jusqu'à ce que mort de l'un d'eux s'ensuivît. Par ordre de l'administrateur, ces gens étaient punis pour n'avoir pas apporté une quantité de caoutchouc suffisante. Je ne puis entrer dans les détails et exposer comme quoi ces gens n'avaient nullement cherché à se soustraire au travail, mais que, vu la très grande distance où les forçait d'aller la dévastation progressive de la forêt (souvent à plus de huit jours de marche pour trouver encore du caoutchouc de liane), ils étaient demeurés un mois sans revenir, pour s'épargner le double trajet, rapportant le mois suivant double charge. Je signalais ces faits alarmants dans une lettre au gouverneur; une enquête administrative, déclenchée par ma lettre, vint à l'appui de mon récit et entraîna la mise en accusation de l'administrateur. Mais il ne me paraît pas qu'on ait cru devoir, dans cette affaire, s'appesantir sur le rôle de la C. F. S. O. dont la complicité ressort pourtant nettement de ces phrases du rapport du Procureur Général, chef du service judiciaire de l'A. E. F. :

Celui-ci (M. P... l'administrateur en question), parce qu'il avait reçu l'ordre, dit-il, de forcer la production du caoutchouc, mit *au*

1. Il s'agit, en l'espèce, de représailles et « sanctions » exécutées avec férocité par quelques miliciens indigènes, qui furent, par la suite, condamnés.

service des intérêts privés de la Compagnie Forestière tout l'arsenal de ses pouvoirs disciplinaires dans le but d'activer l'apport de ce produit, qui était payé au prix modéré de 2 francs le kilo[1]... et ces sanctions, il les appliqua, il faut le constater, *à des indigènes qui n'étaient liés à cette compagnie par aucun contrat de travail collectif ou individuel.*

Contre ceux qui lui parurent insuffisamment actifs dans leurs travaux de récoltes, il prononça des peines d'*amendes absorbant la totalité de leurs gains et le maximum des peines d'emprisonnement.* En outre il infligea à ceux qui furent particulièrement signalés *pour leur faible rendement,* un châtiment corporel : chargés de lourdes poutres, ils furent astreints à tourner sans arrêt *dans la cour de la factorerie.* Cette épreuve, commencée à huit heures du matin ne fut arrêtée qu'à midi, à la suite de la chute d'un homme, Malengué, qui mourut la nuit suivante.

Nous ne pouvons citer tout au long le reste de l'enquête ayant trait à l'état de la prison de Boda (lieu de résidence de l'administrateur) où les indigènes « insuffisamment actifs dans leurs travaux de récoltes » purgeaient leur peine, et où « de sérieuses présomptions », dit le rapport, permettent d'attribuer le nombre effarant des décès « au travail trop pénible, au mauvais traitement, à l'alimentation insuffisante »... Quant au nombre des décès, M. P. l'administrateur « n'a même pas accompli cette élémentaire obligation de sa charge d'en tenir le compte ». (Et pour cause)...

« Nous n'avons pas à défendre la Compagnie Forestière, *puisque aussi bien elle est sous le contrôle de notre administration* » écrivait récemment à ce propos le collaborateur d'un grand journal parisien, laissant apparaître par ces mots son ignorance de la question. Dans toute la région de la forêt où la question du caoutchouc est étroitement mêlée à tous les problèmes qui peuvent surgir dans une circonscription, le rôle de l'administrateur est particulièrement difficile. Il est de force à tenir tête aux commerçants libres, qui ont besoin de lui, et qui le craignent. Les Grandes Sociétés ont montré maintes fois qu'elles ne craignaient nullement les administrateurs subalternes, ni même les supérieurs. Combien de fois les Gouverneurs Généraux qui se sont succédé au Congo, et le Gouverneur Général actuel, qui m'autorise à le

1. Payé de dix à quinze francs, par le commerce libre, dans la contrée voisine.

dire, ont-ils dû céder aux pressions et accepter de placer, dans les territoires concédés, des administrateurs protégés par les Compagnies, des « créatures » de celles-ci! Le Gouverneur Général lui-même ne s'est-il pas vu menacé dès qu'il eut fait connaître son intention formelle de s'opposer au renouvellement des privilèges d'une de ces Compagnies toutes puissantes? Et, de toutes manières, que peut un administrateur, chef de subdivision, de circonscription même, insuffisamment rétribué, à la tête de territoires trop vastes, débordé de toutes parts par des fonctions et des attributions trop multiples — que peut-il, dis-je, en face d'un représentant de ces Compagnies, d'un agent plein d'attentions d'abord, très aimable, trop aimable, mais qui peut devenir menaçant, car il dispose par devers lui de puissances et de protections dont dépendent le plus souvent la carrière de l'administrateur.

Une sélection fatale s'opère : les mieux cotés, n'étant pas toujours, hélas, les meilleurs, restent. Je n'entends nullement, par ces mots, jeter le discrédit sur aucun des administrateurs des régions concédées, ni même sur les agents des grandes compagnies; mais je dis que, résultant de ce déplorable régime, les invitations aux abus de pouvoir, d'une part, aux complaisances, sinon même aux complicités, de l'autre, sont si fortes, qu'il faudrait, pour y résister, en l'absence de toute approbation, de tout encouragement, de tout appui, plus que de la simple honnêteté; une valeur intellectuelle, une sorte d'héroïsme moral, auxquels le milieu n'invite guère, et que, même en France, on ne serait que bien rarement en droit d'espérer.

Deux articles récents, soucieux de discréditer mon témoignage, m'accusent de décourager toute initiative coloniale. Si le renouvellement des grandes concessions vient à être discuté par le Parlement, il faut s'attendre à voir les amis des compagnies concessionnaires chercher à tirer parti d'une confusion si favorable à leur cause. C'est pourquoi l'on ne saurait trop redire que l'effort colonisateur et l'existence d'un commerce actif dans nos colonies ne sont aucunement liés à un régime abusif qui tout au contraire les compromet. Je ne voudrais pas d'autre part que l'on se méprît et que cette question très particulière d'un abus localisé l'on cher-

chât à la noyer dans une discussion spéculative de principes et de théories. Cette question des grandes Compagnies concessionnaires, sous la forme que j'incrimine, n'existe, encore une fois, qu'au Congo (lorsqu'on tenta de soumettre au même régime notre colonie du Dahomey, le gouverneur de celle-ci eut la fermeté de s'y opposer énergiquement)[1]. Cette question échappe à la politique et mérite de rallier les consciences droites de tous les partis. Il est grand temps de se ressaisir, de mettre fin à un régime qui n'est pas seulement stupide et déplorablement onéreux, mais inhumain et déshonorant pour la France.

ANDRÉ GIDE

1. « En 1900, M. Pascal, le gouverneur du Dahomey, reçut une dépêche du Département disant en substance « que, le Congo étant partagé, on allait commencer le partage de l'A. O. F. »; et on l'invitait à préparer « un projet de distribution du Dahomey en grandes concessions ». Le gouverneur Pascal protesta au nom des droits des indigènes et du principe de la liberté commerciale avec une véhémence telle que sa voix fut entendue. » (Extrait d'un rapport officiel.)

SANS ÂME

I

En voyant cet homme seul, tête nue, adossé contre la grille du square ténébreux, deux femmes qui passaient se retournèrent, l'une après l'autre; elles firent exprès de rire plus fort en jacassant. Il les regarda à son tour. Elles ne ralentissaient point l'allure, elles marchaient à pas menus comme des oiseaux sur un toit. L'ombre les couvrit bientôt, car des feuilles avaient repoussé aux arbres, ainsi que chaque automne.

Derrière lui, qui s'aperçut brusquement où ses jambes l'avaient mené, dormait le pauvre jardin circulaire de la place d'Italie. Par instants on sentait les buis humides, l'eau moisie du bassin, à tel point l'air était calme. De tous côtés dans chaque avenue, le peuple des réverbères, d'abord désordonné, fuyait par longues files. Leur lumière avait baissé de moitié; il était près de dix heures. L'horloge de la mairie mettait à ce paysage une lune pesante, tandis qu'au ciel, très haut et roulée par des nuages roux, la lune terne, usée, n'attirait pas le regard.

C'est alors que Julien Lepers reconnut qu'il s'était arrêté, décoiffé, et que ses mains machinalement arrachaient les initiales J. V. au cuir de son chapeau. Ces lettres signifiaient Julien Verhaege, le nom de son choix, une bonne moitié de sa vie... Et encore les reniait-il ce soir-là. Il se sentait peau

neuve, surtout dans ce quartier perdu. Il regretta de n'avoir pas une casquette. Le chapeau roulé, il le serra sous son bras, une main à la poche. Des cheveux très blonds, une stature si haute et si maigre, ce n'était pas pour passer inaperçu...

Mais Julien n'avait pas envie ce soir-là de se demander des comptes. Son corps lui en rendait assez, c'est-à-dire sa bouche sèche, sa gorge serrée, les joues chaudes et une impatience de tous les nerfs.

Vraiment il était libre à cette heure, libre, un autre que lui-même enfin. Sans doute il a fallu marcher comme un forcené, au hasard, pénétrer dans un faubourg mal connu, respirer un air nouveau. Il ne prêtait attention qu'au bitume sous ses pas : tantôt le trottoir était rude et sec, tantôt semblait amolli et boursouflé. Son ombre écartelée par les lampes, mêlée aux troncs d'arbres, tournait, pâlissait, cédait à une autre silhouette, se dédoublait parfois. Un promeneur imbécile tenait la même vitesse que lui; c'était alors un supplice horrible, il fallait dépasser ce compagnon ou changer de trottoir. Un autre croisait Julien, qui le dévisageait avec impatience. La figure la plus neutre paraissait encore indiscrète ou agressive. Quel désir bizarre de solitude! et quel obscur instinct caché là-dessous?

A présent, ayant tourné deux fois autour de la place, il descendait un boulevard désert, qui soudain plongea vivement, s'étaya d'un grand mur d'hôpital, d'arcades grandissantes. Une tranchée de métro, bariolée de signaux menus, le séparait de la Salpêtrière. Des jardins s'était envolé un nuage de feuilles mortes, mêlées à des feuilles tendres. Le vent le rabattait vers le Sud. Près d'une petite église timide, un bal populaire ouvrait sa gueule éclatante. Mais nul passant ne s'arrêtait. Quel vide, quelles délices!

Justement, comme au coin de la rue Jeanne-d'Arc il décidait de revenir sur ses pas, un individu sortit on ne sait d'où, attrapa Julien par l'épaule et s'écria :

— Té! voilà l'ami Lepers qui court après les petites!...

Alors il fallut bien serrer la main à Léon Davidou. C'était un jeune homme de Clairac-sur-le-Lot, dont son camarade Lepers avait une horreur toute particulière. Bien méritant, certes, pauvre et travailleur, la serviette sous le bras à cette

heure de nuit, mais doué d'un accent sonore, d'une moustache noire et d'une affable indiscrétion...

— Dans ce quartier? — reprit-il. — Eh! Si je croyais t'y rencontrer, mon ami!... C'est par là que tu cherches fortune, un homme comme toi?

— Je prends l'air, — dit l'autre. — Et toi, tu y es bien!

— Moi, — fit Davidou, — je viens de donner une leçon de mathématiques, dans une famille de mon pays. Huit francs qu'ils me la paient, un dîner, quoi! Et tu t'en vas par où?

— Je remonte vers la place, — dit Julien. — C'est bien dommage.

Chose curieuse, Davidou ne se récria pas. Il suivait sans doute des affaires mystérieuses. Il dit seulement :

— Tu as de la chance de pouvoir vadrouiller la nuit! Ah! si j'avais la bonne place comme toi!

Il frotta de sa main sèche la barbe rugueuse qui pointait de ses joues. C'était pour lui un geste de volupté et de gaillardise. Il redressa sous son bras sa serviette bourrée et prit congé :

— A te revoir, mon vieux. Tu me fais signe, n'est-ce pas, le jour que tu veux?... C'est pour l'amour de l'art que je te remplacerais, tu penses... Et si le patron est d'accord, bien entendu...

— Oui, oui, je penserai à toi.

Sur cette bonne assurance, Davidou enfila une petite rue noire. Julien l'y vit trotter jusqu'à un tournant. Une idée lui poussa, par désir de vengeance... Il suivit, de loin. Il arriva juste pour voir son camarade tourner encore, longer une palissade, prendre une rue neuve où un seul bâtiment, énorme, se dressait : une porte massive s'y ferma. Cette manière de palais égyptien, cantonné sur un terrain vague, était un temple de la Maçonnerie mixte, à l'enseigne du *Droit Humain*. Pas de fenêtres, une colonnade aveugle, une lucarne sournoisement brillante au-dessus de l'entrée. Là dormaient sans doute pour ce pauvre Davidou les plaisirs nocturnes...

En une autre occasion, Lepers se fût attendri. Mais ce soir il n'éprouvait que répulsions et agacements, et, espionnant lui-même, il en voulait à l'indiscret de l'avoir rencontré.

Quelque part, dix heures sonnaient. Il en fut ébaubi. Si tôt encore! Il rebroussa chemin. Il marcha, il marcha, les coudes au corps, respirant ferme... L'air était doux, presque pur. Il se trouva devant l'avenue de Choisy, comme un tram s'y enfonçait à grand bruit de ferraille. Il sauta sur le marchepied. Un receveur endormi l'accueillit. La voiture presque vide cahotait entre des maisons sans visage; quelques couples obscurs passaient soudain dans sa clarté. Il y eut des carrefours, des colonnes lumineuses. Puis un pont désert, sous lequel passait une voie ferrée qui semblait, noire, encaissée de talus buissonneux, venir de la pleine campagne. Au-dessus de ce trou les étoiles commençaient à luire. Il y avait à l'horizon une vraie colline avec des arbres. Julien descendit là-devant, et poussa à pied vers la barrière. Ici quelques débits ouverts bruyaient vaguement. Un minuscule cinéma à la rampe de lumière bleue groupait encore devant sa porte la troupe des spectateurs hébétés qui fumaient, parlaient à peine : l'entr'acte les avait libérés; une maigre sonnerie les rappelait déjà.

Chose singulière, on voyait à l'entrée non pas un agent, mais quatre ou cinq, sans parler de civils vêtus de sombre, qui se croisaient les bras d'une façon singulière. Et brusquement Julien se rappela. C'est dans cette salle qu'on avait découvert, huit jours avant, le cadavre d'une fillette caché près de l'orchestre, dans un réduit à accessoires. L'odeur avait décelé la dépouille. Le patron s'était vu arrêter, puis relâcher. Il tâchait à rattraper les recettes perdues, et à vaincre par la curiosité la répugnance du public. Il avait repris ce soir-là les séances. Mais la foule des faubourgs n'avait pas assez de snobisme ou de perversité pour envahir le *Madelon-Cinéma*.

A la caisse, entre deux tambours de molesquine, une demoiselle triste brodait un mouchoir. De temps en temps elle penchait sa tête, qu'ornait un ruban bleu à la ferronnière vers les agents qui tenaient le trottoir. Elle ne comptait plus sur les clients. Julien fut le dernier à pénétrer dans la salle.

La lumière y régnait encore, avec une fumée si dense qu'elle semblait palpable. L'acidité des oranges dominait l'odeur du tabac. C'est un gamin en béret rouge, à voix perçante, qui

colportait une corbeille de friandises. Un piano jouait à petit bruit. Sur un balcon disposé comme des stalles d'écurie, des ouvriers arabes se querellaient. Pour les faire taire ou les exciter, quelques voyous citadins poussaient des cris d'animaux. Des femmes se retournaient, regardaient en l'air. Et c'est ainsi que Julien remarqua celle qui se tenait devant lui. Elle était en cheveux, assez mal peignée. Sa nuque maigre sortait d'un manteau de peluche, couleur de mousse jaune. Son visage à peine entrevu s'éclipsa. Elle mangeait des caramels qui, lui collant aux mâchoires, la laissaient causer avec sa voisine par gloussements et rires aigus.

Il n'y tint plus. Il se leva, descendit l'allée jusqu'au pianiste.

Quelques hommes courageux et goguenards étaient penchés sur la fosse où jouait cet artiste; ils palpaient l'andrinople de la tenture. L'un disait :

— Tu n'as pas peur, eh! le frère? ça ne sent plus le macchabée dans ta boîte?

Un autre expliquait doctoral :

— Visez la petite trappe à gauche, près du type au chapeau melon; c'est là qu'ils avaient fourré la mignarde.

— Bougre de satyre, celui qui a fait le coup!

— Et après? les goûts sont dans la nature, Ernest.

C'étaient de tout jeunes gens farauds. Ils s'attardaient à des détails affreux pour étonner leurs voisines. Le pianiste impassible continuait à tapoter. Les Arabes hoquetaient toujours au haut de la salle. A certains accords la foule sentit que l'entra'cte finissait. Les conversations baissèrent. Des pieds martelaient déjà le sol, la poussière montait. En regagnant sa place, Julien regarda hardiment la femme inconnue. Elle n'eut pas moins de hardiesse. Ce furent ses yeux à lui qui baissèrent. Il se rassit derrière elle; les membres rompus soudain, la tête en feu, l'esprit anéanti. Car elle avait le Signe...

Et dans l'obscurité, penché sur cette femme, il se mit aussitôt à rêver. Le Signe qu'il connaissait bien, signe purement physique du trouble et de la servitude, ce n'était rien de plus qu'une lèvre retroussée, un menton lourd. Mais la fatalité ne parle pas avec une clarté plus impérieuse. Et cette fois elle se prononçait encore. En faveur de quelle ouvrière,

ou de quelle traînée? pas jolie en tout cas, mais terrifiante, puisqu'il n'avait aucune illusion sur ce qu'elle lui apportait déjà de désir, de douleur, de mépris peut-être, de soumission à coup sûr. La connaître seulement? Ah! si c'était impossible, il y avait de quoi sentir son cœur paralysé... Une pimbêche ou une fille surveillée, ou qui que ce fût encore, et même, à l'inverse, une malheureuse trop facile, de toute façon quelle sale aventure! Il l'aimait déjà avec une horrible rancune. Est-ce pour cette rencontre que le destin compliqué, capricieux l'avait amené ce soir dans un tel bouge? Mais tout en frémissant, par expérience, il ne résistait déjà plus. A quoi bon lutter contre l'appel de ce plaisir puissant où l'on est tenté de se défaire?

Il remarqua que ses mains tremblotaient. Les voisines n'avaient garde de remarquer son trouble ridicule. Sur l'écran, dans une lumière grise, un midship américain repêchait une jeune Chinoise d'entre les récifs écumants d'un ressac silencieux. Le pantalon noir de l'héroïne collait à ses jambes minces. Elle fermait les yeux, appuyée à une barrière de bambou; l'officier approchait de cette bouche morte sa gueule de bouledogue romanesque. Un bonze à barbe effilée tapait sur une cloche, se prosternait devant une idole. Un crépuscule d'apparat brillait sur la mer. Puis un traître mogol se coulait par un hublot dans le croiseur bien astiqué. Auprès de Julien, le gosse qui servait d'ouvreuse, accroupi sur un strapontin reniflait de seconde en seconde. Son panier sentait la menthe et l'orange. En tâtonnant, Julien lui acheta des bonbons, fit passer le paquet entre les deux têtes de femmes qui lui offusquaient à demi l'idylle américaine.

— Merci beaucoup, — fit une voix.

— Encore un piqué, ma chère, — murmura une autre.

Et à ce moment le traître mogol s'enfuit dans un pousse-pousse, tandis qu'une auto magnifique, hérissée de revolvers, s'arrêtait net devant un pont qui s'effondra sur le torrent.

Puis la lumière, le tumulte, la voix d'un gros homme sans col qui fredonnait la retraite, des appels qui se croisaient. Les affranchis sautaient par-dessus les fauteuils. Les femmes ne finissaient pas de s'attifer. Toute la foule s'écoulait sans hâte, mais Julien resta du dernier groupe. Comme la salle était

presque obscure, une vague peur y renaissait, avec le silence. Un plaisant s'écria encore :

— Les voyageurs pour la Morgue, en voiture!

On se retourna vers la fosse du pianiste. La fumée y flottait comme un brouillard. Derrière les spectateurs le gamin au béret communiste tira une petite grille; puis les agents, sur le trottoir, s'en furent à grands pas martelés.

De loin en loin, se sentant suivies, les deux femmes se retournaient vers Julien. Il ne mettait pas d'ostentation à les pourchasser, pas de hâte non plus. Elles remontaient vers la place d'Italie; elles le menèrent fort loin. Enfin le sort fut jeté : l'une quitta l'autre, avec une rapide embrassade. Le manteau de peluche reprit une allure nonchalante, ne se retourna plus, se laissa rattraper, accompagner en silence une dizaine de pas.

Une seconde, homme et femme se regardèrent encore. Puis elle repartit plus vite, parut hésiter à un coin de rue, prit enfin une petite voie sans trottoir où clignait un seul réverbère. Comme il suivait encore, elle s'arrêta et haussant les épaules :

— Ça vous sert à quoi, de me filer depuis une heure?

— Dites, vous auriez pu me remercier de mes pastilles de menthe!

— Ah c'était vous, le piqué, derrière nous? je ne vous remettais pas.

— Premier mensonge, — dit-il. — Ça commence bien entre nous deux.

Alors elle rit franchement. Et lui, qui la considérait dans la pénombre, imita fort bien le rire.

— Quel toupet! — faisait-elle. — Entre nous deux, qu'il dit. Et qu'est-ce qui commence? Il faudrait que je veuille d'abord...

— Vous habitez par là? — reprit-il.

— Pensez-vous, dans ce coupe-gorge? Je voulais vous semer. Enfin tant pis. Ramenez-moi à l'avenue.

Ils marchèrent côte à côte. Julien ne pouvait plus la regarder, car elle détournait le visage. Ses cheveux nus étaient légers, d'un clair châtain; elle tenait du poing son col de peluche jaune bien fermé sous son menton. Il voyait ses jambes minces. Sur le trottoir, les pas d'homme, feutrés, laissaient claquer les talons de la jeune femme. Il disait des choses

qui ne méritent point d'être écrites; elle ne répondait pas, riant tout juste. Mais quand il demanda son petit nom, elle avoua Lucette. « Ou Luce ou Lucienne comme vous voudrez. Je m'appelle Lucie, mais celui-là est trop moche. »

— Moi, Julien, — dit-il. — C'est un nom du Nord.

— Ça ne m'étonne pas, — fit-elle. — Avec vos jolis cheveux un peu filasse...

— Petite impolie! Ah! vous voulez des compliments sur les vôtres?

Il se répandit en fadeurs. Il savait bien parler, mais il se surveillait, affectait un accent de faubourg, des mots d'argot qui lui venaient de la guerre. Il lui fit d'elle-même une description complète et enchanteresse, assurait qu'elle lui avait gâté toute sa soirée de cinéma, qu'il pouvait bien la déranger un peu, après qu'elle l'avait mis hors de lui.

— Ça y est, — dit-elle. — C'est toujours les femmes qui commencent, pas vrai? N'en jetez plus, vous auriez trop soif.

Ils arrivaient à point devant un débit de vins que la clientèle des maraîchers tenait ouvert sur cette voie lugubre. Deux tables entre la caisse à lauriers se serraient contre la vitre dépolie. Ils s'assirent ainsi à contre-jour, mais invisibles du trottoir et échangèrent quelques mots sur la température. Un souillon morose leur apporta deux verres d'alcool.

— Il fait assez noir! — dit Julien. — Même si c'est votre coin, je ne vous compromets pas beaucoup. Est-ce que ça vous ferait du tort?

— Je pense bien, — s'écria-t-elle. — Pour qui me prenez-vous? Mais à cette heure, un mercredi, les gens qui boulonnent sont couchés.

— Vous travaillez?

— Plus maintenant. Mon ami est contremaître à Ivry, dans le sucre.

— Tiens! — dit-il, — par exemple! J'ai un oncle qui aussi...

Elle le regarda enfin, et avec quelque méfiance.

— Vous, vous m'avez l'air d'être né fatigué. Faites voir vos mains... Ah! non, c'est vrai; on pourrait croire que vous n'avez jamais touché un outil. Et pourtant elles sont fortes, il y a des entailles. Quel métier que vous faites, pour voir?

— J'en ai plusieurs, — dit-il. — Je dessine, je grave. Et puis je suis attaché à un laboratoire...

Il n'ajoutait pas que la guerre avait naguère fait de lui un téléphoniste et qu'il s'était bien abîmé les mains avec le fil et le chatterton.

Le mot de laboratoire fit rêver Lucette.

— Je n'aimerais pas ce travail, — dit-elle, — à cause des odeurs. Mais, dites, vous pourrez me rabioter de l'aspirine? J'ai des névralgies quelquefois à en crever. C'est même pourquoi j'ai un si sale caractère.

Aussitôt elle entra dans les confidences. Elle aussi montra ses mains, qu'elle avait assez grandes, assez belles, tachées de rousseur sur le dos. Les ongles en étaient blancs, mal coupés, d'une rude voussure.

— Il y a un an je travaillais en cartonnages. On perce des trous avec le poinçon mécanique, comprenez; puis on plie le carton, on ajuste les boîtes. Moi je perçais. Je me faisais quatre-vingt-dix francs par semaine. Mais qu'est-ce que c'est auprès de la sucrerie? Vous avez vu des fois les mains des casseuses? elles tripotent la barre de sucre qui est comme une râpe; il vaudrait mieux peloter de la toile émeri. Encore heureuses quand elles ne sont pas pincées à la casseuse, qui coupe comme une hache. Ma copine, qui était avec moi au *Madelon*, elle a fait ce métier-là. Sa main droite, on dirait une corne, et elle a deux ongles crevés. Voilà ce que vous n'avez pas vu par chez vous, je parie?

— Dans mon pays, — avoue-t-il, — on coupe les betteraves en cossettes et on cuit la mélasse. Il y a des espèces de fonderies en pleine campagne. Mais je ne connais pas tout.

Puis ils parlèrent de cinéma. La première bande, qu'il n'avait pas vue, s'intitulait *Celle qui crut à l'amour*. Luce la jugeait sévèrement, elle avait horreur des histoires sentimentales, et surtout des bobards qui servent de sous-titres.

— Il y a des gens, surtout les petits jeunes, que ça détraque complètement. Dans ma rue, deux gosses ont disparu le mois dernier. On les a retrouvés au fond du canal Saint-Martin, près d'une écluse, là où l'eau est le plus salingue. Ils s'étaient liés ensemble avec une grosse ficelle. Dans les poches du petit il y avait une mèche de la petite, ses boucles d'oreille en

cuivre qu'elle lui avait données, et des romans bêtes, des romans à vingt sous, *La Vallée de Flirt*, le *Cœur des créoles*, ce qu'on lit quand on est apprentie, et que l'on a des petits copains qui vous tiennent toujours par la taille. Rien n'est dangereux comme de croire à ces boniments-là. Dans la vie pratique, pratique; service, service. Un homme qui voudrait me faire marcher, il en verrait de dures. Je ne dis pas ça pour vous, qui m'êtes très sympathique, naturellement.

Elle but et dit encore :

— Je vous sentais au cinéma, qui vous trémoussiez derrière moi. Suzanne, ma copine, n'y avait rien vu du tout; et pourtant elle a mangé presque tous vos bonbons. Moi j'étais bien tranquille; même dans la rue, tout à l'heure. On voit bien à qui l'on a affaire. Figurez-vous qu'une fois j'étais dans un ciné des grands quartiers : aux Batignolles. A côté de moi une espèce d'Anglais qui met sa main sur mes genoux et me caresse. Sans rien dire, je tire ma broche, je lui enfonce dans la chair l'épingle, qui a dû passer entre les os. Il n'a pas crié. C'était un courageux tout de même. Il a suffoqué seulement comme un qui se noie, et je vous jure qu'il s'est enfui en vitesse. Ma robe était pleine de sang. Voilà ce que c'est d'être une femme, avec tous ces gens qui vous reniflent après.

— Le malheur d'être charmante! — dit-il niaisement. — Mais laissez-vous donc regarder à la fin.

Elle se retourna vers lui, face à la vitre éclairée; il lui sembla qu'elle mettait de la bravoure à découvrir enfin son visage sans beauté : des pommettes saillantes qui bridaient des yeux clairs, encadrés de rousseurs, un nez mol et enfoncé, mais cette bouche dolente et sensuelle, aux lèvres trop longues, qui vivait plus qu'un regard. Il perdit la tête encore une fois. Elle ne s'y trompa nullement, et reculant un peu, elle lui laissa tout juste palper ses bras maigres et frais sous la grande manche flottante du manteau hérissé. Au poignet gauche, elle avait une chaînette dorée avec une médaille. Il voulut en lire l'inscription. Elle s'y opposa :

— C'est de votre communion? — dit-il.

— Pensez-vous, on n'était pas baptisés chez nous. Ma mère aurait bien voulu, mais elle est morte que j'avais sept

ans. Ce sont des idées d'autrefois; mais chacun son goût. Ainsi ma cousine...

— Suzanne?

— Non, Lydia. Mais qu'est-ce que je vais vous raconter? J'ai horreur des hommes curieux. Enlevez votre main de ma manche. Quels droits est-ce que vous vous croyez déjà? Je ne donne rien quand on me demande. Voilà comme je suis faite.

— Très bien faite, — dit-il encore.

— Idiot! — fit-elle.

Et comme il en tombait d'accord, elle ouvrit son sac pour se parer. Avant de tirer sa glace, elle montra gentiment ses fétiches : un sou troué, une médaille de Lourdes, un baigneur en porcelaine issu d'une galette des Rois. Puis elle se poudra et peigna les guiches qui se tortillaient sur ses joues.

— Quand j'étais môme, — dit-elle, — j'avais une concierge qui disait toujours : *Ciel pommelé, femme fardée durent moins d'une journée.* Elle venait de la cambrouse; mais elle avait raison cette femme. Je ne me maquille pas, j'ai la peau trop fine. On voit à travers. A vingt-quatre ans, ce n'est pas si mal. Vous, vous avez dans les trente, plutôt moins. Mon frère aussi est né en 1893; celui qui a un side-car. Son portrait est sur l'*Auto.* Il a été champion. Vous ne connaissez pas Fauvel, Raymond Fauvel? Enfin, il est gentil pour moi. C'est un bon camarade. Mais de penser qu'on est né l'autre siècle que celui-ci, cela fait froid dans le dos. Je veux mourir sans devenir vieille. Vous me voyez à quarante ans?

Cette fois pour la consoler il l'embrassa doucement, sur la joue. Puis il écarta les cheveux fins, et baisa l'oreille qui était grande et laide. Elle sursauta, rouge de colère. C'est là qu'elle plaçait sa pudeur. Ils se querellèrent un moment. Elle passa à son tour sa main dans les cheveux de Julien, elle les embroussailla, les tira; dont il avait horreur. Ils en étaient aux jeux de mains quand la serveuse reparut près d'eux. Lucette refusa de boire encore. Ils se levèrent, et gauchement se trouvèrent face à face au bord de la place d'Italie. Un peu d'humidité avait suinté sur le bitume, en sorte qu'autour d'eux, toute la lumière résidait dans le sol. Sous le ciel noir, ce n'était plus qu'un lac brillant où les moindres reflets se prolongeaient

immobiles. Pour bafouer davantage la nature, des enseignes de cafés, au néon, mettaient sur cette terre inanimée des flaques théâtrales de sang. Le métro qui passait là-dessous poussait un cri de rat plaintif, et l'on percevait aussi son tremblement.

— Je rentre, — dit Luce, — il est minuit trois quarts. Au revoir, cher monsieur.

— Ne vous fichez pas de moi; c'est le moment d'être sérieux. Vous habitez seule ou chez quelqu'un?

— Il n'habite pas chez moi, — spécifia-t-elle avec subtilité. — Voilà ce que je peux vous dire. Je peux bien vous donner l'adresse. C'est rue des Cinq-Diamants, au 17. Mais si vous veniez, je vous ferais flanquer à la porte. Et je n'irai pas chez vous.

— Dame, quand on n'est pas libre!

— Pas libre? — cria-t-elle. — Ce serait le comble si je n'étais pas libre! Moi qui ne veux pas vivre en ménage! J'irai où ça me plaira. Bon, donnez votre carte. J'arriverai un soir, à six heures, quand vous aurez fini de travailler. Pas seule, bien entendu; j'amènerai une copine. Rappelez-vous qu'on ne m'a pas aux boniments.... Oh qu'est-ce que je dis là? le voilà tout triste. Pauvre petit, va! Mais il faut réfléchir tous deux. Est-ce sérieux ou non, cette connaissance? Je n'aime pas perdre mon temps. Vous ne me déplaisez pas; sans quoi vous auriez reçu une bonne gifle là-bas, dans la petite impasse. Vous dites, vous, que je vous plais. On peut toujours suivre la chose. Verhaege, quel nom à la noix! Ah cela veut dire Delahaye? mais après tout ça fait plus chic. Au revoir.

Il croyait bien la perdre pour toujours; et la laissant bavarder, il pestait contre sa propre faiblesse. Il la regardait seulement de tous ses yeux, avec cette ardeur triste que ne lui eût pas inspirée une femme plus belle, mieux faite pour lui. Ce regard avait pourtant de la puissance, car elle se rapprocha de lui, et cessant de piaffer :

— Voilà un homme, — dit-elle, — qui pense que je le plaque à tout jamais. Pour qui me prendrait-il, après ce qu'on s'est déjà raconté? Je pourrais bien vous donner rancart à un ciné quelconque, mais à quoi servirait d'aller voir des cow-boys ensemble, sans parler, et de sucer des pastilles? Bon pour les

gosses. Je viendrai le jour qui me plaira. Ainsi je verrai si vous m'attendez.

— Moi, dans dix ans, je vous attendrai encore.

— Quel toupet! Eh bien, attendez-moi avec ma copine.

— Et nous ne serions pas seuls; à quoi cela servirait-il aussi?

— Mon amie nous laisserait en bas; et nous irions dîner ensemble. Pour ce soir, je vous défends de me suivre. Vous pouvez bien obéir.

Soudain elle eut une idée :

— Vous avez une belle pochette bleue. Donnez-la moi.... Non? Il ne veut pas? quel rodin!

Il hésitait; elle arracha le chiffon bariolé. Il lui saisit le bras. Ils luttèrent en souriant :

— Petite voleuse!

— Vieux grigou!

Il pensait que ce cadeau forcé consacrerait sa duperie. Mais il fallait bien consentir, et se fier à ce sourire insolent. Alors il lâcha la main. Et, victorieuse, elle comprit qu'elle devait aussi donner un gage. Elle resta tout près de Julien, et quand il avança la bouche, elle lui livra ses lèvres si rudement qu'il rompit. Ils sourirent, du moins elle. Ils s'embrassaient de nouveau avec plus de gravité. Et comme il s'éloignait, marqué du sceau de ces dents inconnues, il comprit qu'une chaîne pesante était tombée sur lui.

Pour l'instant il n'en sentit que l'allégresse; cinq minutes après, revint la peur atroce, au fond, d'avoir été dupé. Cela faisait deux tourments alternés pour son repos. Il s'aperçut qu'il n'allait pas dormir, qu'il était brisé de fatigue, et pourtant qu'il désirait courir et sauter dans les rues. Aux Gobelins, un bar ignoble restait ouvert. Il y entra et vint au comptoir; il but un verre de rhum qui lui brûla la langue. Un grand Polonais chauve à moustache rousse, assis contre une boîte à musique, écoutait sous le verre un grelottement peureux de guitares havaïennes. Deux filles se parlaient tout bas, couvrant de leurs coudes une petite table. Au-dessus d'elles il y avait un phonographe dont le pavillon gigantesque ouvrait une corolle vernissée de grand lis rouge.

II

Tout autour de la baraque, dans le chemin de ronde que bordait une palissade calfeutrée d'affiches, l'appariteur Félix avait planté des ciboules à la mi-juillet; il se promettait de les repiquer après l'hiver. En attendant, il mangeait sa récolte au jour le jour sur des tartines de fromage blanc. Le matin il nettoyait ses parterres des immondices que les passants du boulevard Kellermann y jetaient tous les jours : mégots, journaux en boule, peaux de bananes et cent choses innommables. Il grognait après ces goujats. De temps à autre il faisait une tournée hors les murs. Il grimpait même sur le talus du rempart jusqu'au bastion. On y avait logé douze Sénégalais des plus noirs, à qui il rachetait le tabac militaire. Leur sergent honorait Félix du surnom de Clémenceau; car Félix portait moustache blanche, épais sourcils, et un bonnet de police de velours noir. Les fortifications vers l'ouest étaient à peu près détruites; devant les arbres de Montsouris s'étendaient des chantiers confus, des monceaux de pierres, et une plaine fertile en cheminées. Mais à l'est, le talus restait inexpugnable; on avait là-haut un belvédère magnifique d'où l'on découvrait la poterne des Peupliers, le rentrant majestueux d'une courtine jaunie, les hauteurs de Bicêtre, et dans une façon de campagne le bourg de Gentilly avec son petit clocher derrière mille courtils cloisonnés de treillages et de pancartes.

Ce matin-là, jeudi 30 octobre, Félix fut très surpris de voir arriver M. Julien Lepers le préparateur, qui ne paraissait jamais que deux jours par semaine, et encore l'après-midi... Pour Michel Comte, le patron, il avait justement une bonne raison d'être là.

Julien tapait contre la porte de planches. Une vaste affiche jaune et verte, figurant un phoque hilare devant un radiateur à gaz, recouvrait presque la plaque peinte où se lisait : *Collège de France, Laboratoire de Physiologie des religions.* La sonnette avait son fil cassé depuis qu'elle était là. Félix ouvrit sans mot dire, et d'un geste montra la baraque : à ce moment un chant suave et timide, une voix de femme, de colombe

plutôt, y reprit, que les carreaux poudreux, les murs vêtus de goudron étouffaient à peine.

— C'est une demoiselle, — murmura Félix. — Elle est venue avec monsieur Comte. Elle chante depuis deux heures tantôt; des cantiques, vous diriez. Oh! vous pouvez entrer puisque vous voilà...

On ne voyait pas les yeux de Clémenceau sous les sourcils terribles; mais ils brillaient non pas de malice, de respect pour la science. Faute d'un garçon de laboratoire, il se vêtait parfois de toile grise et époussetait les instruments magiques. Il admirait M. Comte pour son sérieux et M. Lepers pour sa négligence. Il aimait sa place au bon air, loin des palais crasseux et des visites officielles.

Julien avait pénétré dans son cabinet, par un perron de derrière. Le cantique y résonnait comme dans la grande salle : un timbre un peu guttural, des maladresses peureuses mais soudain sur un éclat plus haut, la douceur angélique qu'il avait entendue d'abord. En poussant la porte doucement, il vit le professeur Comte assis devant un viseur à trépied, qui se redressait en disant :

— Vous sentez-vous, mademoiselle, dans une période d'exaltation, d'ardeur mystique, ou de controverse combattive?

La chanteuse toussota et soupira :

— Oui, monsieur.

Elle se retourna enfin, lâchant une poire graduée qu'elle avait tenue dans sa paume. C'était une fille de l'Armée du Salut, en tunique bleue, la tête enfouie sous la capote. Des yeux vagues, une pauvre face échaudée, les mains croisées gauchement sur le ventre.

— Veuillez monter sur ce plateau, — dit M. Comte.

Elle monta; il ôta de ses propres mains quelques poids de fonte poussiéreux, un paquet énorme de journaux que le sujet y avait posés par mégarde. Sur un signe, elle ferma les yeux et chanta de nouveau :

Quel beau nom, quel grand nom
Que celui de l'Éternel!
Quel beau nom, quel doux nom
Que celui d'Emmanuel!

Elle montrait ses dents, ses gencives, en renversant la tête. Son gosier se gonflait et roucoulait à l'aise. Parfois son regard s'éveillait comme en extase et rencontrait alors des lampes à bout de fil, sans réflecteur, qui pendaient du plafond moisi, la muraille tapissée de mappemondes aux teintes vives, de diagrammes où des serpents pointillés se tordaient dans une forêt de hachures.

La porte de Julien fit un cri. M. Comte se retourna.

— Oh! cher ami! Comment? Quelle bonne surprise! Permettez que je vous présente à mademoiselle Daubignas, sergente de l'Armée du Salut, qui veut bien collaborer à nos expériences. J'ai eu l'honneur moi-même de rencontrer mademoiselle hier soir au café Fortuny, où elle vendait son journal. J'ose la remercier en notre nom à tous : Monsieur Lepers, mon préparateur, sera heureux, mademoiselle, d'entendre votre voix et de vous étudier à son tour.

Mais la sergente avait déjà repris ses gazettes, son cabas et saluait timidement.

— Je dois me retirer, — dit-elle d'une voix blanche. — Monsieur le professeur m'excusera.

M. Comte s'approcha d'elle et lui glissa un billet :

— Voulez-vous me laisser vingt journaux? — fit-il. — Je vous les achète sur les fonds de la journée Paul-Bert. Je regrette de ne pas faire plus. L'Université est pauvre vous le savez. Et je ne puis acquérir la grande cloche calorimétrique qui serait nécessaire au premier chef indispensable, pour mesurer les déperditions de l'organisme. Regardez-moi cette misère : le petit manomètre à mercure, là sur la table, cet appareil à cornes, est cassé depuis l'an dernier; et voyez un peu le caoutchouc de l'autre! Ah! mademoiselle, vous ne devez pas visiter de plus pauvres gens que nous.

— Si, si, — soupira-t-elle de nouveau, les yeux fermés.

— Aurez-vous l'obligeance de me laisser votre fiche, strictement confidentielle, comme il est juste? Voyons : Daubignas Renée, née à Mende, âge, trente-trois, mes compliments; cinquante-huit kilogrammes; type, si vous permettez, respiratoire. Je serais au comble de la joie si vous reveniez pour faire noter votre quotient artériel, votre résistance électique, et sur-

tout les échanges azotés de vos éliminations. Le jour et l'heure à votre disposition, bien entendu. Mille pardons et mille vœux, mademoiselle. Vous faites le plus sublime des métiers. Mes respects encore.

Il ferma la porte derrière elle, qui maladroitement trébuchait sur les plants de ciboules. C'est alors que par la fenêtre, Julien vit une autre soldate en uniforme qui attendait sa compagne en marquant le pas.

— Elles ne veulent pas venir seules, — dit M. Comte. — Elles ont bien raison de se promenser deux par deux. Ce sont de saintes filles. Je voudrais bien savoir pourtant pour notre statistique les variations de leurs réactions motrices et sexuelles, compte tenu des époques, je m'entends. Pour les réactions auditives, je les ai fort bien observées. Ah! monsieur Lepers, si j'étais jeune comme vous, je les ferais causer, les femmes mystiques! Rien n'importerait plus qu'une confidence complète sur leur orientation professionnelle, leur puberté, leur diathèse primitive et les alternances de foi ou de raison qu'elles ont pu subir. Mais poûh!...

Il adorait pérorer :

— Ainsi, — reprit-il en se promenant, un pouce dans le gilet, — nous établirions vite des constantes relatives à l'état de ministre ou de fidèle, dans tous les cultes, à la conversion, au catéchuménat. Nous pourrions fonder sur une base sûre la proportion des rachitiques et des tuberculeux chez ces sujets complexes au premier chef. Une enquête de ce genre transformerait les hypothèses en données, une science adolescente en une science adulte. Mais regardez un peu ceci : une mouche qui s'est glissée sous le verre du galvanomètre! C'est prodigieux! Il faut que Félix ait soulevé pour s'amuser la cloche, car je ne pense pas que vous, mon ami, qui d'ailleurs ne venez pas si souvent... Et ces chiures sur le papier du cylindre? C'est insensé!... Comment voulez-vous qu'on fasse quelque chose de propre dans ce local!

M. Michel Comte sans attendre la réplique alla clore à double tour une bibliothèque où des flacons voisinaient avec des livres brochés qui fléchissaient dans la poussière. M. Michel Comte parlait toujours, ne riait jamais, et pourtant Julien Lepers ne démêlait pas encore si ce n'était pas le plus terrible

des pince-sans-rire. M. Michel Comte avait un fin visage, de beaux yeux gris dans un teint frais, une petite barbe bien soignée comme les chirurgiens à la mode. Il se tenait d'ordinaire la tête penchée, la joue dans une main, le regard à l'infini, il parlait à voix douce, avec éloquence et familiarité. Jadis professeur de grec dans une faculté de province, il avait dû son élévation à un ministre ami des disciplines nouvelles; et il ne se disait plus que physicien ou biologiste.

— Et votre ami monsieur Davidou? — reprit-il brusquement. — Aurai-je le plaisir de le revoir? Ce jeune homme m'intéresse beaucoup; et son idée d'un mémoire sur la dynamogénie religieuse serait parfaite s'il pouvait l'appuyer d'expériences. Il faudrait qu'il fréquentât ici... Enfin, ce n'est pas son métier!

— Il m'a justement, monsieur, prié de l'inscrire aux Hautes Études pour votre cours du lundi. Il serait heureux d'être votre auditeur, du moins les jours où je ne suis pas là. Nous pourrions alterner, lui et moi, et ainsi, comptant sur deux personnes, vous n'auriez pas à interrompre le cours quand il m'arrive d'être empêché.

— Excellente idée, mon cher ami, — s'écria M. Comte. — Mais notre convention tiendrait toujours. Vous m'enverriez un pneu, malgré tout, en cas d'absence. Je serais navré de déranger quelqu'un pour m'écouter.

— C'est nous qui serions fâchés de vous déranger, mon cher maître.

— Mais, — dit encore M. Michel Comte, — il faudrait qu'il ne vînt pas par hasard un troisième auditeur, l'excellent père Flanquinet, voyez-vous!

Ils sourirent tous deux et de cette allusion piquante et de son objet. M. Flanquinet était un petit vieillard misérable qu'on surnommait l'Ennemi de la Sainte-Vierge et qui végétait, lui aussi, sur les fonds de la journée Paul-Bert. On lui donnait cent francs chaque mois, car il allait tout le jour somnoler à la Bibliothèque Nationale pour le service du professeur Comte. Il espérait trouver la preuve que Marie eût trompé son époux Joseph avec Pantherus, centurion romain qui tenait garnison à Nazareth. Ses recherches se bornaient d'ailleurs à feuilleter des libelles ou des romans jaunis; mais

il s'y livrait, parmi des gens sérieux, laïcs ou prêtres, à une table proche des collections de théologie et de la Patrologie Orientale. Le soir il lui arrivait de vendre des lapins mécaniques ou des cacahuètes aux terrasses de cafés.

— C'est égal, — reprit M. Comte, — il faudra que vous m'ameniez un jour monsieur Davidou à la maison. Madame Comte sera charmée de faire sa connaissance. Elle recevra le vendredi, tout cet hiver. Elle brûle sûrement de voir un garçon qui par goût de la science, aspire à me servir, comment dirai-je, de préparateur bénévole suppléant. Au prix qu'elle est rétribuée, c'est une ambition belle comme l'antique. Et quand le titulaire est un homme de votre valeur, mon cher Lepers, c'est noble, c'est chevaleresque, tout simplement.

— Je ne suis pas titulaire, — fit Julien. — Temporaire, vous savez bien.

— Chevaleresque, je dis, chevaleresque! — répétait le professeur.

Du coup M. Michel Comte avait l'air de se moquer un peu. Mais son préparateur lui tint tête :

— Davidou mériterait bien une place comme la nôtre, comme la mienne veux-je dire. Il a du mérite, du désintéressement. C'est, sans doute, le fils de quelque instituteur. Il n'a pas de bourse à Paris; il est licencié en physique : il donne des leçons à huit francs l'heure. Et de six à huit, tous les jours, il gratte du papier dans un bureau d'assurances, comme employé auxiliaire.

— J'aime, — dit M. Comte en tirant sa montre d'or, — j'aime voir des types si exemplaires de prolétariat intellectuel. Ils ennoblissent notre classe sociale. Mais ils sont un peu trop individualistes. Ce pays ne veut pas comprendre que la liberté des particuliers n'est guère compatible avec leur sécurité de vie. Vous savez mes opinions, mon cher, mais il faut reconnaître qu'en Russie... A propos, vous avez lu dans les journaux que Braunstein et un certain docteur Efrimof, que je ne connais pas, ont cinématographié un mourant au ralenti? cela pourrait être intéressant au premier chef; mais il faudrait que le sujet eût une agonie douce, un trépas presque imperceptible. Moi, je choisirais donc un homme très vieux, très sain (usé parbleu, puisqu'il meurt) et surtout de convictions

rationalistes : tout élément de crise peut gâter entièrement l'observation.

Il parla encore dix minutes, en vérifiant l'heure, s'interrompant une fois pour essuyer de son propre mouchoir le cadran d'un spiromètre. Puis regardant Julien avec cordialité :

— Bientôt midi, jeune homme; la journée est finie. Excusez-moi. Je vous demande à peine de vos nouvelles! Comme si elles ne devaient pas être excellentes, à votre âge! Vous travaillez bien, personnellement? ah! quand nous aurons nos cahiers périodiques, c'est pour ce coup que vous en rédigerez, des mémoires! Mais les crédits, les crédits!... La livre est à 83 ce matin. Et vous faites toujours vos petites gravures? il faudra en montrer à ma femme. Elle adore les choses modernes, quand elles ont l'air primitives. Si vous voulez bien, sortons ensemble. Je n'ai pas si souvent la chance de vous voir... Bonjour, Félix, bonjour, mon ami. Veillez bien que les dernières mouches ne viennent pas crever dans mon laboratoire; et pour la fenêtre du lavabo, mon Dieu, clouez un carton jusqu'à nouvel ordre. Il ne passe jamais de vitriers, sur ce boulevard, je m'en doute, et je ne peux pas en envoyer un, à grands frais, du quartier Monceau! S'il y avait chez vos voisins un soldat obligeant et débrouillard... Mais ce sont des nègres, dites-vous? Pourquoi, aussi bien, encaserner des nègres? Quelle civilisation! C'est de la barbarie, au premier chef.

Félix acquiesça. Il portait sur l'oreille une cigarette due à ces esclaves. Il fit le geste de la jeter, la regarda et la remit en bouche. Derrière ces messieurs, la palissade se ferma.

Ils se trouvèrent sur la chaussée grasse, envahie par les ouvriers d'une usine qui couraient déjeuner. Des sirènes hurlaient tout près; d'autres plus modulées et plus poignantes, répondaient de la banlieue proche. Des bicyclettes tremblaient sur le pavé. La foule était noire et criarde. On faisait de grands gestes avec des journaux. A la porte d'Ivry, M. Comte trouva une voiture et s'y installa. Julien refusa de rentrer avec lui. Sitôt débarrassé du patron, il se retrouva dans ce quartier tumultueux aussi heureux et libre qu'il l'avait été la nuit, au milieu de la solitude équivoque. Il ne voulait pas

songer à Lucette. L'obsession de cette petite aventure, depuis le matin, avait cessé; comme d'un rêve mensonger, il en restait moins qu'un souvenir lancinant, une inquiétude, la sensation d'avoir pénétré dans un monde inconnu, d'avoir libéré en soi un double à peine avouable. Certaines visions ne revivent que la nuit. Et Julien avait peur de confronter celle-là à la réalité présente, baignée d'une lumière brutale et des bruits, des odeurs du faubourg.

Il avait faim, il ne se décida pas à pénétrer tout de suite dans un de ces débits parfumés de sauce au vinaigre, où tant d'hommes mâchaient de la viande sur des assiettes ovales, leur bécane à côté d'eux, leur journal rose dressé contre la bouteille. Sur les bancs, beaucoup d'Arabes guenilleux cassaient la croûte : étaient-ce les spectateurs du *Madelon-Cinéma*? Celui-là, couvert de pustules, en foulard multicolore, n'avait-il pas caché le corps de la fillette étranglée sous les balais et les seaux, près de la fosse au pianiste?

Revenait-on vers l'ancienne voie stratégique, des gamines s'y bombardaient de cailloux, tantôt piaillant des injures, tantôt pleurant à chaudes larmes. Leurs frères, à bicyclette, essayaient des acrobaties sur l'herbe immonde du talus. Un troupeau de gosses grouillait entre les tramways, et fuyait çà et là comme du mercure.

Enfin il trouva un petit restaurant calme, en face de l'église Saint-Hippolyte, qui dresse ses meulières noires derrière une cour de briques, comme une usine du Nord. A côté de la terrasse où mangeait Julien, un phalanstère coopératif abritait des familles nombreuses; des mômes empressés passaient avec des bols ou des pains : deux jeunes gens à casquette neuve jouaient aux grâces sous le porche. On eût dit qu'ils attendaient la venue d'une commission des bonnes mœurs. Mais déjà la foule refluait vers Ivry; et Julien, à voir passer ces hommes inconnus, se demandait quels contremaîtres aux sucreries défilaient parmi eux, qui venaient de la rue, qui sait? — des Cinq-Diamants — qui gardaient peut-être sur leurs joues, sur leurs lèvres le baiser d'une bouche émouvante, qu'ils avaient grossièrement goûtée après leur tasse de café...

Une douleur vraiment physique s'empara de lui à cette

idée vraisemblable. Décidément les songes n'étaient point morts; il y avait quelque part dans le monde, tout près même, un bras maigre qui semblait tout froid sous la manche, une lèvre longue et retroussée dont la seule vue faisait mal, une tête folle et cruelle. Il voyait très bien cette femme à cette minute précise. Sans doute penchée au-dessus d'un évier ridicule, ou qui dévoilait sa machine à coudre. Elle souriait et disait : « Encore un piqué, ma chère! »... Ou bien le contremaître d'Ivry remontait l'escalier, ayant oublié ses cigares... et il la serrait contre lui, il embrassait le cou nu en l'appelant sa gosse, d'une grosse voix traînante. Ah! quel dégoût, quelle cruauté!

Pour dissiper ses hallucinations, Julien se leva. Il regrettait jusqu'à la société de M. Comte. Il savait maintenant pourquoi il était venu le matin au laboratoire. Pour dépister l'ennemi secret acharné à le suivre, et qui désormais le retrouverait partout. Il songeait vaguement à Félix, à Davidou, à d'autres gens qui vivaient heureux, abrutis ou malins, en tout cas sans troubles, déraisonnables, menés en laisse par un simple destin.

Tandis qu'il marchait, il se rapprochait des lieux où sa nuit s'était passée à demi. A mesure qu'il leur voyait leur visage du jour, il en souffrait davantage. Il se fit violence; il se détourna par la rue de Tolbiac, et quand il passa au pied de la Butte-aux-Cailles, il s'imposa de marcher très vite, de ne plus lever les yeux. Ensuite il respira. Des chantiers de bois où grinçait une scierie le protégeaient. Sur le bitume, des enfants poussaient un palet de plomb : leur marelle portait écrit en grandes lettres : *France-Montparnasse-Ethiopie-les Antilles.* Un vieil ouvrier contemplait le jeu en souriant. Julien le remarqua à son tour. La main de cet homme tenait une pipe : c'était une main énorme, affreuse, l'outil d'une servitude inexpiable. Les doigts avaient peine à se refermer sur le fourneau, et les ongles noirs, monstrueux, fendus, se rabattaient jusqu'aux pulpes, en forme de bec de perroquet.

— Sacrés gosses! — dit l'homme tout haut devant Julien. — Ils vous feraient marrer tout de même.

Il attendait une réponse qui n'arriva point. Alors il s'éloigna de quelques pas, hochant la tête, suçant sa pipe, traînant

ses savates. Son visage était d'un apoplectique, tout strié et boursouflé. Il avait dû avoir des attaques, et attendre la dernière. Julien eut la vision de cette dépouille bleuie sur un plateau, devant M. Comte qui cherchait à y surprendre une âme; il entendait presque le frottement imperceptible du stylet sur un cylindre et le régulateur à ailettes qui ferait plus de bruit qu'un dernier soupir.

Il se sentait lugubre, vaguement honteux, et assuré d'effroyables malchances. Il se mit à réfléchir :

« Voyons, je suis dans une mauvaise passe. Je n'attendais pas cette fille, qui s'est moquée de moi. Du reste j'ai horreur d'elle. Forçons-nous. Allons ce soir à l'autre bout du monde. »

Il prit la décision ferme, et n'en fut pas moins triste. Bien entendu, le soir même à six heures, après une espèce de sieste hantée de cauchemars, il attendit Lucette.

Mais elle ne vint pas, ni les jours suivants. Et il en fut malade. Et puis il en fut guéri.

ANDRÉ THÉRIVE

(*A suivre.*)

LA REINE DES LANTURELUS

MARIE-THÉRÈSE GEOFFRIN

MARQUISE DE LA FERTÉ-IMBAULT

(1715-1791)

On n'imagine pas combien il faut d'esprit pour n'être jamais ridicule.

CHAMFORT

I

Sur le déclin du XVIIIe siècle, les Parisiens aimaient à se ressouvenir du printemps de l'année 1779 comme d'une saison particulièrement agréable. Quelle température délicieuse! Point d'averses ni d'orages; une chaleur douce, amicale, salutaire à tous les êtres, rafraîchie par des souffles purs; un ciel dont l'azur semblait chanter de l'aube au crépuscule, et, s'il passait d'aventure un petit nuage sur le soleil, quel émoi! on en parlait comme d'un phénomène.

La Cour et la ville rivalisaient d'inventions galantes. Les semaines s'écoulaient en jeux et en badinages. Les divertissements alternaient avec les spectacles; les bals prolongeaient sans fin les pantomimes, les mascarades bocagères ou champêtres, les musiques sur l'eau, les illuminations de féerie, les collations au clair de lune. Chaque fête en amenait une autre; aucune ne se terminait avant l'aurore; les jours ne se distinguaient plus des nuits sonores et brillantes.

***

Le 17 mai 1779, à cinq heures de l'après-midi, un carrosse de bonne apparence entrait dans la cour de l'hôtel du comte d'Albaret, à Paris. Il en sortait une dame restée imposante et belle, malgré la soixantaine, et d'une vivacité prodigieuse. Elle s'appuyait néanmoins, comme une convalescente, sur une amie qu'elle appelait affectueusement sa « trésorière » et sur un vieillard respectable à qui elle donnait le titre de « président ». Un jeune et élégant seigneur, traité indifféremment de « chevalier » ou de « neveu », complétait son cortège.

Une compagnie nombreuse se précipita à sa rencontre, au bas de l'escalier. Il y avait là beaucoup de personnages ayant joué un rôle sous le feu Roi, gentilshommes, femmes de qualité, artistes, érudits, hommes de lettres, académiciens, ecclésiastiques, et, dans le nombre, force diplomates accrédités auprès de Louis XVI : le comte de Creutz, ambassadeur de Suède, le baron de Blome, ministre de Danemark, le prince Bariatinsky, ambassadeur de Russie, et le nonce pontifical, monseigneur Doria Pamphili.

Tout ce monde, parlant et pérorant à la fois, environnait la visiteuse avec des acclamations, des vivats, des hourras. Vêtus avec magnificence et leurs ordres sur la poitrine, les gentilshommes la saluaient de l'épée; les dames, confondues en révérences, lui baisaient la main. Une reine semblait revenir dans ses États, une reine indifférente à l'étiquette, l'idole de ses sujets.

Au bout d'un moment, l'ambassadeur de Russie et le nonce l'enlevèrent dans leurs bras et la portèrent en triomphe à une chambre fastueuse où l'attendait un trône. On l'y fit asseoir; on posa sur sa tête une couronne digne de Sémiramis; et les violons se mirent à préluder dans une tribune, tandis que les choristes invisibles, célébrant la convalescence de la Reine, entonnaient des actions de grâces...

Dès qu'on en vint aux discours, la Reine fit signe à sa trésorière. Cette dame, qui se tenait respectueusement à sa gauche, lui tendit d'une manière discrète un objet volumineux qui n'était pas un sceptre, mais un cornet acoustique

de proportions colossales. La Reine l'approcha ostensiblement de son oreille, sans le moindre embarras et riant très fort, de manière à encourager l'hilarité générale.

Armée de ce formidable appareil, elle suivit avec approbation l'épître en vers qu'on lui débita. La pièce faisait allusion à cette infirmité que la Reine cherchait si peu à dissimuler :

Esculape a rendu notre Reine à nos vœux.
Par une faveur sans pareille,
Son esprit, sa raison, ses quiproquos, ses jeux,
Même sa surdité, rendront son sort heureux.

O mes amis, rendons grâces aux dieux!
Elle entendra ses sujets à merveille,
Et, pour tout autre que pour eux,
Elle fera la sourde oreille.

De longs éclats de rire saluèrent ces couplets. Là-dessus, on escorta la Reine dans la salle de spectacle où des chanteurs et des instrumentistes lui offrirent un concert. Elle assista ensuite à une représentation particulièrement captivante pour elle, puisque ses meilleurs amis y figuraient des personnages peu accoutumés à se rencontrer sur la scène : Confucius, Montaigne, Momus et Polichinelle. On reconnaissait dans ce dernier rôle le peintre Hubert Robert, aussi jovial, aussi exubérant sur les tréteaux qu'il redevenait froid et critique dans son atelier, les pinceaux à la main. Mademoiselle Le Clerc et le comte d'Albaret firent les délices de l'auditoire dans un acte d'opéra-comique.

Sur le coup de neuf heures, comme la soirée touchait à sa fin, la Reine se leva déclarant qu'elle voulait rentrer chez elle, souper et se mettre au lit, parce qu'elle prenait médecine le lendemain. Ses sujets en eurent du chagrin; mais toujours dociles à ses ordres, ils la reconduisirent à son carrosse avec le même cérémonial et les mêmes ovations qu'à l'arrivée.

Émerveillée de leurs hommages, la Reine exultait. Au fond de sa voiture, devisant avec ses trois amis, elle ne prit d'abord pas garde que le cocher s'écartait du bon chemin. Un quart d'heure, après, mettant le nez à la portière, elle s'aperçut qu'on la menait où elle n'avait que faire.

Les grands cris qu'elle jeta furent étouffés par le cliquetis des glaces et le fracas du carrosse roulant sur le pavé. Ses gens feignaient-ils de ne rien entendre? Où diable prétendaient-ils la transporter malgré elle? Voilà une femme bien en colère. Comme ses chevaux allaient bon train, elle n'osait s'élancer hors de la voiture. Et sa fureur atteignait au paroxysme, quand le carrosse s'arrêta...

O bonheur! c'était à la porte du baron de Blome, ministre de Danemark; les lourds vantaux s'ouvraient comme par enchantement, et le carrosse fendait à grand peine une prodigieuse affluence d'hommes et de femmes portant des lanternes et des torches qu'ils agitaient follement dans les ténèbres aux cris mille fois répétés de : *Vive la Reine!*

Étourdie par cette nouvelle surprise, la pauvre Reine se laissait faire comme une enfant. On l'installa dans une galerie étincelante de lustres, aux sons d'une symphonie qui la charma. Comme tant de sourds, elle se piquait d'adorer la musique, et d'ailleurs on avait eu l'attention d'engager deux de ces clarinettes allemandes dont elle était amoureuse à la folie. Enchantée de romances et de cavatines, servie par ses deux fidèles, le baron de Grimm, ministre du duc de Saxe-Gotha, et le comte de Baudouin, maréchal de camp, elle goûta d'un souper exquis, somptueux. Après quoi ses courtisans la ramenèrent en grande pompe dans son palais[1].

***

Quelle était donc cette vieille reine environnée de tels respects? La Reine de France? Mais non, Marie Leczinska reposait à Nancy depuis 1768, et Marie-Antoinette était alors dans tout l'éclat de ses vingt-trois ans. Quelque souveraine étrangère? Pas davantage, car celle-ci s'exprimait en français comme une bourgeoise de Paris. En réalité, cette princesse si populaire était une reine de fantaisie, reine de caprice et d'illusion qui ne régnait que de ce soir. Après avoir tenu pendant huit ans la charge de « Grande-maîtresse », Marie-Thérèse Geoffrin, marquise de la Ferté-Imbault, venait de recevoir

1. Archives de M. le marquis d'Estampes, relation inédite, et Grimm, *Correspondance littéraire*, édition Maurice Tourneux, XII, p. 358.

depuis quelques heures, à l'occasion de sa convalescence, le diadème royal que le « Sublime Ordre des Lanturelus » se décidait à lui offrir.

En ces huit années, de 1771 à 1779, quelle curiosité autour de l'ordre des Lanturelus, autour de ses conciliabules et de ses rites! Les confréries occultes pullulaient à cette époque. Fondateurs de religions baroques, francs-maçons, rose-croix, illuminés de toute sorte, Martinez Pasqualis, le comte de Saint-Germain, Swedenborg, Mesmer, Cagliostro, Saint-Martin, le « philosophe inconnu », tous ces charlatans, ces mages, ces sorciers, ces fous et ces mystiques surgissaient coup sur coup en peu de lustres, et souvent faisaient fortune. On adoptait avec enthousiasme leurs pratiques les plus singulières. Comme au dernier acte de *la Flûte enchantée*, chacun désirait s'introduire dans le temple d'Isis, chacun voulait subir en habit blanc de néophyte la double épreuve de l'eau et de la flamme.

Pourvu qu'elles fussent secrètes, les sociétés badines n'étaient pas moins en honneur. Si personne ne regrettait les *Nuits blanches* du château de Sceaux, surnommées *les Galères de l'esprit* à cause des prouesses d'ingéniosité qu'il fallait accomplir sous la sévère intendance de la duchesse du Maine; si l'excellent duc de Penthièvre ne se souciait point de ressusciter l'*Ordre de la Mouche-à-Miel*, jouet favori de sa terrible tante, c'est que les équivalents ne manquaient pas en 1779. Les militaires recherchaient l'*Ordre de la calotte*. Les amateurs de nouvelles piquantes se complaisaient au *Cercle de la Paroisse*, admirablement informé des intrigues les plus secrètes. L'*Ordre de la Persévérance* avait ses zélateurs. Et les initiés et les maîtres de l'*Ordre de la Félicité* tiraient beaucoup d'orgueil d'une langue extraordinaire dont ils usaient entre eux... Eh oui! à condition d'apprendre de toutes pièces une langue qui ne ressemblait à rien, une langue inintelligible au vulgaire, saugrenue, hermétique, on parvenait rapidement et infailliblement à la félicité suprême. C'était pour rien, et les postulants affluaient. Mais aucune de ces associations ne jouissait à travers l'Europe d'une renommée aussi flatteuse que le *Sublime Ordre des Lanturelus*.

***

Environnés de mystère et d'autant plus en vogue, les Lanturelus aimaient à entendre colporter sur leur compte force historiettes absolument invraisemblables, mais crues et acceptées des juges les plus sévères. A quoi bon interroger un Lanturelu sur les statuts ou les origines de l'ordre? Haussant les épaules, il se fût borné à répondre par cette chansonnette :

Pour connaître l'origine
D'un ordre si bien conçu,
C'est en vain qu'on examine.
Mais bien ou mal qu'on devine,
De rien il n'est pas venu.
Non, l'on n'a pas une ligne
Sur l'ordre, tout est perdu.
Il n'est rien qui le désigne,
Notre sceau même est rompu.
Mais le cœur nous sert de signe :
Un frère est bientôt connu[1].

La marquise de la Ferté-Imbault prétendit par la suite que les Lanturelus s'étaient d'abord associés à l'époque où Louis XV chassa ses Parlements. Quelques citoyens vertueux, disait-elle, affligés des malheurs publics, avaient entrepris de sauver du moins l'ancienne gaîté française au moyen d'une campagne de pasquinades et d'épigrammes. Nés d'une crise politique, les Lanturelus auraient dirigé contre le chancelier de Maupeou une Fronde en miniature : Fronde à huis clos, Fronde à voix basse, Fronde de la bonne plaisanterie contre les excès du bon plaisir.

Que la fondation de l'Ordre remonte à l'hiver 1771, rien de plus certain, et il y a lieu de retenir cette date. Mais comment madame de la Ferté-Imbault pouvait-elle oublier de nommer son plus fidèle ami, le propre père des Lanturelus, l'excellent et pétillant marquis de Croismare?

Vieux gentilhomme affable, rimeur facile et facétieux, le marquis de Croismare de Lasson allait partout, plaisant partout, ornement et délices des compagnies les plus diverses,

1. *Essai sur l'ordre des Lanturelus*, 4 mai 1772, sur l'air *Nous vivons dans l'innocence*, opéra de *Jephté*, Archives de M. le marquis d'Estampes.

aussi cher à madame d'Épinay qu'à la marquise de la Ferté-Imbault. Le très malveillant Diderot lui-même, désarmé par tant de bonne grâce, se contentait de grommeler entre ses dents : « Il a trop besoin de variété pour s'asseoir plus d'un jour! » Mais justement, cette instabilité galante, ce gentil papillotage éblouissaient l'abbé Galiani comme autant de perfections. La laideur du marquis, laideur « originale, charmante, caractéristique », le fascinait ainsi qu'un sortilège. Et cette agitation toute superficielle ne cachait-elle pas, à y bien regarder, la plus profonde, la plus incurable des tristesses? Hélas! oui, seul avec lui-même, ce bon vivant, ce boute-en-train, languissait dans les affreux déserts de la mélancolie. En son beau château de Voisins, proche Rambouillet, il luttait misérablement contre l'angoisse, l'hypocondrie, les visions ténébreuses, et madame d'Épinay murmurait avec raison : « Je le soupçonne de renfermer dans son cabinet les épines des roses qu'il distribue dans la société! » Jamais pressentiment plus juste. Une physionomie aussi fertile en contrastes demanderait à être observée de face. Le profil n'en donne qu'une idée inexacte.

Malheureusement, il faut bien nous contenter aujourd'hui de ce profil que Charles-Nicolas Cochin dessina en 1757[1]. Sur ce médaillon à la pierre noire, ayant appartenu autrefois à madame de la Ferté-Imbault, l'incomparable marquis de Croismare est représenté en buste, coiffé d'une perruque à catogan. Le double menton, appesanti par l'âge, retombe sur le jabot. Ce gentilhomme à la joue flétrie semble avoir dépassé la soixantaine.

Ne le plaignons pas trop! Sa chance suprême fut de mourir dans une apothéose folâtre et toute retentissante de joyeux éclats de rire. A quatre-vingts ans sonnés, par un trait de génie, il organisa de petits dîners hebdomadaires qui réunissaient autour de madame de la Ferté-Imbault, tous les lundis, une compagnie exquise : le chevalier de Valory, le baron de Grimm, le comte Stroganof et le célèbre avocat Loyseau de Mauléon. Ame de ce charmant cénacle, lui-même avait l'art de se rendre indispensable. Sa verve, la grâce de son esprit

1. N° 46, catalogue de la vente du comte de La Bédoyère, galerie Georges Petit, 8 juin 1921.

ailé, sa plaisanterie alerte et sans amertume faisaient le bonheur de ses convives. Aussi la marquise déclarait-elle que M. le marquis de Croismare aurait éclipsé l'inimitable abbé de Coulanges, un siècle plus tôt, dans l'entourage de madame de Sévigné.

Mais tout faillit se gâter le lundi 20 février 1771. La marquise fut contrariée d'apprendre que M. de Croismare resterait chez lui toute la journée, en robe de chambre et en pantoufles, au coin de son feu, étant incommodé à ne pouvoir sortir. M. de Croismare avait eu soin de l'en informer lui-même par une pièce de vers, ajoutant les explications les plus complètes, avec une minutie étrangement médicale qui nous déconcerte aujourd'hui. Peine inutile! L'irascible marquise, refusant de prendre au sérieux ce qu'elle appelait dédaigneusement « un mal de Lanturelu », lui adressa des couplets vengeurs qui finissaient par le refrain *Lanturelu, lanturelu, lanturelu*!

Elle en était fort satisfaite. Mais sur le même refrain, et d'une plume non moins agile, le malade rima incontinent une riposte que les commensaux attitrés du lundi proclamèrent un chef-d'œuvre. La marquise, piquée au jeu, répliqua de même. Alors, d'un hôtel à l'autre, il y eut échange de couplets gaillards sur le refrain *Lanturelu, lanturelu, lanturelu*! et tel en fut le succès qu'on résolut de commémorer ce tournoi, après la convalescence du malade, en instituant un « Ordre des Lanturelus ». M. de Croismare en fut le « grand-maître », madame de la Ferté-Imbault la « grande-maîtresse », et ces deux personnages firent « chevaliers » leurs autres compagnons du lundi.

***

Personne, en ce mois de février 1771, ne soupçonnait le rôle joué naguère par le mot « Lanturelu ». Cette onomatopée triviale et baroque semblait aussi extravagante que « landerirette », « tralala », « lanlaire », « faridondaine », n'importe lequel de ces vocables qui foisonnent dans les ponts-neufs. En réalité, « lanturelu » est tiré d'un ancien vaudeville du XVIIe siècle qui fournit aux révoltés de Dijon, en 1630,

leur cri de guerre, en sorte que leur mouvement s'appela l'insurrection des Lanturelus et que les loyaux sujets du Roi eurent défense de fredonner le refrain séditieux. Mais le temps et l'oubli avaient si bien étouffé cette histoire que les habitués de madame de la Ferté-Imbault n'en savaient autant dire rien.

Or, le 25 mars 1772, étant à dîner chez la marquise, et d'humeur fort joyeuse, le chevalier d'Hautefeuille reçut une lettre contresignée du duc d'Aiguillon qu'il ne put décacheter sans pâlir. La compagnie, interdite, n'osait l'interroger. Enfin, l'anxiété devenant intolérable, le chevalier rompit le silence par ces étonnantes paroles :

Le Roi, notre sire,
Pour bonnes raisons
Que l'on n'ose dire,
Et que nous taisons,
Nous a fait défense
De plus chanter Lanturlu,
Lanturlu, lanturlu, lanturlu, lanturlu!

De la Grand'Bretagne
Les Ambassadeurs,
Ceux du Roi d'Espagne
Et des Électeurs
Se sont venus plaindre
D'avoir partout entendu
Lanturlu, lanturlu, lanturlu, lanturlu!

Ils ont fait leur plainte
Fort éloquemment.
Et parlé sans crainte
Du gouvernement,
Pour les satisfaire,
Le roi leur a répondu :
Lanturlu, lanturlu, lanturlu, lanturlu!

Quel épanouissement de tous les visages, et quels francs applaudissements, à mesure que le chevalier d'Hautefeuille avançait dans sa lecture!

Dessus cette affaire,
Le Nonce parla,
Et notre Saint-Père,
Entendant cela,

Au milieu de Rome
S'écria comme un perdu :
Lanturlu, lanturlu, lanturlu, lanturlu!

Pour bannir de France
Ces troubles nouveaux,
Avec grand prudence
Le Garde des Sceaux
A scellé des lettres
Dont voici le contenu :
Lanturlu, lanturlu, lanturlu, lanturlu!

Quand il eut achevé, chacun riait aux larmes de cette lettre malencontreuse qu'on avait prise pour une lettre de cachet. Mais qui donc ourdissait de telles ruses? Tous les soupçons se portèrent à l'instant sur la Grande-maîtresse, seule à avoir conservé son calme au milieu de cette panique. Et madame de la Ferté-Imbault convint en effet que c'était elle.

Mais l'auteur de la pièce? La marquise affirma que Voiture l'avait improvisée jadis pour l'hôtel de Rambouillet. Là-dessus, nouvelle surprise, nouveaux débats. Les meilleurs juges démontraient péremptoirement, par le langage, par le style et par l'inspiration générale, que cette pièce devait avoir été écrite à une date plus récente. Mais un recueil de Voiture, consulté, donna raison à madame de la Ferté-Imbault : la chanson s'y retrouva telle quelle. Sans y rien changer, sinon deux couplets qui se rapportaient à Richelieu, à Gaston d'Orléans et à Marie de Médicis, la marquise avait si habilement rajeuni cette vieillerie que le couplet final semblait se rapporter au chancelier de Maupeou. Sa petite mystification poétique avait réussi à merveille.

***

Comme les Lanturelus ne faisaient point vœu de silence, Paris ne fut pas long à savoir l'empressement avec lequel ils se donnaient rendez-vous chez madame de la Ferté-Imbault. Chacun voulut en être. La marquise et ses affiliés éconduisirent d'abord les trop nombreux solliciteurs, mais à la longue, fatigués par tant de prières, ils admirent quelques néophytes. Aussi bien les fondateurs de l'ordre com-

mettaient parfois, en vieillissant, l'imprudence de se laisser mourir et alors, malgré les larmes, il fallait bien leur désigner des successeurs.

Le premier à s'endormir dans la paix du Seigneur fut M. Loyseau de Mauléon. Vers la fin de 1772, leur vénéré Grand-maître, le marquis de Croismare, s'éteignit à son tour, poliment et saintement, fort regretté de ses Lanturelus. Les chevaliers, fidèles à sa mémoire, décidèrent d'ouvrir désormais leurs séances par une chanson dont il était l'auteur « et qu'il avait apportée le dernier lundi gras où il vivait encore. »

A vrai dire, les vides se comblaient presque immédiatement. Le comte et la comtesse de Narbonne, le duc de Rohan, M. de Burigny, de l'Académie des Inscriptions, le duc de la Trémoille, le peintre Hubert Robert, le comte de Baudouin, Lepelletier de Saint-Fargeau, le duc de Nivernais, le comte d'Albaret, le marquis de Vibraye, le marquis de Cossé, le comte d'Estampes, petit-neveu par alliance de la Grande-maîtresse, se rencontraient familièrement chez madame de la Ferté-Imbault avec des étrangers de distinction tels que la comtesse Stroganof, le prince et la princesse Bariatinsky, les ambassadeurs de Suède et de Sardaigne, le ministre de Danemark, le marquis de Spinola, le comte Kinsky, le baron de Gleichen, le duc de Saxe-Gotha et son frère le prince de Saxe, le comte Goertz, enfin monseigneur Doria Pamphili, nonce du Pape. Au cours de l'hiver 1786, une jeune femme posa sa candidature par une épître fort éloquente : c'était madame de Staël. Les deux frères de Louis XVI, Monsieur et le comte d'Artois, demandèrent également à être reçus; on leur épargna le chagrin d'un refus en faisant sentir à Leurs Altesses Royales qu'elles ne pouvaient se prêter à certaines fantaisies. Au mois de novembre 1788, le propre frère de Frédéric II, le prince Henri de Prusse, obtint la faveur d'être nommé Lanturelu; mais il fit un peu la grimace, paraît-il, avant de se mettre à deux genoux pour baiser la main de la Reine : les princes allemands ne sont pas formés du même limon que les autres hommes.

Dès la première année de sa fondation, l'ordre excitait une telle curiosité parmi les Russes que le baron de Grimm en retirait force avantages lors de sa visite à Catherine II. Ses

hommages à peine déposés aux pieds de l'Impératrice, il voyait la princesse Bariatinsky sortir du cercle et le questionner hardiment sur les mystères des Lanturelus.

— Princesse, — lui répondit le voyageur avec une révérence solennelle, — vous n'auriez pu vous mieux adresser, car j'ai l'honneur d'être chevalier Lanturelu.

Transportée de joie, la princesse courut aussitôt à l'Impératrice :

— Votre Majesté est trop heureuse, — s'écria-t-elle, — le baron est Lanturelu!...

Catherine II sourit de plaisir à cette nouvelle. Et le baron eut une audience particulière dès le lendemain, tellement il tardait à la souveraine de l'interroger elle-même sur un ordre bien composé et dont elle appréciait chaleureusement les productions poétiques.

Que leur cher Grimm eût bénéficié d'un tel accueil chez la Grande Catherine, en considération de ses accointances avec le Sublime Ordre des Lanturelus, quelle douce satisfaction d'amour-propre pour la marquise et ses amis!

Mais voici mieux encore, un triomphe à bouleverser les cervelles les plus solides. Le 14 juin 1782, le czaréwitch fils de Catherine II, le futur Paul Ier, et la grande-duchesse son épouse, arrivant à Paris sous l'incognito du comte et de la comtesse du Nord, se rendirent à l'improviste chez la vieille « Reine des Lanturelus » pour la prier de vouloir bien les admettre parmi ses courtisans. Plusieurs chevaliers, témoins de ce spectacle, improvisèrent là-dessus des pièces de vers très amusantes que madame de la Ferté-Imbault se chargea de transmettre aux augustes prosélytes. Les remerciements ne se firent pas attendre :

Le comte et la comtesse du Nord ont lu avec plaisir et reconnaissance les extraits et autres pièces de littérature qui leur ont été envoyés par la Reine-Grande-Maîtresse des Lanturelus. Ils les ont joints au portefeuille dont Sa Majesté Lanturelurienne a gratifié ses nouveaux chevalier et chevalière qui se promettent bien en temps et lieu d'en faire leur profit. En attendant, ils ne peuvent que témoigner leur reconnaissance à ladite Majesté, dont ils estiment d'autant plus le cadeau qu'ils en connaissent tout le prix, fondé sur le mérite du sujet et sur celui de la donatrice dont ils conserveront toujours un souvenir rempli de reconnaissance pour toute l'amitié dont il

a plu à Sa Majesté Lanturelurienne de combler ses nouveaux sujets[1].

Nouveaux envois poétiques, l'année suivante, sur quoi les Altesses Impériales témoignèrent leur gratitude par cette lettre dont l'original est conservé aux archives de M. le marquis d'Estampes :

Comme Votre Majesté a à sa disposition des trésors plus inépuisables que ceux des plus grands personnages, et que son empire est celui de la Raison, dont il serait à désirer que toutes les puissances du monde relevassent, nous nous estimerons toujours heureux d'avoir part à ses largesses, et ne cesserons de faire des vœux pour la durée de son règne et la prospérité de son empire. C'est avec ces sentiments que nous sommes, madame, de Votre Majesté Lanturelurienne les très humbles, très obéissants et très fidèles sujets.

PAUL-MARIE[2]

***

Avec le succès, les Lanturelus ne tardèrent pas à s'éloigner de la simplicité primitive. Ils établirent des distinctions entre les chevaliers proprement dits et les simples catéchumènes qu'on appelait, non sans une certaine condescendance, « Lampons ». Ceux-ci accomplissaient un noviciat plus ou moins long. Tandis que les chevaliers chantaient leur hymne sur l'air des Lanturelus, les novices devaient se contenter de l'air des Lampons, tout aussi célèbre à cette époque. Grâce à cette précaution judicieuse, les deux classes ne risquaient pas de se confondre.

L'appétit des grades renforçait la passion des titres. Les dignités se multipliaient autour du Grand-maître et de la Grande-maîtresse. Le baron de Grimm s'appelait « doyen de l'Ordre »; le cardinal de Bernis, « grand Protecteur »; le duc de la Trémoïlle, « grand Fauconnier »; l'ambassadeur d'Espagne, « grand Favori »; Lepelletier de Saint-Fargeau, « chancelier ». Il y avait un « grand Orateur », comme jadis à la cour de Byzance, et c'était précisément le comte d'Albaret, qui devait offrir en 1779 une si belle fête pour la convalescence de madame de la Ferté-Imbault. Le vieux « Président » qui

1. Inédite, citée dans une lettre de la marquise, 12 février 1784, Bibliothèque Nationale, manuscrits, Nouvelles Acquisitions Françaises, 4 748.

2. Publiée par le marquis de Ségur, *le Royaume de la rue Saint-Honoré*, Paris, Calmann-Lévy, 1897, pp. 393-394.

l'accompagnait ce jour-là était M. de Burigny; l'aimable « trésorière » qui lui donnait le bras, madame Berthelot, et le « chevalier », son petit neveu, le comte d'Estampes, lieutenant de chevau-légers. Après avoir reçu la couronne royale, la Grande-maîtresse devint « la Reine » : « sa très Extravagante Majesté lanturelurienne, fondatrice de l'Ordre et autocrate de toutes les Folies... »

Folies!... le terme ne semble rien avoir d'excessif, pour peu qu'on jette un regard sur les divertissements de tous ces graves personnages à la veille de la Révolution.

Les Lanturelus, c'est une justice à leur rendre, n'avaient point le cœur sec. En arrivant rue Saint-Honoré, ils commençaient par verser « une pièce de vingt-quatre sols », et, comme ils n'étaient guère moins d'une trentaine à chaque fois, on finissait par réunir au bout de la saison une somme assez importante pour vêtir plusieurs pauvres pendant l'hiver.

Mais ensuite que faisaient-ils? Rien, sinon versifier, rimer, chanter. Qu'on imagine une immense usine de poésies légères où se fabriquaient sans cesse chansons à boire, épîtres, satires, rondeaux, épigrammes, charades, acrostiches, logogriphes, énigmes, rébus, madrigaux et sonnets.

La fantaisie effleurait les sujets les plus divers. Les Lanturelus ne craignaient nullement de se plaisanter entre eux. Quel éclat de rire, quand le chevalier de Valory décampait un lundi pour sa terre, si hâtivement qu'il oubliait de s'en excuser, parce qu'on lui avait dit que sa chatte favorite était sur le point de faire ses petits!... On n'épargnait pas plus les dignitaires de la Couronne que les grands corps de l'État. Entre 1771 et 1774, les Lanturelus avaient choisi pour bouc émissaire le chancelier de Maupeou auquel ils ne ménagèrent pas les brocards les plus cruels. Mais ils en égratignaient bien d'autres. M. d'Angivilliers faisait-il établir une pièce de gazon au Louvre, sous les fenêtres de l'Académie Française, vite, un Lanturelu malicieux griffonnait ce quatrain sacrilège :

Des favoris de la Muse française
D'Angivilliers rend le sort assuré :
Devant leur porte, il a fait mettre un pré,
Où désormais ils sauront paître à l'aise.

Tous les Lanturelus n'avaient point une belle voix, tous ne savaient point la musique, mais leurs impromptus s'adaptaient à des refrains populaires qu'on retenait sans peine : *Ma raison s'en va grand train, quand je bois de ce bon vin;* ou bien *Enfants de quinze ans, laissez danser vos mamans;* ou *C'est en revenant de boire bouteille;* ou les *Folies d'Espagne;* ou *Nous vivons dans l'innocence,* extrait de l'opéra de *Jephté.* A titre exceptionnel, on y ajoutait quelques indications sommaires, comme *en sourdine* ou *majestueusement.*

Malgré leur métromanie, ces enragés versificateurs ne méprisaient nullement la prose. Ils accueillaient avec une égale faveur les gaudrioles et les contes moraux. La « Reine », elle, professait un goût véhément pour la pompe oratoire. Elle recherchait les occasions de prononcer de belles harangues, incrustée de citations, et ses peuples, en retour, avaient le droit de déposer au pied du trône leurs remontrances respectueuses.

Il n'en était pas moins bizarre de la voir élaborer pour ses Lanturelus, dès juin 1774, alors que la future « Reine » n'était encore que « Grande-maîtresse », un code en quatre parties, qui, à vrai dire, n'avait rien de tyrannique. Le premier article se bornait à stipuler que tout Lanturelu était tenu d'être juste, loyal, gai et bienfaisant. Et il ajoutait : « Défense à aucun d'eux d'être une créature parfaite! » Un autre paragraphe interdisait aux Lanturelus de vieillir, « c'est-à-dire d'avoir de l'humeur et de médire du temps présent. » Mais sous ces apparences bénignes et même bouffonnes, un observateur perspicace eût probablement discerné chez la « Grande-maîtresse » un désir inassouvi, une âpre ambition de légiférer et de régner. Après cela, madame de la Ferté-Imbault avait beau promettre formellement à ses fidèles une indépendance complète, « principe fondamental de l'institution », le Sublime Ordre des Lanturelus, avec ses statuts et ses règles, effarouchait les esprits libres. Et ceux qui ne la connaissaient que superficiellement s'étonnaient qu'une souveraine aussi intelligente prétendît réunir sous son sceptre deux ennemies irréconciliables : la Folie et la Raison.

II

LE DOMINO DE DÉRAISON

Ces contrastes ne sont pas inexplicables. Il faut bien se rappeler que Marie-Thérèse Geoffrin, marquise de la Ferté-Imbault, — la *Reine des Lanturelus*, la *marquise Carillon*, la *Fée sens devant derrière, sens dessus dessous*, pour ses intimes, — primesautière, babillarde, tourbillonnante, est fille de la bourgeoise de Paris la plus positive et la plus jalousement autoritaire.

Malgré les doléances d'un vieil époux en cheveux blancs qui gémit de ne plus mener en son hôtel de la rue Saint-Honoré un train d'allure modeste, conforme à ses goûts, madame Geoffrin, haussant avec fierté des épaules qu'elle aura parfaitement belles encore dans un âge avancé, a toujours gouverné sa maison à sa guise. Un demi-siècle durant, elle a su attirer chez elle des hommes de lettres, des artistes, des savants, des étrangers de marque, et tous les grands seigneurs dont le prestige peut ajouter une parure à un salon qu'elle a rendu la merveille de Paris et peut-être de l'Europe.

Une mère tellement préoccupée du monde a tout juste le loisir de témoigner à sa fille cette affection élémentaire que les parents accordent presque malgré eux à leur enfant unique. Aussi Marie-Thérèse préfère-t-elle de beaucoup son père. Simple, indulgent, bonhomme, M. Geoffrin la console un peu de cette mère impérieuse que l'ambition tenaille sans cesse. Le contraste est si fâcheux entre la mère et la fille que la marquise, parvenue à l'âge de raison, plaindra madame Geoffrin d'avoir mis au monde « un être aussi différent d'elle[1] ».

En somme, Marie-Thérèse ne connaîtrait guère la tendresse sans une amie de sa famille, mademoiselle de Logivière. Cette excellente vieille fille, prenant en pitié une créature plus abandonnée qu'elle-même, s'avise d'être sa Providence. Quand Marie-Thérèse, à quatorze ans, est sur le point de mourir de la petite vérole, mademoiselle de Logivière, non contente de

1. Bibliothèque Nationale, manuscrits, N. A. F. 4 748, lettre inédite de madame de la Ferté-Imbault, 17 mai 1784.

la soigner, la fait transporter chez elle, la couche dans son propre lit, la dorlote, la veille pendant un mois nuit et jour, tellement qu'elle finit par la sauver et que madame de la Ferté-Imbault, plus tard, peut dire en toute sincérité : « Pour l'amour de mademoiselle de Logivière, j'aimai la petite vérole ! »

Comme elle a, outre le plus joli minois, infiniment d'esprit, Marie-Thérèse évite de contrecarrer une mère si dominante. Elle ne montre pas non plus tout son mérite, devinant que certaines qualités sont bonnes à cacher. Tandis que son père et sa mère se combattent « comme le feu et l'eau », cette fine mouche comprend que son rôle est de départager ces puissances toujours en guerre. « Je m'étais vouée à la politique », déclare-t-elle ensuite, « et, quoique cette science fût antipathique à ma gaîté, à mon imagination et à mon goût pour la franchise, elle me procura de si grands succès dans mon intérieur domestique que j'ai conservé de l'estime et de la reconnaissance pour elle[1]. »

Tandis que les chamailleries de ses proches lui ont déjà révélé le cœur humain, Fontenelle, Montesquieu et l'abbé de Saint-Pierre, assidus chez sa mère, l'acheminent par leurs entretiens à des lectures pour lesquelles ses parents ne lui supposent aucune inclination. Au fond, malgré ses airs évaporés, la petite mademoiselle Geoffrin n'aime que les sciences abstraites. Mais ses maîtres l'en instruisent en secret, parce que madame Geoffrin ne manquerait pas de blâmer ces leçons comme une superfluité impertinente.

Aux heures nocturnes du sommeil, seule, après un tour de clef, dans le silence de sa chambrette, Marie-Thérèse, en chemise et cornette de linon, étudie avidement les moralistes, les sages et les Pères de l'Église. Le lendemain matin, elle n'oserait même pas avouer sa prédilection pour Corneille. Hélas ! quelle contrainte pour une âme prête à s'épanouir ! Et quel dégoût d'être ramenée de force aux ajustements et aux colifichets, quand on a la cervelle pleine d'Aristote, de Plutarque, de Sénèque et de Malebranche !

En même temps que son penchant pour l'érudition, Marie-Thérèse doit contenir son humeur joviale. Les graves amis de sa mère ne supporteraient pas ses éclats de rire. Fonte-

1. *Ibid.*

nelle, fier de n'avoir jamais fait *ha! ha!* à la manière des rustres, proscrit les accès d'hilarité, les transports bruyants et tumultueux, à l'en croire, qui offensent la nature. Mais alors Marie-Thérèse se révolte : « Quand je l'entendais me dire cela, il m'impatientait à mourir, car j'étais bien sûre que mes mouvements étaient fort naturels. »

Au demeurant, Marie-Thérèse se conduit parfaitement bien dès qu'il s'agit de gagner les bonnes grâces des vieilles dames à qui elle rend visite avec sa mère. En leur présence, droite comme un piquet, elle a une expression de déférence et de modestie qui la fait bien voir de ces matrones. Chez la marquise de Tencin, où l'on rencontre familièrement au coin du feu Montesquieu, Piron, Marivaux, Houdart de la Motte; chez l'antique présidente Ferrand, qui aime à entendre autour de son fauteuil un peu du bruit qu'elle-même a fait dans le monde, mademoiselle Geoffrin, après les révérences et les compliments d'usage, se confine dans un silence plein de respect. On pourrait presque la croire idiote, sans le feu d'esprit qui pétille malgré elle dans ses jolis yeux noirs, ses yeux vifs et fripons, espionnants et provocants sous leurs sourcils en broussaille.

***

Née à Paris le 20 avril 1715, Marie-Thérèse n'a pas dix-huit ans au moment où la vieille présidente Ferrand lui présente, vers le début de février 1733, un très brillant jeune homme, le marquis de la Ferté-Imbault.

A l'attention sournoise avec laquelle il l'examine, la jeune fille croit deviner un prétendant. Et le soupçon se change en certitude quand la maîtresse de maison, sur un signe de madame Geoffrin, engage cet élégant seigneur à déployer ses talents en l'honneur des visiteuses. Le marquis ne demande pas mieux. Il se lève, salue mademoiselle Geoffrin avec une galanterie très particulière, et, debout, le dos à la cheminée, le bras tendu à la manière d'un acteur, il commence à déclamer :

J'atteste ici la gloire, et Thérèse, et ma flamme,
De ne choisir que vous pour maîtresse et pour femme,
De vivre votre ami, votre amant, votre époux,
De partager mon cœur entre la guerre et vous...

Quelle tempête d'applaudissements! Selon toutes les dames présentes, rien ne convient mieux à la circonstance que la fière et langoureuse déclaration d'Orosmane à Zaïre. Voltaire, crient-elles à tue-tête, paraît l'avoir écrite exprès pour cette rencontre. Et les regards de se fixer aussitôt sur Marie-Thérèse, que le jeune soupirant, de son côté, accable d'œillades passionnées. M. de la Ferté-Imbault, ayant remercié l'assistance d'un sourire plein de grâce, poursuit d'une voix chaleureuse :

Je vous aime, Thérèse, et j'attends de votre âme
Un amour qui réponde à ma brûlante flamme.
Je l'avouerai, mon cœur ne veut rien qu'ardemment;
Je me croirais haï d'être aimé faiblement...

Mais est-ce bien là subjuguer la jeune fille? Point du tout : à mesure que le coquet gentilhomme discourt et gesticule, Marie-Thérèse sent un froid glacial s'instiller dans ses veines.

Comme elles sortent ensemble de chez la Présidente, madame Geoffrin interroge sa fille sur le marquis de la Ferté-Imbault. Ne lui a-t-elle point trouvé une physionomie avantageuse, une jolie tournure, des façons agréables? Les vers de *Zaïre* ne prennent-ils pas de nouveaux charmes en passant par sa bouche? Marie-Thérèse répond laconiquement. Les seuls vers de tragédie qui lui plaisent sont ceux de Corneille. A l'égard du mariage, les devoirs de cet état lui causent quelque appréhension; mais enfin elle est prête à obéir en toutes choses à ses parents avec une soumission indéfectible[1].

Bien lui en prend, car monsieur et madame Geoffrin n'ont pas attendu son consentement pour agréer la demande en mariage que vient de leur faire M. de la Ferté-Imbault. Profondément respectueux de la distance que Dieu a mise entre la noblesse et le commun des hommes, ils s'émerveillent qu'un adolescent d'une race illustre, issu en ligne directe du maréchal d'Estampes, condescende à devenir leur gendre. Que manque-t-il donc à ce charmant seigneur pour jouir des prérogatives attachées à sa naissance? Une centaine de mille livres de rente, au plus, que son père, le comte d'Estampes, a dépensées infructueusement à chicaner contre de proches parents. Au lieu

1. Archives de M. le marquis d'Estampes, relation inédite de madame de la Ferté-Imbault.

de languir dans la gêne, M. de la Ferté-Imbault veut se tirer d'affaire par le remède facile et infaillible d'une dot. Et la présidente Ferrand s'offre volontiers à lui procurer la riche héritière qu'il cherche, puisque les Geoffrin, de leur côté, nagent dans le bonheur à l'idée d'avoir pour fille une marquise.

La gloire de cette élévation est certes éblouissante. Aussi Marie-Thérèse n'ose-t-elle se plaindre d'être sacrifiée. Iphigénie moderne, elle marche à l'autel les yeux secs, méditant, pour se donner du cœur, le double exemple de son père et de sa mère.

Fils d'un fabricant de toiles d'Épinay-sur-Orge, François Geoffrin est venu fort jeune travailler et chercher fortune à Paris. Il y a végété péniblement dans l'industrie des glaces à miroir, jusqu'au moment où une vieille et très riche demoiselle s'est entichée de ce garçon sage et de bonnes mœurs, dont la mine saine, fraîche et succulente la séduit. Malgré l'inégalité de l'âge, la conquête n'est point à dédaigner. En soupirant, François Geoffrin se prête aux fades empressements de cette Parque, espérant en être un jour le légataire universel. Ses prévisions se réalisent au bout de quelques lustres. L'amante surannée meurt en bénissant le cher mari qui l'a rendue, sur le tard, la plus heureuse des femmes, et François Geoffrin place très judicieusement son héritage en parts de la manufacture de Saint-Gobain. Cette affaire ayant prospéré au delà de toute vraisemblance, le voilà devenu un assez opulent personnage pour convoler enfin en secondes noces avec une jeune fille selon son cœur. Il choisit alors la belle Thérèse Rodet. Celle-ci n'a guère plus de quatorze ans lorsqu'elle se laisse enchaîner sans résistance à ce veuf de quarante-huit ans. Mais quoi! il faut bien acquérir d'abord cette aisance sans laquelle la femme de Paris la plus adroite ne saurait se former un salon, ni devenir petit à petit la célèbre madame Geoffrin.

L'histoire de ses parents montre donc à Marie-Thérèse, en même temps qu'une série de sacrifices, une lente ascension vers le bien-être et les plaisirs délicats de l'esprit. A son tour, sans enthousiasme, elle accepte d'épouser Philippe-Charles d'Estampes, marquis de la Ferté-Imbault, ainsi qu'on l'exige

d'elle. Son devoir filial l'y contraint. Et peut-être le bonheur viendra-t-il plus tard, s'il plaît à Dieu...

Mais dès l'instant de leurs fiançailles, l'ennui, ce sentiment étranger à son âme, fond sur elle, l'assaille, la persécute, la torture avec une telle violence que madame Geoffrin, épouvantée de cette révolution, se détermine à en finir. Le notaire fait un peu la sourde oreille. Ne conviendrait-il pas de tirer d'abord au clair les procès inextricables que le comte d'Estampes et sa sœur, la comtesse de Fiennes, poursuivent depuis des années contre leur neveu? Mais le vieux comte s'indigne. Il fait valoir qu'il a donné à son fils le régiment de Chartres-Infanterie, que, par une faveur singulière du Régent, on appelle alors « régiment de la Ferté-Imbault ». Il proclame que le futur n'a point de dettes (en réalité, elles sont nombreuses!) et qu'une fois confirmés en justice les avantages extraordinaires que lui assurent les testaments de ses père et mère, il léguera à M. de la Ferté-Imbault une fortune de plusieurs millions. Déjà, il vient d'allouer à son fils vingt mille écus sur le succès de cette affaire, et madame Geoffrin, le croyant sur parole, ne met pas en doute que sa fille épouse effectivement en la personne de M. de la Ferté-Imbault l'aîné de la maison d'Estampes[1]. Enfin, comme il lui tarde d'aboutir, on célèbre le mariage à Saint-Roch le 18 février 1733, aussitôt après la signature du contrat.

***

Les nouveaux époux se fixèrent tout de suite à l'hôtel de la rue Saint-Honoré, où monsieur et madame Geoffrin leur fournirent à titre gracieux le logement, la nourriture et deux chevaux de carrosse. Asile précieux pour la jeune marquise, car, tout en estimant à son prix l'honneur d'appartenir à une famille de la plus ancienne noblesse, elle soupçonnait ses beaux-parents de n'avoir pas le sens commun, en quoi les événements lui donnèrent bientôt raison.

Le comte et la comtesse d'Estampes, rogues et atrabilaires, ne tardèrent pas à se brouiller sous un prétexte

1. Bibl. Nat. manuscrits, collection Joly de Fleury, 2 483, lettre inédite de madame de la Ferté-Imbault, 24 juillet 1762.

futile avec monsieur et madame Geoffrin. A cette occasion, la jeune marquise déclara tout net qu'elle n'entrerait jamais dans leur querelle. Le joug autrefois si lourd de sa mère lui paraissait léger, impondérable, auprès du suffocant ennui que ses beaux-parents exhalaient en abondance, comme les mancenilliers leurs vapeurs. Tout en eux l'irritait : gestes, opinions, paroles. Elle n'avait d'autre ressource que d'analyser leurs ridicules. Et certains portraits à la plume qui subsistent jusqu'à ce jour, attestent qu'elle ne s'en faisait point faute. Elle ne ménageait nullement sa belle-mère, Jeanne-Marie du Plessis-Châtillon, comtesse d'Estampes :

Ma belle-mère était d'une bêtise et d'un ennui au-delà de toute expression. Elle était remplie de vanité et de grands airs à jouer la comédie[1].

Mais elle épargnait encore moins le comte d'Estampes :

Mon beau-père était tyran, ignorant, bête à manger du foin, et il se moquait toute la journée de l'esprit et de l'instruction, parce qu'il était brouillé avec ma mère, qu'il voulait me détacher d'elle, et qu'il ne pouvait souffrir que j'en susse plus long que lui. Il voulut un jour me chasser en disant que j'avais de mauvaises pensées sur la religion, parce que je soutenais qu'il y avait des antipodes[2].

Le ménage de son fils aurait pu cependant offrir au comte d'Estampes la vivante image des antipodes. Le marquis et la marquise formaient, à eux deux, une disparate extraordinaire. Sans doute, Marie-Thérèse savait gré à son mari d'être joli et bien fait; mais il plaisait à ses yeux sans plaire à son cœur. Par surcroît, toute rieuse et exubérante qu'elle était, cette jeune femme s'accommodait mal d'un caractère aussi frivole :

Il était beau, sans être agréable. Il avait de l'esprit, sans solidité et sans raison. Quoiqu'il eût vingt ans et moi dix-sept quand je l'épousai, je me suis toujours crue sa grand-mère. Je n'ai jamais senti ni pensé comme lui, et, pendant quatre ans que j'ai été mariée, je ne l'ai jamais contrarié. Il me faisait pitié. Jamais il ne m'a connue, et jamais il ne s'est douté qu'il ne me connût pas.

Marie-Thérèse haïssait encore cette manie de littérature par laquelle le marquis avait captivé madame Geoffrin. Sûr

1. Archives de M. le marquis d'Estampes.
2. *Ibid.*

de son génie de poète et d'acteur, M. de la Ferté-Imbault s'enfermait chez lui, à étudier les rôles les plus fameux du répertoire. Mais une jeune femme espiègle et ardente, au printemps de ses charmes, ne pouvait ressentir que du mépris pour ce dadais qui sacrifiait leurs plaisirs à des exercices fastidieux. Quelle misère que de le voir rimer laborieusement des tragédies et des épîtres dont personne ne faisait cas! Marie-Thérèse ne pardonnait point à Voltaire d'avoir encouragé cette aberration. L'auteur de *Zaïre* avait en effet poussé la flatterie jusqu'à nommer le faible et prétentieux jeune homme dans son *Temple du Goût*. Et la marquise lui en gardait rancune :

Jeune d'Estampe, et vous, Surgère,
Employez vos soins assidus
Aux beaux vers que vous savez faire...

Grisé par cet encens, M. de la Ferté-Imbault s'était empressé de présenter son cher Voltaire à la marquise, dès le lendemain de leurs noces. Naturellement, Marie-Thérèse avait reçu sa large part des compliments inévitables; mais, plus fine, elle s'en était méfiée :

Comme Voltaire voulait faire connaissance avec ma mère, dont l'esprit était déjà célèbre, il me loua à bride abattue, parce que j'étais sa fille, quoiqu'il ne m'eût jamais vue. Ces louanges me parurent si ridicules (et si propres à m'en donner) que, quand il fut parti, je dis à mon mari que je priais Voltaire de dire dans tout Paris qu'il m'avait trouvée bête, parce que cela me donnerait moins de ridicule que ces louanges fades que je ne méritais point.

Marie-Thérèse ne détestait pourtant pas cet effronté flagorneur dont les diableries légères et charmantes la délectaient comme les roulades des plus fameux virtuoses. Mais sitôt que Voltaire se crut assez fort pour déclarer ouvertement la guerre à la religion, elle le prit en grippe, l'accusant des pires turpitudes. M. de la Ferté-Imbault l'affligeait-il par son incrédulité, elle fulminait contre Voltaire, coupable d'avoir empoisonné le cœur de ses disciples. Elle couvait ainsi une animosité vindicative et inextinguible qui devait éclater plus tard contre les Encyclopédistes et s'exprimer par cette formule : « On peut regarder Voltaire et d'Alembert comme les deux plus habiles apothicaires en poisons moraux qui aient jamais existé ».

Quant à elle, Dieu merci! ses vertueux amis, les moralistes, avaient fortifié son esprit dans la même mesure où les faux sages avaient perverti le jugement de son époux. C'était un avantage plus précieux que tout l'or du monde, un bien pour l'éternité. Néanmoins, comme elle tenait à vivre honnêtement avec M. de la Ferté-Imbault, elle adopta la conduite suivante :

Je pris le parti de ne jamais condamner ses goûts, d'approuver les vers qu'il faisait du matin au soir, qu'il trouvait très beaux et que je trouvais fort plats, et enfin de l'attacher à moi par une espèce de confiance et par de l'estime, sans jamais qu'il pût se douter du peu de cas que je faisais de son caractère et de ses petits talents. En effet, pendant quatre ans que j'ai été mariée, il ne s'est jamais douté (ni même mes vrais amis) que je me sentisse mal mariée.

Fort à propos, M. de la Ferté-Imbault rejoignit son régiment trois mois après leurs noces. Et la guerre ayant éclaté sur ces entrefaites, vers la fin de 1733, il passa ensuite en Italie où il demeura jusqu'à la paix.

***

Au cours de cette longue absence, la marquise fit deux séjours à la Ferté-Imbault, avec monsieur et madame d'Estampes. Six mois d'un exil interminable! Tout l'été y passait, et puis encore l'automne. Une autre en serait devenue folle. La marquise raconte qu'elle s'en tira par les bons conseils et la riante sagesse de Montaigne. C'est alors en effet qu'elle fit la connaissance de ce charmant esprit. Ses gouverneurs et précepteurs de Paris, Fontenelle et l'abbé de Saint-Pierre, l'avaient d'abord empêchée de le lire, disant que les autres grands philosophes païens ou chrétiens conviennent aux filles qui aiment l'instruction, et qu'il faut réserver Montaigne pour les femmes mariées qui ont le même goût.

De plus, madame de la Ferté-Imbault découvrit un voisin de campagne, prêtre janséniste du diocèse d'Orléans, que l'on nommait l'abbé Le Clerc. Cet excellent et savant ecclésiastique, bon physicien, eut pitié de sa détresse. Touché de la ferveur admirable que la belle-fille du comte et de la comtesse d'Estampes montrait pour la philosophie et de son zèle pour les sciences, il lui apprit à dessiner des cadrans solaires.

Les leçons avaient lieu au fond d'une bibliothèque vaste et silencieuse. Entre juillet et août, quand les appartements du château devenaient insoutenables par la chaleur, le maître et l'élève se réfugiaient au jardin, à l'ombre des marronniers. Un petit valet en sabots leur portait alors des chaises de paille, une table rustique sur laquelle on disposait les écritoires, des livres et quelques instruments de géométrie, après quoi le cours se poursuivait dans le parfum des feuilles et des fleurs. Au bout d'une quinzaine, la marquise en savait assez pour orner elle-même de chiffres, d'emblèmes et de sentences lapidaires une vieille tour délabrée, dont les jardiniers n'arrachèrent pas sans peine le lierre et les aristoloches. Elle aimait fort certaines légendes :

Tu vois l'heure,
Tu ne sçais l'heure.

Ou bien celle-ci :

Il est plus tard que tu ne crois.

Si innocentes qu'elles fussent, ces conférences déplaisaient néanmoins à la comtesse d'Estampes. Écrivant à ses amies les douairières, elle se plaignait que sa belle-fille eût la maussade fantaisie de confectionner tout le jour des cadrans solaires. Au surplus, la sympathie trop générale que Marie-Thérèse excitait parmi les provinciaux donnait de l'ombrage à ses beaux-parents. Quelles tempêtes quand les hobereaux des alentours s'avisaient de la juger plus aimable et plus intéressante qu'eux-mêmes! Prenait-on, demandaient-ils avec colère, Marie-Thérèse pour le soleil levant et eux pour le soleil couchant? Morbleu, voilà une impertinence qui ne se pouvait souffrir!... Marie-Thérèse les écoutait avec sang-froid; mais leur balourdise exerçait cruellement sa patience. Comme il lui fallait des consolations, elle en eut. Quelques gentilshommes du pays, les plus ingénieux et les plus jeunes, rimèrent des épîtres en son honneur, et la marquise, sensible aux hommages poétiques, avait la faiblesse de trouver agréable une pièce de vers intitulée *Sur un cadran fait par madame la marquise de la Ferté-Imbault* :

O vous, dont le brillant génie
Conduit si bien le compas d'Uranie

Que de tous les cadrans je suis le mieux tracé,
Je crains pourtant d'être inutile.
Si dans votre palais je dois être placé,
Pour connaître quelle heure il est
Qui viendra consulter mon style?
On n'a point ce triste loisir
Dans votre charmant domicile,
Où chaque instant du jour est marqué d'un plaisir.
Je serais mieux dans l'ermitage
D'un jeune homme que je connais,
Et dont souvent la tendre voix
Montre aux échos du voisinage
A célébrer tous vos attraits,
Mais qui peut-être pour jamais
Va perdre l'heureux avantage
De les contempler d'aussi près.
Pour charmer un peu ses regrets,
Je lui serai d'un grand usage :
Cherchant alors quelle heure il est,
Son cœur aura quelque intérêt
D'en être instruit par votre ouvrage.

La poésie mène aux épanchements. Marie-Thérèse ayant observé que, si la province entière vénérait le nom d'Estampes, ses beaux-parents y vivaient néanmoins abandonnés et exécrés dans leur superbe résidence de la Ferté-Imbault, elle pria ses nouveaux amis de lui en expliquer la raison, et ceux-ci lui révélèrent alors des secrets de famille que ni son père ni sa mère n'avaient soupçonnés à l'époque de son mariage.

C'était un morne et ténébreux roman.

Haut et puissant seigneur, le grand-père de M. de la Ferté-Imbault, cordon bleu, capitaine des gardes de Monsieur, frère de Louis XIV, et demeuré comme tel auprès du Régent, possédait environ cinquante mille écus de rente, Mauny, la Ferté-Imbault, plusieurs autres terres, sans compter le bel hôtel de Paris qui fut acheté après sa mort par le cardinal de Rohan. Sa fille unique avait épousé le comte de Fiennes, et ses deux fils se nommaient le marquis et le comte d'Estampes.

Rien de si différent que ces deux frères. L'aîné, capitaine-lieutenant des gendarmes d'Orléans, avec très peu d'esprit se faisait aimer de tous par sa loyauté et sa douceur. Ayant

eu le malheur d'être pris en 1708 à la bataille d'Oudenarde, il fut interné à Huisen, dans le duché de Clèves. Là-bas, le désœuvrement et l'ennui le poussèrent à un mariage peu convenable. Il crut devoir épouser une jeune Flamande d'extraction modeste, Marie-Élisabeth Dirsche van Augeran, ce qui déplut tellement à ses parents qu'ils refusèrent de le revoir et moururent en le déshéritant au profit de son cadet. Ainsi le comte d'Estampes, homme dur, cupide et fourbe, obtint, du vivant même de son aîné, le magnifique château de la Ferté-Imbault, la place de capitaine des gardes du Régent, le régiment de Chartres-Infanterie, enfin le grade de brigadier des armées du Roi.

L'infortuné marquis n'était point de taille à terrasser son détestable cadet. Après s'être démis de sa charge de capitaine-lieutenant des gendarmes d'Orléans, il se réfugia dans son domaine de Mauny, seul débris de son riche patrimoine dont il espérait bien récupérer quelques autres bribes par la voie judiciaire. Mais la mort le surprit en pleine procédure.

Le marquis laissait un fils âgé de sept ans, Louis-Roger. Par une singulière cruauté du sort, l'orphelin eut pour tuteur son propre oncle, l'ennemi le plus acharné de son père, le comte d'Estampes. S'étant ligué avec sa sœur, la comtesse de Fiennes, parfaitement digne de lui pour l'avarice et la méchanceté, l'usurpateur résolut de dépouiller méthodiquement le fils après le père. Il prétendit réserver à sa sœur et à lui-même, contrairement à tout droit, les successions de leur père et de leur mère. Scandale si criant que la famille lui enleva d'autorité la tutelle pour la passer à M. de Puysieux. Mais celui-ci, malgré son crédit et son zèle, ne put obtenir une transaction. Longtemps après sa majorité, le marquis Louis-Roger attendait encore à Mauny l'issue de son procès. Il y vivait triste, nécessiteux, solitaire. Et comme on le disait aussi bon, aussi doux que ses persécuteurs étaient féroces, la noblesse avoisinante le plaignait.

Marie-Thérèse le plaignit à son tour. Certes, la sympathie et la pitié se fortifiaient chez elle d'un ressentiment bien légitime contre le comte d'Estampes, coupable d'avoir affirmé faussement que mademoiselle Geoffrin allait épouser l'aîné de sa maison. Elle comptait réparer les torts de son beau-

père à la première occasion. Mais pour l'instant, il fallait cacher son jeu.

Rentrée à Paris, elle soupait régulièrement tout l'hiver, proche le Palais-Royal, chez l'impérissable marquise de Nonant, grand'mère maternelle de son mari. Des fantômes et des ombres, pâles survivants des fastes de Louis XIV, venaient s'asseoir à une table qui faisait penser aux festins de Pluton. Parmi de trop nombreux nonagénaires, les septuagénaires figuraient assez gaillardement une jeunesse galante et sémillante. Un seul ami osait faire escorte à madame de la Ferté-Imbault dans cette maison lugubre : le joyeux et intrépide marquis de Chambonas. A eux deux, ils inventèrent petit à petit une sorte de tablature musicale qui permettait de s'amuser à la barbe des patriarches sans aucun risque. Selon ce système, les Gérontes les plus redoutables devenaient des *rondes*; les moins assommants, des *blanches* et des *noires*; et quelques ancêtres à peu près valides, qui semblaient presque agréables par comparaison, *croches* et *doubles croches*. Ce passe-temps bizarre était fort efficace contre l'ennui.

Le marquis de la Ferté-Imbault ne rentra dans l'hôtel de la rue Saint-Honoré que deux ans et demi après son départ. Il y ramenait une constitution épuisée par les fatigues de la guerre et des poumons que la phtisie dévorait avec une célérité effrayante. Au même moment, par une coïncidence tragique, le comte d'Estampes se mourait de la poitrine. Pendant dix-huit mois, les souffrances du père et du fils se prolongèrent parallèlement, sans qu'il leur fût possible de se revoir. La marquise ne quittait le chevet de son mari que pour aller rendre des soins identiques à son beau-père. Et c'est entre deux agonisants qu'elle mit au monde une fille, baptisée à Saint-Roch sous le nom de Charlotte-Thérèse.

Les caveaux de l'église à peine refermés sur la dépouille du comte d'Estampes, il fallut les rouvrir dans la quinzaine pour y déposer, le 26 mars 1737, le marquis de la Ferté-Imbault. Le pauvre jeune homme avait bien pleuré de laisser inachevée un pur chef-d'œuvre : sa dernière tragédie. Soldat sans peur, il se moquait de la maladie tant qu'elle n'altérait pas les charmes de son visage. Toujours coquet, le miroir à la main, il riait et versifiait. Mais enfin il avait vu ses belles

couleurs se flétrir. Et comme il aimait chèrement la France, il la plaignait de perdre en sa personne un poète incomparable.

Quarante ans plus tard, sa veuve exposait avec franchise les sentiments qui l'agitèrent à cette époque :

La raison et la vertu, qui ne m'avaient pas permis de désirer la mort de mon mari, me permirent d'en être bien aise et m'inspirèrent une joie si immodérée et si embarrassante que je pris le parti d'aller passer deux mois à la Conception, afin d'avoir l'air de la plus grande régularité vis-à-vis du public et jouir en pleine liberté du bonheur d'être débarrassée à quinze jours de distance de mon beau-père et de mon mari. Le premier m'avait fait connaître la haine, et le second m'inspirait tant de mépris par ses goûts frivoles que je ne pouvais pas me reprocher raisonnablement d'être fort aise... Je n'ai jamais senti en ma vie de joie aussi vive et aussi extraordinaire que celle que je sentis pendant ces deux mois, qui ne me parurent que deux jours. J'étais réveillée tous les matins par des rires convulsifs.

Fallait-il se livrer à cette allégresse, ou bien la repousser avec horreur? Du fond de son couvent, après une délibération scrupuleuse, madame de la Ferté-Imbault se résolut à l'accueillir comme un juste dédommagement que lui attribuait la Providence :

Je fis des réflexions sur des mouvements aussi involontaires et aussi extraordinaires, et je vis clairement qu'ils étaient fondés en raison et que c'était un dédommagement et une consolation qui venaient de la vertu et de la raison, puisque c'était d'après leurs conseils, pour bien remplir des devoirs aussi pénibles, que j'avais pris sur moi et contraint mon caractère et ma gaîté au point qu'ils l'avaient forcé.

Soit. Mais si dures qu'eussent été pour Marie-Thérèse ses années d'enfance, d'adolescence et de servage matrimonial, elle n'en avait pas encore fini de « prendre sur elle » et de « contraindre son caractère ».

CONSTANTIN PHOTIADÈS

(*A suivre.*)

AUX SAINTES-MARIES-DE-LA-MER

I

Pas un conte de fées n'est aussi beau que l'histoire des Saintes. Une histoire vraie, ou, si elle n'est pas vraie, devenue vraie depuis le temps qu'on la raconte et qu'on y croit. Les histoires vraies sont celles que le cœur accepte, dont il a besoin.

Pas un chrétien qui ne sente s'éveiller en lui, aux Saintes, une émotion d'un caractère sacré et dont le germe est probablement son plus ancien héritage spirituel. Il y aura tantôt vingt siècles que Lazare le Ressuscité aborda, guidé par la Providence, sur cette partie de la côte provençale. Voyageaient avec lui, sur la sainte nef, Marie Jacobé, sœur de Notre-Dame, Marie Salomé, mère des apôtres Jacques et Jean, Marthe et Marie-Madeleine (sœurs de Lazare), Maximin, Sidoine, la servante Marcelle et la servante Sara.

Tout ce très saint monde avait été jeté par les Juifs dans une barque sans voiles, sans rames, sans gouvernail et sans provisions.

La bouche des Anges souffla le vent adroit qui conduisit la barque en Provence. Depuis vingt siècles, elle est à l'ancre à l'extrême pointe méridionale de la France. Il ne s'agit plus du surnaturel petit navire, de ce magicien des flots. Voici un robuste et massif vaisseau de pierre, solidement enraciné dans les sables.

***

Lazare alla catéchiser Marseille; Maximin et Sidoine, Aix. La Tarasque fut l'hydre dont Marthe (avec Marcelle) purgea

Tarascon. Marie-Madeleine vécut trente années, vêtue de ses seuls cheveux (les peintres savent s'ils étaient épais, dorés et longs!) dans une baume de la montagne. Seules, Marie Jacobé et Marie Salomé restèrent en Camargue, assistées par Sara l'Égyptienne. Toutes trois moururent ici. On y recueillit leurs ossements. Près des reliques de l'aristocratie chrétienne, on plaça, dans le sous-sol, l'humble poussière ténébreuse : les cendres de Sara. Pour Sara, les Bohémiens viennent ici.

La première fois, c'est un peu pour ces Bohémiens que je suis venu aux Saintes. Je m'attendais ingénument à des troupes aussi polychromées, aussi bariolées que celles qu'on masque et maquille, à l'Albaycin de Grenade, quand les touristes de Pâques font leur grande migration. J'avais le plus grand tort de m'attendre à du « pittoresque ». L'amateur qui veut Carmen, qui veut la guitare, le tambour de basque et le *meneo* s'abstiendra sagement de venir aux Saintes. La race bohémienne, ici, n'est pas la variété d'opéra-comique, mais celle de roulotte (*bohemianus vulgaris*) : sincère, sinon pure. Aucune couleur locale conventionnelle. Vous les connaissez, ces bohémiens-là. On les voit aux portes des villes, à l'endroit où il y avait des remparts, des fortifications. Leur roulotte a été peinte une fois, par Van Gogh, dans un beau petit tableau éclatant comme une fleur andalouse. Plus que ces tresseurs de corbeilles, que ces vendeurs de guéridons, viennent aux Saintes, me dit-on, des Bohémiens à rentes, marchands de chevaux, maquignons cossus. Ils n'ont pas abandonné l'uniforme, les mœurs de nomades. On m'en désigne un : il a les cheveux noirs et gommés de ses frères purotins. Comme le poil, l'œil est lustré de reflets plus bleus que la gentiane; le teint est brou de noix. Une riche chaîne de montre, sur le petit ventre; un solitaire au doigt. Les pantalons sont coupés dans un drap chamois presque rose, ce qui fait une jolie harmonie avec les merveilleuses chaussures, non point jaunes, mais d'un rouge orangé fulgurant : très exactement la couleur résolue du minium dont on enduit les fers, afin qu'ils ne rouillent pas.

***

Deux pèlerinages par an aux Saintes. Celui d'octobre, où je ne fus jamais; celui de mai, auquel j'ai pris part deux fois.

Le 25 mai est le jour de la fête de Marie Jacobé. Les fêtes, qui durent deux jours, commencent la veille. Lorsque le second jour est un dimanche, les curieux, apportés en auto-cars de Marseille, infligent aux cérémonies un caractère profane dont elles se passeraient bien. Mais leur début est d'une gravité, d'une ferveur auxquelles les cœurs les moins préparés à la piété ne peuvent rester indifférents.

Les pèlerins arrivent d'Arles, d'Aigues-Mortes par des trains nombreux, par des carrioles; et aussi dans des voitures à traction mécanique : des Citroën, des Ford, qui servent, dans la semaine, à porter aux marchés le bétail et les légumes. Les auto-cars ne sont pas pour les pèlerins, mais pour les badauds.

Le village plat est tapi dans les sables. Le verrait-on, sans quelques toits neufs ou plutôt refaits, couverts avec l'horrible tuile rouge mécanique qui ne deviendra belle que lorsque les tableaux d'Utrillo seront accueillis dans les musées?

L'église fortifiée fut édifiée au IXe siècle, pour que les habitants (et les reliques) fussent en sécurité. Les Sarrazins razziaient les côtes. Monument sans fenêtres, quasiment sans portes. Pas de clocher. Le toit est caché par des machicoulis sérieux, épais. Une sorte de courte tour absidiale, à pans coupés, est également crénelée. Cette tour porte la chapelle supérieure, dans laquelle, hors d'atteinte, vivent les châsses. Existe-t-il un autre sanctuaire où les reliques ne soient pas enfoncées dans les entrailles de la crypte? Ici, elles sont haussées vers le ciel, comme l'hostie au-dessus de l'autel, comme la flamme protectrice au sommet du phare. Après la petite chapelle des deux Maries, il n'y a plus que les cloches, que la croix.

N'arrivez pas aux Saintes le matin du premier jour, pour voir l'église s'emplir peu à peu de fidèles. L'impression est plus forte quand on entre dans cette nef sombre et nue, déjà peuplée, envahie. Point de bas-côtés, point de transepts.

Vraiment le ventre d'un navire. Ni peinture, ni sculpture : une pierre qui a non seulement la couleur, mais, pour les yeux, l'épaisseur, le velouté d'un pelage (entre la loutre et le ragondin). Seules sont en bois une grande tribune, aux bancs étagés en amphithéâtre, et deux étroites galeries latérales.

La première fois, j'étais dans cette tribune, au-dessus de la porte d'entrée, face à l'autel; la seconde fois, dans le chœur, sous la chapelle des Saintes. Ainsi les châsses descendirent-elles d'abord devant moi, puis, sur moi.

La descente des châsses : moment pathétique des fêtes.

Pour parvenir à la tribune on gravit un escalier pris dans l'épaisseur des murs, à l'angle Est de l'église. Escalier étroit, mal commode, obscur. La foule s'y faufile studieusement, courtoisement. Aucune hâte, aucune brusquerie : « Passez donc, je vous en prie ». « Pardon ma belle ». « Je m'excuse, madame, de vous pousser ainsi ».

Presque point de touristes, d'étrangers. Les gens du pays; des habitués (Provence, Comtat, les lisières du Languedoc). En haut vous accueille la touffeur des chants. On ne regarde pas; on écoute. Et même, écoute-t-on? On est assailli par une épaisse haleine sonore. Depuis midi, sans relâche, les pèlerins chantent. Pas d'orgues; pas même un harmonium. La voix humaine toute seule. Une équipe de prêtres se relaye pour diriger ces chants. Le rythme des cantiques, ils l'imposent tenacement à la foule, comme le laboureur impose le soc à la glèbe. Le prêtre est presque seul à ne pas chanter. Du moins sa voix ne donne-t-elle que la mesure; elle laisse tomber la mélodie. Le cantique est une poitrine qui va éclater, qui voudrait franchir les limites humaines de l'aspiration, de l'expiration. Une vague trouve sa frontière au rivage, se heurte au môle, meurt, mais ressuscite immédiatement dans une vague nouvelle. L'église sombre, secrète, est saturée par le chant. Si l'on ouvrait les grandes vannes, c'est-à-dire les deux seules portes presque closes, ne verrait-on pas ce chant s'échapper? Il s'écoulerait dehors, comme, d'un récipient brisé, un liquide épais : sirop, huile, crème. Ce chant est presque un corps solide; il entre dans les oreilles comme un aliment dans une bouche. Parfois on ne l'entend plus,

de même qu'on n'entend plus, à certains moments, quand il souffle depuis des heures, le vent.

Tout le monde chante, autour de moi. Je m'y mets aussi, par contagion; il n'y a pas autre chose à faire. Je chante parce que les autres chantent. Mais les autres ont la chance de chanter pour les Maries.

La loge élevée d'où les châsses vont descendre est encore close. Le chœur appelle, exige; non l'exigence de la colère : celle de l'amour. La mélodie naît, se désenroule à peine, et retombe pour se renouer à elle-même. Certains de ces chants doivent être très vieux. Ainsi le cantique : *O Grandes Saintes Maries*; le plus populaire; celui que les doyens du pèlerinage viennent chanter ici depuis l'enfance; qui est leur prière de tous les ans, comme l'*Ave Maria* est leur prière de tous les jours.

Ils ne se lassent pas de chanter. Si le prêtre s'arrête, ou, ayant fini son tour, tarde trop longtemps (trois minutes) à être remplacé par un prêtre frais, la foule repart d'elle-même, un peu hésitante, trébuchante, comme des oiseaux en cage qui essayent, échappés, de voler tout seuls. La plus docile, s'agit-il seulement de chanter, une foule ne fait rien de bon sans maître.

Ne vous représentez pas le chœur féminin, le chœur des Enfants de Marie, celui des Saluts de campagne, recruté parmi les petites filles et les vieilles filles, où pas un homme ne participe. Aux Saintes, les ténors, les barytons, les basses répondent aux sopranos, aux contraltos. Les hommes du Midi sont si empressés à chanter. Ils en mettent! Un jeune frisé penche la tête en arrière, le bec ouvert. Ses yeux rient de plaisir et parfois coulent des regards de côté : les voisins sont-ils aussi contents que lui du bruit qu'il fait? Les très gros hommes chantent sans que rien trahisse qu'ils chantent. Ils ont la passivité des violoncelles. Leur graisse les enveloppe si bien qu'elle fait cuirasse. On ne devine rien de ce qui vibre, dessous. Par contre j'ai près de moi un vieux fidèle à barbe blanche. Qu'il est maigre! L'âge le momifie. Il chante de toutes ses forces. On l'entend à peine, et cela vaut mieux, car la voix fragile vagabonde autour de la note juste. Celui-là, contrairement aux obèses, on sait qu'il chante.

Non qu'on l'entende, mais on le voit trembler tout entier.

Pour la plupart des femmes (comme pour mon vieux voisin maigre) il ne s'agit pas de musique ou de bruit; il s'agit de prière. Elles chantent sans autre souci que d'être un grain bien lié à l'autre grain du chapelet sonore. Qu'elles sont chaleureusement soumises! Comme elles se confient à ce flot; s'y noient! En doutent-elles? Leur chant sans lassitude, sans parcimonie, sans omission fera s'ouvrir là-haut, tout à l'heure, cette petite porte sur ce qui reste de la sœur de Notre-Dame, sur ce qui reste de la mère du plus cher compagnon de Jésus. Ces restes sont à elles. Ils appartiennent à la Provence presque depuis le seuil de notre ère. Ils protégèrent leurs parents et les arrière grands-parents de leurs parents. Maintenant leur tour est venu d'être protégées par les Saintes. Protègeront-Elles aussi leurs enfants, leur plus lointaine descendance? Tous les petits qui sont là, et qui chantent aussi, de toute leur force fragile, ravis de l'aubaine, puisque le devoir et le plaisir s'entendent pour dire : « Chantez! »

Je n'ai jamais été à Lourdes, ni à Lorette, ni dans aucun des pèlerinages communs à toute la chrétienté. Y est-on ému de la même manière qu'ici, où les Saintes sont des amies de famille? Un saint local est pour un village, une ville, une province, ce que le Lare antique était pour un foyer. Ce ne sont pas toujours des saints particuliers, des saints à miracles; mais des saints à gentillesses, à petits services, à faveurs. La laïcité a remplacé par d'horribles caricatures, bassement dégénérées, ces braves protecteurs auréolés. De l'antiquité à nos jours, l'histoire du protecteur local s'inscrit dans une courbe qui part du Lare, s'élève jusqu'au Saint pour s'abaisser ensuite jusqu'au Député.

***

Pendant que les pèlerins chantent, l'autel s'illumine. Il est placé en contre-haut de la nef, au bord du chœur surélevé. On y accède par deux brefs escaliers disposés l'un à droite, l'autre à gauche d'un troisième escalier central, lequel descend à la crypte. Au dessus de cette large et basse arcade,

c'est-à-dire exactement sous la place où les châsses descendront, scintille un vaste bosquet, une riche haie de cierges. Cent et cent roses de feu flamboient au sommet de cent et cent tiges cireuses, les unes minces et flexibles comme les longs germes du blé, les autres massives, importantes comme de petites colonnes. Certains cierges se tiennent bien droits malgré la chaleur du brasier, d'autres se penchent maladivement, meurent sans avoir pu donner toute leur substance à l'âme d'or qui les dévorait.

A gauche de l'autel siège Mgr l'Archevêque d'Aix. L'Église catholique, apostolique et romaine reçoit l'hospitalité de l'Église chrétienne. La puissance est accueillie par l'amour. Les costumes du prélat, les grandes robes et les grands manteaux cramoisis s'épanouissent somptueusement sur la pierre crasseuse, parmi tous ces vêtements modernes, neutres et peu gais. La foule se presse contre le beau pasteur : il faut être sous les châsses pour pouvoir les caresser, les palper avant qu'elles soient à terre. Si vous y parvenez, le vœu que vous formez, au moment où votre main s'est posée sur Elles est infailliblement un vœu exaucé.

A quatre heures Elles apparaîtront; Elles commenceront de descendre.

Quatre heures moins cinq. L'huile bout; surbout. Quelles pulsations de fièvre! Quel délire d'amour! Auriez-vous pensé que la force des chants pût progresser encore? Je me suis souvenu malgré moi, à ce moment là, de ce que seul Wagner a profanément exprimé au début du second acte de *Tristan*, lorsqu'Isolde attend, appelle celui qu'elle aime, et que la musique n'en finit pas de haleter, de dépasser son propre souffle, d'être vers le paradis du bonheur cette échelle qui va se rompre, croit-on, mais qui ne s'écroule que lorsque le but de l'ascension est atteint.

Tristan et Isolde une fois dans les bras l'un de l'autre, le paroxysme bientôt retombe. Ici, les châsses apparues, le chant n'abaisse pas son niveau. La grande crue persiste. Avant de toucher terre, la sainte nef peut croire qu'elle vogue encore; le flot robuste qui la soutient, c'est le flot du voyage séculaire, les fortes vagues de la Foi.

La maison aérienne des Maries est une petite maison de

bois recouverte de plaques de métal sur lesquelles sont peints les épisodes de la traversée. Humble châsse sans aucun signe extérieur de richesse, et qu'on aurait grand tort (il en fut question) de remplacer par une châsse dorée, sculptée, ciselée, « riche ».

Deux câbles tiennent solidement cette grande caisse qui paraît noire, qui paraît vieille; — qui est si vieille! Est-il irrespectueux de croire une seconde, dans cette église nue comme une grange, qu'on est en train de descendre une malle de famille du grenier?

A mesure que les châsses s'éloignent de la voûte, des hommes, placés dans la fenêtre de la chapelle supérieure, attachent aux câbles qui se déroulent des bouquets entassés préalablement là-haut. Ils ont été apportés par les pèlerins qui ont des petits jardins. Bouquets très humbles comme ceux qui se fanent au poing de la pauvresse; bouquets épais, cossus, frères de ceux dont, à la campagne, on coiffe le pain bénit. Il y a aussi deux grandes hampes de yucca; les grosses cloches exotiques parlent des pays d'orient d'où les Saintes sont venues.

De la tribune, la première fois que je vins ici, mal averti et ne distinguant pas les câbles, je me demandais ce que pouvaient être ces chaînes de fleurs. Ce sont vraiment des chaînes de poésie pieuse; elles rattachent le ciel à la terre. On ne saurait croire combien sont attendrissantes les couleurs fraîches, pures et variées de ces bouquets qui descendent sur la pierre nue de l'abside, vers ce brasier de petites fleurs d'or, lesquelles, sous les châsses, palpitent avidement et redonnent à l'image usagée « langue de feu » son originelle vertu.

C'est au moment où les châsses vont être à portée de la main qu'il faut se trouver dans le chœur. Presse terrible. Tourmente de désir. On ne chante plus. On acclame. On hurle impérieusement, passionnément. Certainement des pèlerins, poussés par la violence de leur convoitise, parviennent à être alors une seconde plus grands qu'eux-mêmes. Des mères brandissent sauvagement leurs petits vers les chères Maries. Si la main hâve, si le corps exsangue de l'enfant malade touche avant toute autre main, avant tout autre corps la caisse sacrée, l'enfant sera guéri, sera heureux.

***

Les châsses sont maintenant posées devant l'autel, sur les tréteaux décorés. L'odeur des cent et cent bouquets, le long des câbles, est assez forte pour qu'on la perçoive nettement dans l'odeur humaine, dans celle de la cire fondue, dans celle de l'encens. Cette odeur de fleurs qui est venue avec les Maries, évidemment : l'odeur de sainteté.

Les pèlerins soufflent un peu. Ils savent qu'il se passera pas mal d'heures avant que les Protectrices ne repartent. La grande tempête est apaisée. D'ailleurs des prêtres vont monter en chaire : panégyriques, méditations, sermons.

Les pélerins hommes ont tellement chanté qu'ils n'ont guère envie d'écouter parler. Beaucoup filent pour aller boire. Suivons-les.

II

Nous sommes arrivés à entrer; nous parviendrons bien à sortir.

Sur les côtés du chœur, une petite porte (côté nord) conduit à la place où, après-demain, les jeunes camarguais affronteront les jeunes taureaux. Cette place déguisée en arène est restée nue, sans boutiques. De l'autre côté (du côté de la mer) les forains se sont installés. Un soleil libéral donne aux murs de l'église la chaude couleur du pain. Comme le ciel parait bleu, quand on sort de la sainte caverne! Un bleu presque cruel, sans épiderme; un ciel écorché.

Parler du recueillement de cette foule serait excessif, mais il est vrai de dire que ce concours populaire n'a rien d'une kermesse. On ne pense point à la rigolade. Fête qui est un grand plaisir, non un petit amusement.

Presque tous les éventaires ont des dais d'andrinople. Les reflets rouge-féroce de l'étoffe, exaltés par la violente lumière, barbouillent barbarement les visages des marchands. Ils portent des masques terribles sur des faces débonnaires. Ils vendent tout ce que l'on vend dans des pèlerinages, et aussi tout ce que l'on vend dans des fêtes : des chapelets et des jouets, des médailles et des bretelles, des chromos pieuses

et d'immenses corsets déroulés, lesquels pendent morosement, par régimes, presque du haut en bas des montants qui supportent les toits rouges. Ces corsets donnent une fière idée du tour de taille des matrones camarguaises.

La Grande Rue n'est pas plus large que la *merceria* de Venise : elle commence à l'hôtel de ville, insolite monument de style palladien, pris entre deux autres rues, et tellement étranglé que sa façade principale se compose uniquement, superposées, d'une porte, d'une fenêtre, d'une horloge et d'un petit bout de corniche à balustrade. Une tranche de palais. Un échantillon étroit, pareil à ceux que, pour les femmes indécises, au rayon des étoffes, coupent chichement les calicots.

Toute la rue, qui, Dieu merci, n'est pas rectiligne, mais qui avance en zigzagant un peu, comme un enfant ou comme un ivrogne, est encombrée, peuplée. Les cafés sont là. Grande difficulté d'y trouver place. Du moins aux terrasses, d'où l'on voit les gens passer. Beaucoup de ces gens viennent chaque année. Les débitantes les accueillent, les reconnaissent, demandent des nouvelles des absents, ou exhibent, à leurs amis d'un jour par an, une progéniture qui a profité.

Ce premier jour est celui des connaissances et des connaisseurs. Pas question de loger tout le monde dans les deux auberges des Saintes. On loge surtout chez l'habitant. Mais on vit dans la rue. Les gardians sont là avec leurs amis, leurs amies. De jolies Arlésiennes portent le costume, tel qu'il fut fixé par Mistral, dans le dernier tiers du dernier siècle. Une jupe longue, en forme, très ajustée à la taille, s'évasant sur les pieds; un corsage étroit, le grand fichu dégageant le cou, la toute petite coiffe sur le sommet de la tête. Ce costume a pu paraître très joli aux environs de 1880. Mistral savait ce qu'il faisait en adaptant aux modes de son temps le costume de ses pères. Une jeune fille qui revêtait alors ce costume-là était à la fois au goût du jour et au goût de son pays. Aujourd'hui il paraît démodé et n'avantage guère. Il ne sied qu'aux femmes qui le portèrent jeunes, qui ont maintenant plus de quarante ans et qui ont bien raison de lui rester fidèles.

On se plaint là-bas parce que la jeunesse ne veut presque plus porter le costume arlésien. Ne conviendrait-il pas, pour lui rendre la vogue, de raccourcir la jupe, de découvrir les

bras, et d'agrandir en bonnet la maigre coiffe (si peu jolie), rendue impossible par les cheveux coupés? Ainsi d'ailleurs reviendrait-on à un costume beaucoup plus conforme au véritable costume arlésien que celui qui fut jadis tripatouillé par l'opportunisme de Mistral. J'ai vu, à des fêtes provençales données à Valréas, des filles du Comtat dans le vieux costume de leur pays. Il date du XVIIIe siècle. Là dedans elles paraissaient beaucoup moins déguisées que leurs sœurs arlésiennes. En 1926, c'est le costume le plus ancien qui est redevenu le proche parent du costume d'aujourd'hui. Offrez à n'importe quelle jeune femme le choix entre le costume arlésien du temps de Raspal (peintre arlésien contemporain de Chardin) et le costume arlésien du temps de Mistral, certainement pas une d'entre elles n'hésitera. Le joli costume court, gai, fait d'indiennes joyeusement ramagées, a tout pour leur plaire. Il suffirait probablement pour la faire adopter, qu'une année, aux Saintes, une troupe de jeunes arlésiennes qualifiées apparussent dans cette fraîche, claire et gentille toilette. Ce faisant, elles ne trahiraient pas la volonté de Mistral. Mistral n'a jamais sacrifié systématiquement le présent au passé. Au contraire, toutes les fois qu'il l'a pu, c'est le passé qu'il a adapté au présent.

III

Pendant la soirée (et toute la nuit) le pèlerinage s'installe. L'église presque obscure n'est plus aussi continument comble. On peut à peu près y circuler. Circulation familière, dans l'ombre, autour des grandes Amies, tout près d'elles.

Parfois une prière en commun, quelque cérémonie fixe le va-et-vient. Il reprend ensuite, silencieusement actif. Une femme entre avec un tout petit cierge, va l'allumer au brasier, puis le tenant d'une main, bien droit, va poser l'autre main sur la châsse, comme elle la poserait sur la croupe d'un cheval et, sans recueillement apparent, prie. On prie debout, assis. La seule présence ici est une prière.

Malgré les gens qui se déplacent, presque tous les bancs sont occupés. On y voit des brochettes de filles lasses et patientes. Beaucoup de pèlerins passeront la nuit dans l'église :

il faudra communier à la première messe. Les confesseurs sont plus nombreux que les confessionnaux. Un très beau moine est assis dans le chœur, sur une chaise, devant l'autel. Le pénitent s'assied contre lui, sur une autre chaise placée inversement à la sienne. L'homme qui pardonne se penche vers l'homme qui avoue, dont je ne vois que les épaules, sur lesquelles les mains du moine sont affectueusement posées. Le moine a d'immenses yeux clairs; grands ouverts. Ils regardent loin, au delà de la foule qui passe. Dans ces yeux brille le grand rêve des Croisades, des missions. Ils n'ont pas d'âge, pas d'époque; ils ont vu, vivants, Dominique, Bernard et François...

Dehors, une grande nuit australe enveloppe la petite ville. Les étoiles brillent. Celle des Bergers, celles de la Couronne de Marie. Cette nuit, les astres ne s'appellent plus Vénus, Cassiopée, Saturne. Où est celle qu'un astronome a appelée Mireille, la dernière venue? Quel privilège pour un poète, et quelle assurance d'immortalité : vivre par une étoile!

Une dispute bohémienne éclate dans l'ombre. Des badauds provençaux s'attroupent, assistent de loin au conciliabule passionné. Les silhouettes noires échangent frénétiquement des injures incompréhensibles. On ne voit pas les visages des vociférateurs. Tout à coup une bohémienne invisible jette un cri strident. Ils se dispersent tous, devenus muets, devenus fantômes.

Dix fois, vingt fois je rentre, je sors de l'église. Je ne puis me rassasier de regarder, d'épier.

Tandis que la nuit s'avance, dans la nef s'installe un curieux, impressionnant silence. Rien à voir avec le silence vierge, lustral de la solitude. Mais le silence trouble, inquiet, en quelque sorte grumeleux qui plane sur une assemblée où personne ne parle. Un silence qui est tissé, encombré, habité par mille fantômes de bruit. Un semble-silence. Bruits qui s'ignorent. Bruits qui se retiennent : des pas qui veulent être étouffés; cent bouches qui prient à voix basse (mais ce faux mutisme multiplié produit un murmure presque surnaturel). Cent autres bouches qui exhalent péniblement ou paisiblement le souffle têtu du sommeil. Car maintenant, dans l'église, on dort un peu partout.

Je gagne la haute tribune. Des corps noirs sont étendus sur les bancs, les uns jetés dans des poses contournées, difficiles, comme les sinistrés trouvés dans les laves d'Herculanum; les autres, au contraire, allongés tout droits, placidement, les deux mains croisées sur le cœur, comme ils seront dans le cercueil. D'autres pèlerins, des femmes, sont assises. Elles rêvent sans bouger à leur passé, à tout ce qui n'est plus, et veillent sur le sommeil des petites qui n'ont encore à elles que ce qui sera, que l'avenir.

D'autres grandes femmes tristes, tout en noir, coiffées de petits bonnets noirs aussi, nets et stricts comme des casques, austèrement vêtues, se tiennent roidement de place en place. Elles ont de vieilles faces ascétiques, résolument dessinées, pareilles aux Dolorosas de Bellini, de Mantegna. Celles-là, me dit-on, ne sont point provençales. Elles viennent fidèlement des lisières du Languedoc; presque fanatiques, d'une rigidité de croyance extrême. Elles sont un peu les jansénistes, les puritaines du pèlerinage. Il faut voir avec quel mépris elles regardent les bohémiens; comment elles se garent d'eux quand ils passent. Elles en sont persuadées (et n'ont pas tort de l'être) : elles et eux ne sont pas venus ici pour les mêmes Saintes, à peine pour le même Dieu. D'ailleurs (pensent-elles) cette Sara, la patronne de ces vauriens, une pas grand chose! Est-elle seulement béatifiée? On n'en sait rien. On l'a admise par faiblesse dans les parties basses de l'église; ainsi couche-t-on un chien au pied du maître. Ce n'était qu'une diablesse, comme ceux qu'elle attire ici.

***

Car les heures de la nuit sont surtout aux bohémiens.

Jusqu'ici, ils tinrent peu de place dans l'église. Pendant qu'on attendait les châsses, ils n'étaient peut-être même pas là. Maintenant ils commencent de jouer leur rôle. On les voit. On voit surtout eux.

On les voit principalement autour de l'escalier qui descend à la crypte. Cette crypte : une sorte d'in-pace de pierre dépouillée, décharnée. Sans cet autel nu, vous vous croiriez dans un cellier, dans une cave. L'ombre y est partout profonde, sauf

dans le coin où gîte la châsse de Sara. Même dans ce débarras, on n'a pas donné à cette châsse la place d'honneur. Elle est reléguée de côté, maintenue par deux crampons fixés au mur. Un arbrisseau de lumière est dressé près d'elle, beaucoup moins fleuri de flammes que le buisson ardent d'au-dessus. Pas mal de ces cierges, paraît-il, sont chapardés aux Maries. Les agiles bohémiens dépouillent un peu les patronnes au profit de la servante. Il ne s'agit point de le leur reprocher. D'ailleurs, il y a tant et tant de cierges à l'étage-noble, que le larcin au profit du sous-sol ne paraît pas.

La première fois que je vins ici, Sara logeait encore dans sa vieille châsse. Une châsse enrobée d'une séculaire croûte pieuse. Mainte fois repeinte; ce qui lui avait donné une patine épaisse, gratinée, assez pareille à celle qui revêt certaines roulottes particulièrement vénérables, cuites et recuites par le soleil, par le vent, par la pluie, par la boue de mille routes, de cent voyages. Comme ils eussent acheté une roulotte neuve, les Bohémiens ont payé dernièrement une châsse neuve à Sara. Ce sont les Bohémiens de Béziers (une plaque le dit) qui se sont cotisés. Car il n'y a plus (en Occident) de Bohémiens absolument nomades; sans feu ni lieu. Ils sont inscrits dans une mairie. Le Juif Errant lui-même doit avoir aujourd'hui son état-civil quelque part.

La châsse nouvelle est parfaitement banale, en chêne naturel. Plus qu'à un reliquaire, elle ressemble à un grand « tronc », à la boîte à bulletins de vote, les jours d'élection.

Tout le long de la nuit, des jeunes gens de Bohême se tiennent, assis ou debout, contre les murs, sur les marches qui conduisent à leur crypte. On m'avait dit qu'ils en défendaient farouchement l'accès, qu'il s'y passait des couronnements de Reine, qu'on s'y mariait. Aucun ne m'a fait sombre mine, lorsque je me suis installé sur ces marches parmi eux.

Il y en a de très beaux : élancés, nerveux, très musclés, sans rien de trop ou d'inutile autour du squelette. Pas un visage calme, pas un regard passif, indolent. Ce qui compte, outre des yeux qui viennent au devant de vous (même quand ils ne vous regardent pas), ce n'est point une ligne continue, un beau modelé tranquille, caressé, poursuivi, mais les reliefs et les creux, un terrain accidenté, volcanique,

offert aux duels de l'ombre et de la lumière. Ils ne sont pas là pour Raphaël ou pour Ingres; mais pour Tintoret, pour Delacroix. Surtout, ils sont là pour Michel-Ange. Longtemps, en les considérant, je me suis demandé où je les avais déjà vus. Leur plus noble ancêtre, le Dieu, l'Apollon de leur race, il siège dans le plafond de la Sixtine, multiplié. Je pense à ces *Ignudi* qui, autour des grandes scènes de la Bible, ne sont que des ornements humains, sans aucune participation directe à l'action.

Dès que la mémoire m'a livré cette clef, je les reconnais malgré leurs raies d'artistes-capillaires et leurs ondulations de chanteur-mondain, malgré leurs complets de gandins, courts et ajustés, leurs chemises vert-pomme ou rose acidulé. Ces prunelles dilatées, cette vaste cornée, ces paupières largement fendues, ces sourcils qui ne sont pas des arcs mais des sortes de noirs éclairs zigzagants : Michel-Ange eût reconnu ses enfants.

Les fronts sont vallonnés, les pommettes saillantes. Le menton dépend plus de la mâchoire que de la joue. Les pommes d'Adam vont déchirer la peau du cou. Elles sont presque effrayantes à voir, et parlent immédiatement du Paradis perdu, de Lucifer victorieux.

Je les contemple longtemps. Sont-ils dignes de nourrir d'images quelques-unes des plus pathétiques rêveries humaines? Certaines filles de Provence sont visiblement magnétisées par les regards qu'ils posent autocratiquement sur elles. Regards nullement équivoques ou libertins : ils agissent moins par l'expression que par l'intensité. Ces jeunes gens, je les transfigure à peine en leur faisant jouer le rôle du Tentateur qui trouble Eloa dans l'ombre (« je suis celui qu'on aime et qu'on ne connait pas »); en les plaçant dans certains poèmes de Byron, dans tels morceaux symphoniques de Liszt et de Berlioz. Un seul d'entre eux, si je le rencontrais, isolé, flânant au soleil, je ne lui assignerais probablement pas cet emploi qui le dépasse. Mais au seuil de la crypte où l'ombre l'emporte sur l'or, ils sont cinq, six, huit, une touffe hardie et frémissante de jeunes démons, un nœud de serpents. Il y a dans leur attitude à tous quelque chose d'ataviquement révolté. Et cette souplesse d'acrobates! On les voit filer au sabbat.

Les Bohémiennes sont beaucoup moins belles, sinon quelques adolescentes et quelques vieilles. Ce sont des gitanes de troisième zone. Quelques-unes ont le type indien. Comme ceux des hommes, les regards mangent le visage; regards toujours inquiets, fiévreux, avec d'étranges absences, de soudains départs. Quand elles ont un brusque coup d'œil, ou un bref et muet éclat de rire, on voit, entre les paupières, entre les lèvres, étinceler des poignards blancs : la cornée, les dents. Ces filles sont si noires! Leur chair a la teinte du limon originel. Comme la Nuit, elles ne portent que des bijoux d'argent.

Trois d'entre elles sont devant moi. Elles savent que je les regarde, n'en témoignent rien, sinon par ce qu'il y a d'un peu agressif dans leur indifférence. Une sorte de courant intérieur ne cesse de les visiter. La trépidation presque insensible de ce moteur perpétuel les rend plus vivantes, plus animées que la gesticulation et le bond. Deux ont les cheveux plaqués, gommés. La troisième a construit avec ses grandes mèches un bizarre édifice, mi-partie mousseux et crépu, mi-partie comme modelé dans une glaise compacte, dans la vase de l'Erèbe. Toutes ont des peignes très hauts, ajourés, découpés; écaille ou argent. Ils ressemblent à des astres, à des constellations. Ils font penser aux bijoux que pouvait porter Marthe la Magicienne, l'énigmatique conseillère qui suivait le grand Marius, cent ans avant notre ère, dans ce même pays.

De sombres vêtements enveloppent les sombres filles. Les jupes épaisses font de gros plis. Les corsages cachent les formes du torse. La seule couleur vivace est celle des châles; le plus souvent un rose ardent ou blême; un vert-pistache; un jaune canari. Elles aiment allier des tons voisins assez difficiles à réunir, comme des parents brouillés; par exemple le carmin et le vermillon, le vert et le bleu, l'orange et le rose. Alliances qu'on retrouve dans certaines miniatures de la Perse.

Elles sont beaucoup plus chastement vêtues que nos compatriotes. Face à l'escalier, une bande de jeunes occitanniennes occupe le premier rang de la nef. Elles sont assises; un peu affalées par la fatigue. Certaines sont jolies. Leurs

visages n'ont pas cette beauté inaltérable, métallique, à grain serré (granit ou bronze) des visages bohémiens. Les plus jolies semblent faites avec de la chair de fleurs, qui va se faner; les moins jolies (les laides) avec du saindoux, qui va fondre. Une petite blonde comme dénouée, dodeline de la tête. Que c'est attendrissant, une blonde, quand on vient de beaucoup regarder des brunes! Comme on comprend, quand on sort de ce Ténare bohémien, que les peintres aient réservé le blond aux chevelures des Anges. Si je donne mes jeunes gens des roulottes à Michel-Ange, je donne cette blonde ensommeillée à Tiepolo.

***

Tous les Bohémiens, toutes les Bohémiennes qu'on voit aux Saintes n'ont pas le caractère de ceux, de celles dont j'ai parlé. Voici des physionomies parfaitement ordinaires et ingrates. Des corps gauches, noués ou trapus. Des queues-de-vaches à tête de veau. Des obèses laineux et suiffeux, assimilables aux Levantins qui baladent des tapis aux terrasses des cafés.

Parmi les femmes j'en voudrais signaler une encore, à laquelle ma mémoire s'est attachée presque sentimentalement. Une belle grande rousse, qui était assise dans la crypte, allaitant son nouveau-né. Elle était visiblement d'une autre race. Je la supposai géorgienne, ou russe, épousée par un bohémien et imposée par lui à la tribu. Elle souriait placidement. Sur son visage laiteux, sa bouche étroite et haute, très charnue, faisait l'attirante moue de certaines bouches grecques (moue si sensuellement triste). Elle a bientôt senti que je la regardais. Elle a levé sur moi de grands yeux bleus, nullement farouches, mais, au contraire, doux et chauds. J'ai eu d'elle un long sourire, sans rien d'équivoque; le passage, entre deux nuages, d'un rayon sur la mer engourdie. Cédant une fois de plus à l'incorrigible penchant (si favorisé en Provence) qui me fait demander idéalement à ce que je vois ce que je ne peux pas avoir, j'ai pensé à Perséphone aux Enfers, à la fille de Déméter, soumise au royaume de Pluton.

Lorsque j'ai quitté la crypte, sur un lit (un grabat maigre),

une très vieille femme était couchée. Elle geignait doucement. Trois bohémiens se tenaient debout devant elle. Ils la regardaient, ne bougeant pas, ne parlant pas, ne laissant sur leurs visages aucun sentiment se montrer.

IV

Avant de venir aux Saintes, je ne me promettais rien de la descente des châsses, cérémonie assez difficile à se représenter lorsqu'on ne connaît pas la disposition particulière de la chapelle haute. Par contre, j'attendais beaucoup de la Bénédiction de la Mer, qui est l'événement important de la seconde journée.

Dix heures du matin, au bord d'une longue plage morose qui commence en contre-bas d'un terrain à plis sablonneux, chichement planté de tamaris. Les Maries sont processionnellement portées de l'église à la plage. L'Archevêque les suit, et le clergé; les pèlerins. A cheval, les gardians forment une garde d'honneur. On chante encore. Mais l'air dilue la voix comme l'eau dilue une liqueur. Le vin pur devient de l'abondance.

Ce second jour, les badauds sont mêlés aux pèlerins. Ils peuplent la plage. Ils ont, avant l'arrivée de la procession, envahi les barques. La seconde fois que je vins ici, la mer fut bénie un dimanche. Marseille avait vomi aux Saintes la plus désobligeante lie.

Portées par les hommes solides, les Maries entrent dans l'eau. Le prélat gagne sa barque, mitré, vêtu de la chape, fort beau; mais pas bien leste dans ce lourd costume, et tenant par surcroît le bras d'or qui doit amplifier le geste de bénédiction. D'habitude, la barque ne quitte pas beaucoup le rivage. Cette fois-là, elle ne le put du tout quitter. Sous le poids des badauds la coque était entrée dans le sable. Il aurait suffi, pour la désenliser, que les curieux consentissent à quitter la barque. Mais ils pensaient, en ne la quittant pas, mieux assister (ou plus commodément) au spectacle; éviter aussi de se mouiller. Outre cela, quel plaisir pour les imbéciles et les méchants : « Nous allons faire rater la cérémonie des ratichons! » Personne ne voulut descendre, malgré les admo-

nestations des prêtres, du prélat. Bientôt, la colère prit quelques-uns des passagers. Je vois encore une femme maigre et déchaînée, une sorte de Théroigne marseillaise, hurlant comme une possédée. L'archevêque, son bras d'or contre le ventre, la regardait avec la patience débonnaire qui est une forme décorative du dédain. On renonça de mettre la barque à flot. D'où il était, Monseigneur, tournant le dos aux énergumènes, bénit la mer et s'en alla.

Le moyen d'éviter de pareils incidents serait de confier l'archevêque à quelque canot à pétrole, léger, rapide et exigu. « Un esquif sans voile et sans rameurs », dit la légende. Rien ne ressemble davantage à la barque des Saintes qu'un motoscaphe.

***

La remontée des châsses, ce second jour, à la fin de l'après-midi. Gentille manifestation d'ingratitude. L'église est encore pleine; cependant, il est presque facile d'y trouver de la place. On chante encore; mais les chants ont maintenant quelque chose de poreux, de flottant. Les prêtres, au lieu de les discipliner, les stimulent. Bien des cierges consumés n'ont pas été remplacés. Le long des câbles, les bouquets commencent de se flétrir. Il y a quand même un moment déchirant : lorsque le cabestan, là-haut, commence de fonctionner, et que les châsses quittent l'autel, j'allais dire : quittent le port. Dans l'idée de ceux qui organisèrent les premiers cette cérémonie, la descente des châsses est la figuration de la surnaturelle traversée. Or, voilà les Saintes qui s'en vont! Cette séparation fait mal à ceux qui croient en Elles; qui ont avec Elles, chaque année, ce rendez-vous de deux jours en bas de l'église. Rien de plus simple, dira-t-on, que d'aller prier près d'Elles, dans la chapelle haute. Sans doute y sont-elles déjà trop près du ciel. Elles entendent moins; elles n'écoutent plus...

L'ascension commence. Va-t-on agiter son mouchoir, comme sur le quai de la Joliette, lorsque le paquebot d'Indo-Chine s'en va?

***

Les Saintes rentrées chez elles, la partie profane des fêtes

commence. Les gardians en sont les gracieux, les adroits héros.

Je n'ai point vécu en Camargue. Je ne me risquerai pas à parler d'un pays qui a gardé, non moins que la Bretagne, les particularités de ses mœurs séculaires. Pasteurs de taureaux et de chevaux vivent à peu près exactement, au vingtième siècle, comme leurs aïeux ont vécu.

La prose de cette existence est racontée dans un livre intitulé : *Le Taureau Camargue*. Toute la poésie en est contenue dans un conte écrit par Joseph d'Arbaud en langue romane : *La Bête du Vaccarès*.

***

Aux Saintes, les Gardians se réunissent à la fin du deuxième jour, sur un terrain qui s'étend au bord même de la ville. Ils apparaissent à cheval, ayant chacun en croupe une Arlésienne qui se maintient au torse du cavalier en l'entourant du bras.

Tous les gardians sont vêtus de même. Leurs pantalons sont recouverts de hauts houseaux de cuir; leur feutre, bas de coiffe, large de bord, est noir, gris ou chamois. Généralement ils sont sans vestes; leurs chemises d'indienne ont des coloris vifs et variés : les unes ramagées comme des cachemires, les autres unies, ou pointillées.

Le spectacle commence par un carrousel. Les petits chevaux semblent tout à fait contents à l'idée de jouer. Ces jeux d'apparence très simple mais qui exigent beaucoup d'entraînement et d'adresse, sont des jeux auxquels on joue, sous ce même ciel, depuis bien longtemps : le jeu du mouchoir; le jeu des bouquets; le jeu des oranges. Jeux nobles et élégants qui mettent en valeur à la fois la beauté de l'homme et la beauté de la bête; où jamais un geste n'est brusque, autoritaire, possessif, et qui sont les courtoises distractions de la force dans le plaisir.

***

Le troisième jour, la plupart des pèlerins sont partis. Le matin, dans la plaine salée qui s'étend entre les Saintes et le

vieux Rhône, ceux qui sont restés ont le spectacle d'une suprême réjouissance.

Chaque année en effet, le marquis de Baroncelli-Javon choisit ce jour-là pour « ferrer » ses bouvillons.

Assez longtemps assis sur un sable d'argent rose, vaguement abrité de vent par les tamaris, on attend que la manade apparaisse. Le paysage est d'une incomparable tristesse. Rien que des lignes droites, basses, enveloppées. Est-ce la terre qui boit la mer; la mer qui mange la terre? Les couleurs sont douces, se mélangeant les unes aux autres dans des franges insensibles. La lumière est vaporeuse comme l'enveloppe de la perle. Dans une poussière opalisée, l'église de pierre dorée est un grand bijou perdu. On ne se lasse pas d'attendre, car, dans cette plaine si séparée de tout, on perd assez vite la notion de l'heure, de la durée. On a une vague impression de limbes.

Mais quelqu'un signale dans le lointain, du côté de la terre, une molle tache sombre qui se déplace capricieusement. Elle ressemble assez à l'ombre que fait sur le sol le vol irrégulier d'un oiseau poursuivi... Cette tache est la manade; c'est-à-dire le troupeau de taureaux qui vit en liberté parmi landes et étangs. Les manadiers ont cherché, trouvé les bêtes et, les ayant rassemblées, les guident avec leurs tridents vers nous.

Les taureaux veulent s'échapper. On ne le leur permet pas. Ces trente taureaux, ces dix chevaux montés ne forment qu'un seul bloc. Non sans mal, les voici. Les bêtes sont d'un brun sombre, presque noir, entre la truffe et la loutre. Il s'agit maintenant, pour les gardians, de faire un à un sortir du troupeau les bouvillons et de les conduire jusqu'au foyer où rougit le fer qui porte la marque de la manade. Près du feu se tient un bouvier particulièrement athlétique qui se charge d'attraper la bête par les cornes, de la renverser. Là encore la force n'est pas brutale. Ce bouvillon si petit est un véritable adversaire. Une fois par terre il faut le maintenir, et appliquer à la fois fermement et légèrement la marque à feu sur la cuisse gauche de l'animal, qui n'est pas content, qu'on se hâte de libérer, et qui, avant de retrouver ses compagnons, erre de-ci de-là, assez mortifié.

Spectacle passionnant et sans aucune monotonie. Certains bouvillons rusés échappent longtemps avant de se laisser renverser. D'autres, très vigoureux, résistent, une fois capturés. Rien n'est laid, rien n'est artificiel. Pas d'accessoires. Fête offerte aux éléments dont notre vie dépend : l'Eau, la Terre, l'Air et le Feu.

Lorsque les jeunes taureaux sont tous marqués, on regagne la ville. Les spectateurs se hâtent d'y être avant les bêtes et les gardians. On est très bien sur le mur du cimetière, au seuil des Saintes. Il s'agit d'assister à *l'abrivado* : l'arrivée, au grandissime galop, d'un certain nombre de bêtes guidées et maintenues par les cavaliers. Ceux-ci conduisent celles-là jusqu'à un enclos transformé en toril. Les voici, lancés à toute allure. Il paraît que les garçons du pays arrivent parfois à déconcerter bétail et cavaliers en se jetant au devant d'eux; l'amusement consiste à ce que les taureaux s'échappent de nouveau, à ce qu'ils n'entrent pas facilement dans la ville. Je dois dire que pas un Saintin, ce jour-là, ne s'est risqué contre ce bolide vivant. On se contente de pousser de grandes clameurs et de se précipiter derrière cette « charge », comme les roquets aux roues des autos.

Les bêtes ramenées de cette brillante et intrépide manière aux Saintes sont celles qui seront livrées aux *razzeteurs*, l'après-midi, dans la petite arène, à l'ombre de l'église.

Point de gradins. La barrière est faite de chariots dans lesquels on s'installe tant bien que mal, comme dans des loges. Le public est enchanté d'avance... Raconterons-nous ce spectacle?... C'est l'un des plus connus parmi tous ceux qui appartiennent foncièrement à ce pays. Le jeu est sans méchanceté. Aucune bête n'y est tuée ni blessée et j'avoue, pour ma part, préférer, en France, ces courses provençales aux courses avec mise à mort, importées d'Espagne en Languedoc, puis de Languedoc en Provence, où elles sont dépaysées. J'ai assisté, dans les arènes de Nîmes, à une grande corrida de muerte. Spectacle peu engageant, peu réussi. Il n'eut guère d'autre résultat que de gâter les souvenirs très beaux que je gardais de courses madrilènes.

***

Avant de quitter les Saintes-Maries-de-la-Mer, j'ai été prendre congé des châsses.

Déjà le village, redevenu désert, s'endormait avec confiance dans son infaillible linceul de lumière. Déjà les roulottes s'étaient remises en route. A la porte de l'église, les marchands ambulants démontaient leurs tréteaux. Une petite citroën, transformée par un négociant avisé en débit à berlingots, était redevenue « touriste ». Les patronnes des débits restituaient les chaises de renfort prêtées par les voisins. Mélancolie des salles de bal où l'on ne danse plus, des fêtes de nuit à l'heure de l'aube, des bois brûlés des fusées, des pavois déchirés. L'église était vide de ses Reines, de leur cour. Les derniers cierges se préparaient à s'éteindre, à disparaître tout entiers, comme des âmes qui ne laissent pas après elles de traces corporelles. Une dernière fois, je gravis la spire de l'escalier. Au XVIIIe siècle, les Beaucairois firent de la chapelle haute un boudoir. De belles boiseries vertes comme la cosse de l'amande portent des ornements chantournés et dorés, de rondes et profanes rocailles à demi dissimulées sous les ex-votos. Devant les reliques les bouquets font une litière blessée. Comment ces fleurs mourantes ne feraient-elles pas penser à Mireille mourante? On la porta ici. Elle expira sur le toit de l'église, étendue sur les grandes dalles un peu déclives, les yeux grands ouverts, cherchant au fond du ciel l'astre où deux cœurs qui s'aiment pourront s'unir librement. Quel grand calme! Qu'il est près de moi, le grand poète que j'aurais pu connaître, mais que, au moment où il vivait encore, je ne savais pas encore aimer. Il est venu ici. Il raconte dans ses *Mémoires* le pèlerinage de sa jeunesse. Plus tard, il y revint. Paul Mariéton raconte cette visite du vieillard. — Ce n'est pas à l'époque des fêtes; le curé conduit Mistral où je suis maintenant. Il ouvre pour l'illustre visiteur les portes du reliquaire. Un sceptique est là, qui sourit. Mistral ne voit pas ce sourire. Ses souvenirs lui gonflent le cœur. Il tombe devant les châsses : « — *O Belli Santo!...* » et reste agenouillé.

JEAN-LOUIS VAUDOYER

LA FIN DE RASPOUTINE[1]

IV

J'allai voir quelques personnalités influentes et leur fis part de mes réflexions sur Raspoutine. Hélas, les impressions que je remportai de ces entretiens furent très décourageantes.

Combien de fois avais-je entendu ces mêmes personnes s'exprimer en termes plus qu'énergiques sur le compte du « Starets », qu'elles rendaient responsables de tous les malheurs qui s'étaient abattus sur la Russie. Mais quand je vins leur dire qu'il était enfin temps de passer des paroles aux actes, elles se montrèrent hésitantes et semblèrent même mettre en doute l'importance du rôle joué par Raspoutine à Tsarskoie-Selo. Craignaient-elles de compromettre leur situation, ou bien croyaient-elles vraiment que rien de bien terrible ne pouvait arriver et que tout finirait par s'arranger? En tout cas, je fus douloureusement frappé par leur indifférence. On voyait clairement que ces gens ne se souciaient pas de risquer inconsidérément le confort et la tranquillité de leur vie. Pourvu que l'ordre de choses sur lequel ils avaient solidement établi leur existence subsistât, le reste leur importait peu. La question de savoir si la Russie sortirait victorieuse de la lutte où elle était engagée et si le sang versé par le peuple russe ne le serait pas en vain ne les inquiétait que fort peu. Ils ne voyaient pas le spectre de la catastrophe devenir de plus en plus menaçant.

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er octobre.

Je rencontrai bien quelques personnes qui partageaient mes opinions et mes craintes, mais, pour diverses raisons, elles étaient incapables de me venir en aide.

Un homme d'un certain âge, qui occupait un poste important, me dit un jour : « Que peut-on faire alors que tout le gouvernement et toutes les personnes de l'entourage de l'Empereur sont des créatures de Raspoutine? La seule chance de salut serait de tuer ce misérable, mais il ne se trouve pas un homme en Russie qui ait le courage de le faire. Si je n'étais pas si vieux, je m'en chargerais. »

Voyant que je ne pouvais compter sur aucune aide, je résolus d'agir seul.

Dès ce moment, l'idée de délivrer la Russie de son plus terrible ennemi me hanta. Quelquefois, la nuit, je me réveillais en sursaut et je ne pouvais plus me calmer ni retrouver le sommeil.

Comment peut-on préparer de sang-froid le meurtre d'un homme? Cette pensée devenait une véritable torture.

Cependant, je raisonnais clairement ce qui se passait en moi.

« Tout meurtre est un crime et un péché, me disais-je, mais pour le bien de ta patrie, tu en assumeras la responsabilité. Tu le feras sans aucune hésitation. A la guerre, on tue des millions d'innocents parce qu'on les considère comme des « ennemis de la patrie ». Dans ce cas, il ne s'agit que de la mort d'un seul être qui est réellement un ennemi de ton pays, un ennemi vil, lâche et cynique qui, à force d'imposture, est parvenu à se faire du trône de Russie une citadelle, dont personne ne peut l'expulser. Alors, pourquoi hésiterais-tu à le supprimer? »

Rassuré par cette voix intérieure, mes doutes s'évanouissaient. Je sentais naître en moi la résolution inébranlable de détruire Raspoutine. Elle devait désormais guider tous mes actes.

V

Parmi ceux de mes amis auxquels je pensais pouvoir confier mon secret, je fis choix du grand-duc Dimitri, auquel

me liait une amitié d'enfance, et du capitaine Soukhotine, qui, blessé de guerre, suivait un traitement à Saint-Pétersbourg.

Le Grand-Duc était alors au Quartier Général, mais on attendait d'un moment à l'autre son retour dans la Capitale. Quant au capitaine Soukhotine, que je voyais souvent, je m'ouvris à lui sans perdre de temps. Je lui communiquai mon plan dans ses grandes lignes et je lui demandai s'il était prêt à m'aider à l'exécuter. Il y consentit, sans hésiter, car il partageait pleinement mes idées et mes craintes.

Le jour même de cet entretien, le grand-duc Dimitri revint du Grand Quartier Général et je pris rendez-vous avec lui pour le lendemain à cinq heures de l'après-midi. J'étais persuadé qu'il consentirait à m'aider dans l'exécution de mes desseins. Je connaissais sa haine de Raspoutine et je savais à quel point il souffrait pour la Russie, et combien il était inquiet du sort de l'Empereur.

J'attachais une grande importance politique à la participation du grand-duc Dimitri au complot, me rendant parfaitement compte que la mort de Raspoutine pourrait avoir les conséquences les plus graves.

Le moment décisif de la guerre approchait. Les alliés avaient décidé de déclencher, au printemps de 1917, une offensive générale sur tous les fronts. Mais pour assurer le succès de cette vaste entreprise, il ne suffisait pas que la Russie réorganisât ses armées, il fallait encore qu'un élan patriotique semblable à celui de 1914 rendît au peuple sa confiance dans le Chef Suprême et permît à ce dernier de demander au pays les ultimes sacrifices.

Ce n'était pas dans l'atmosphère créée par l'influence sinistre de Raspoutine sur le Grand Quartier Général que cette union absolue et si nécessaire pouvait se dessiner. L'Allemagne avait tendu sur la Russie des filets aussi redoutables que les fils de fer barbelés dont elle hérissait ses tranchées. Elle s'était promis, pour empêcher l'offensive qui se préparait, soit de fomenter la révolution, soit d'obtenir par l'intermédiaire de Raspoutine une paix séparée.

Du reste, l'Allemagne, bien avant la guerre, s'était attachée à suivre de près la politique intérieure de la Russie.

A l'époque où l'Empereur Guillaume faisait tous ses efforts pour conclure une alliance avec la Russie, il mit le Tsar en garde contre Raspoutine et il lui conseilla même d'éloigner cet homme dangereux, car il avait fort bien compris que le « Starets » ne compromettait pas seulement l'Empereur, mais aussi le prestige de la Monarchie elle-même.

L'alliance germano-russe n'ayant pu être conclue, les Allemands encouragèrent par tous les moyens la révolution en Russie. La preuve en est qu'à la veille des hostilités, on intercepta et déchiffra une dépêche du Comte de Pourtalès, ambassadeur d'Allemagne, à son Gouvernement, laquelle disait que le moment était venu de déclarer la guerre à une nation que minait la révolution. La suite de cette dépêche prouvait que l'ambassadeur avait reçu d'Allemagne de très importantes sommes d'argent pour la propagande révolutionnaire.

La guerre déclarée, l'empereur Guillaume n'eut qu'à se féliciter de ne pas avoir été jadis écouté par le Tsar et il profita avec beaucoup d'adresse de l'influence de Raspoutine. Le Grand État Major allemand était indirectement, mais d'une façon constante, en communication avec le « Starets » par l'entremise d'agents qui cherchaient également à provoquer la révolution à l'intérieur du pays, alors que d'autres émissaires soutenaient les organisations révolutionnaires, qui préparaient à l'étranger leur offensive contre la Russie.

Plus que jamais j'étais convaincu que, Raspoutine disparu, les yeux de l'Empereur s'ouvriraient et que, débarrassé de la constante suggestion de ce misérable, le Tsar conduirait sa Patrie à une victoire certaine. J'attendais avec impatience l'entrevue que je devais avoir avec le grand-duc Dimitri; au jour et à l'heure convenus, je me rendis à son Palais. Je le trouvai seul dans son cabinet de travail, et j'abordai aussitôt la question qui me tenait tant au cœur.

Je lui exposai en détail mes intentions et lui demandai s'il acceptait de me prêter son aide.

Comme je m'y attendais, le Grand-Duc me donna aussitôt son consentement. Il partageait entièrement mon opinion sur la nécessité de supprimer Raspoutine, si l'on voulait

sauver la Russie. Il ne me cacha pas que cette idée le poursuivait depuis longtemps, mais que le moyen de la mettre à exécution ne lui était pas apparu. Je fis également part au Grand-Duc de ma dernière conversation avec mademoiselle M... Mon récit ne l'étonna nullement car il savait qu'à Tsarskoie Selo tous raisonnaient ainsi.

Le grand-duc Dimitri devait rentrer sous peu au Quartier Général. Il me dit qu'il n'y resterait pas longtemps car il n'y était pas aimé et qu'on y craignait son influence. Woeïkoff[1] employait tous ses efforts pour que l'Empereur, qu'il avait complètement accaparé, éloignât le Grand-Duc de sa personne.

Le Grand-Duc me communiqua aussi toutes les impressions qu'il avait rapportées du Quartier Général, et qui n'étaient guère consolantes. A son avis, tout ce qui se passait était le résultat d'une terrible machination. Il lui apparaissait comme presque certain qu'on administrait à l'Empereur un breuvage pour paralyser sa volonté.

Notre conversation fut interrompue par l'arrivée de quelques invités. Je décidai alors avec le Grand-Duc qu'à son prochain retour du Quartier Général à Saint-Pétersbourg je viendrais lui soumettre un plan plus complet, dont j'étudierais les détails pendant son absence.

Je rentrai chez moi avec un sentiment étrange. Ainsi l'idée qui m'avait tellement troublé et tourmenté était décidée en principe, elle prenait corps, et sortait du domaine de mes rêves pour devenir une réalité. Maintenant que je n'étais plus seul, que j'avais des partisans et des amis, je croyais me réveiller d'un affreux cauchemar. La décision prise avait tout éclairci. J'en éprouvai un grand soulagement moral.

Dans la soirée, le capitaine Soukhotine vint me voir. Je lui racontai ma conversation avec le grand-duc Dimitri et nous nous mîmes à discuter notre plan d'action. Il fut décidé qu'avant tout, je me rapprocherais de Raspoutine pour gagner sa confiance et pour apprendre de lui-même tous les détails possibles concernant son rôle dans les événements politiques; après quoi nous devions employer tous

1. Général Woeïkoff, commandant du Palais.

nos efforts pour l'amener par des moyens pacifiques, comme par exemple l'offre d'une grosse somme d'argent, à quitter Tsarskoie Selo. Nous avions encore l'espoir que nous ne serions pas obligés de recourir à la violence, mais nous étions bien décidés, dans le cas où nos tentatives échoueraient, à détruire le criminel « Starets ». Dans ce cas, la question se posait : « Où et comment le meurtre devait-il être exécuté? »

Je proposais que le sort désignât lequel de nous trois abattrait Raspoutine chez lui d'un coup de revolver.

VI

Quelques jours après, mademoiselle M... me téléphona qu'elle attendait pour le lendemain la visite de Grégoire Ephimovitch : « Il désire beaucoup vous voir, dit-elle, et je vous prie de venir chez nous demain ».

Je tressaillis en entendant ces paroles. Les événements se précipitaient et la pensée de tromper une personne qui avait une sincère sympathie pour moi me troublait profondément. Mademoiselle M... était loin de soupçonner pour quelles raisons je voulais me rapprocher de Raspoutine. Mais pour atteindre mon but, il ne fallait pas qu'elle eût le moindre soupçon. Aussi, je me raidis dans ma résolution et je chassai mes scrupules.

Lorsque j'entrai, le lendemain, chez les G..., j'y trouvai mademoiselle M... en compagnie de sa mère. Ma nouvelle rencontre avec Raspoutine, que pourtant elles souhaitaient depuis longtemps, jetait les deux femmes dans un grand trouble. Quelques minutes après mon arrivée, le « Starets » entra. Je le trouvai bien changé. Le complet désœuvrement dans lequel vivait ce paysan privé du travail physique auquel il était habitué, ainsi que ses orgies nocturnes avaient laissé sur lui une empreinte profonde. Il était devenu obèse, son visage s'était gonflé. Il ne portait plus son modeste caftan, mais une blouse en soie bleue brodée et une large culotte de velours. Il affectait un sans-gêne extraordinaire. Il me répugna plus qu'à notre première rencontre et ses manières me parurent plus grossières encore.

M'ayant aperçu, il cligna de l'œil, et me fit un doux sourire. Puis il s'approcha de moi, me serra contre lui et m'embrassa. Son contact provoqua en moi une sensation de dégoût que j'eus de la peine à maîtriser. J'y parvins pourtant, et, jouant mon rôle jusqu'au bout, je fis mine d'être content de le revoir. Je remarquai qu'il traitait mademoiselle M... et sa mère encore plus familièrement qu'auparavant; il leur tapait sur l'épaule. Il ne daigna même pas répondre lorsqu'elles l'invitèrent à prendre une tasse de thé.

Il paraissait préoccupé, marchait avec agitation dans la chambre et demanda à plusieurs reprises à mademoiselle M... si on ne l'avait pas appelé au téléphone. Il finit pourtant par s'asseoir à côté de moi et commença à me questionner sur ce que je faisais. Il me demanda quand je devais partir pour le front. Son ton protecteur m'agaçait beaucoup, mais je voulus paraître aimable et répondis à toutes ses questions.

Mademoiselle M... suivait notre conversation avec une attention marquée. Ayant appris en détail tout ce qui pouvait l'intéresser sur mon compte, Raspoutine se mit à prononcer des phrases incohérentes au sujet de Dieu et de l'amour du prochain. J'essayais en vain de comprendre le sens de son discours et d'y trouver quelque chose d'original ou de personnel, mais plus je l'écoutais, plus je me persuadai, comme lors de notre première entrevue, qu'il ne comprenait pas lui-même ce qu'il disait. Pendant qu'il s'égarait dans ce fatras de paroles, je remarquais l'attitude de pieuse vénération de ses adoratrices; elles ne voulaient pas perdre un seul mot de son discours empreint pour elles d'un sens profond et mystique.

Combien la moralité et l'intelligence des hommes peuvent tomber bas! pensais-je. Cette canaille se moque effrontément du monde, et l'on ne veut pas s'en rendre compte. Vautré dans le meilleur fauteuil, entouré d'admiration et de prévenances, ce paysan fait tomber les naïfs dans ses pièges grossiers. Comment expliquer son succès si ce n'est par le goût des oisifs et des détraqués pour l'excentricité? Car les divagations de Raspoutine excitaient les nerfs malades de ses auditeurs et allaient même parfois jusqu'à provoquer de véritables transports.

Que ce paysan sût tirer parti de la faiblesse des femmes, cela ne regardait qu'elles; mais pouvait-on supporter qu'il exposât la vie de millions d'êtres, qu'il menât à leur perte la Russie et l'Empereur?

En regardant cet homme démoniaque, en me rappelant ses maléfices, je me mis à songer à tout ce que j'avais appris concernant ce breuvage suspect qu'on faisait prendre à l'Empereur et dont le Grand-Duc Dimitri m'avait parlé le premier.

Raspoutine était très lié avec un docteur du Thibet, Badmaïeff, qui habitait Saint-Pétersbourg. Celui-ci était venu en Russie du temps de l'empereur Alexandre III et se faisait passer pour un grand professeur. Toutefois, comme il ne pouvait pratiquer parce qu'il n'avait pas les diplômes nécessaires, Badmaïeff traitait ses malades secrètement, préparait lui-même ses remèdes et se faisait payer très cher. Il avait amassé aussi une fortune considérable. Il fut appelé plusieurs fois devant le tribunal Correctionnel sous l'inculpation de charlatanisme; néanmoins, il réussit à ne pas être condamné et il continua à exercer illégalement la médecine.

Badmaïeff était-il un vrai savant « Lama », initié aux secrets curatifs du Thibet? Connaissait-il les propriétés merveilleuses de ces plantes qu'une science minutieuse a déterminées au cours des siècles, ou n'était-il qu'une espèce de sorcier habile et audacieux qui n'avait qu'une pratique superficielle des méthodes qu'il employait? Je ne sais. En tous cas, c'était un aventurier de la pire espèce, à la recherche d'argent et de notoriété. Il était l'ami des hommes politiques louches de Saint-Pétersbourg et d'individus tarés tels que le journaliste et brasseur d'affaires Mannoussevitch-Manouiloff, le Prince M. Andronikoff, dont les intrigues et les escroqueries ont été dévoilées après la révolution.

Badmaïeff fit tout son possible pour acquérir de l'influence dans les milieux gouvernementaux, et dès que Raspoutine commença à jouer un rôle important à Tsarskoie Selo, le Thibétain se hâta de faire sa connaissance et se lia intimement avec lui. Il est hors de doute que Badmaïeff indiquait à Raspoutine quels médicaments, inconnus de la médecine européenne, il fallait faire prendre à l'Empereur et au Tsaréwitch.

Je frémissais d'horreur en pensant à la collaboration criminelle de ces deux êtres infâmes.

Dire que l'un de ces démons était devant moi, qu'il prenait des poses négligées, des airs provocants : je crispai les poings et je sentis qu'aucune force ne pourrait me faire revenir sur mon implacable décision.

Je prêtai de nouveau l'oreille au monologue de Raspoutine. Il passait d'un sujet à l'autre avec volubilité. Il parla de l'injustice de ceux qui répandaient des calomnies sur son compte, en cherchant à le noircir aux yeux des Souverains. Il déclara qu'il portait bonheur et que tous ceux qui l'aimaient étaient agréables à Dieu. Quant à ceux qui lui étaient hostiles, ils seraient punis par la Providence.

Comme Raspoutine se plaisait à dire qu'il avait le don de guérir toutes les maladies, je pensai que le meilleur moyen de me rapprocher de lui était de le prier de me soigner. Justement je n'étais pas en très bonne santé.

Je lui racontai que j'avais consulté sans succès plusieurs médecins, et que j'en étais fort découragé.

— Je te guérirai, moi, — me dit par deux fois Raspoutine, dans son langage décousu et haché. — Les médecins, ils n'y entendent rien. Ils vous font prendre des médicaments sans aucun résultat. On se sent plus mal après leurs soins. Avec moi, mon cher, il n'en va pas de même. Avec moi, tout le monde guérit, car je traite à la manière de Dieu, avec des remèdes divins, et non pas avec la première drogue venue. Tu le verras toi-même.

A ce moment, le téléphone résonna. Raspoutine cessa de parler et dit nerveusement : « C'est sûrement pour moi », et en s'adressant à mademoiselle M... : « Va voir de quoi il s'agit », lui ordonna-t-il.

Mademoiselle M... ne parut nullement étonnée de ce ton de commandement. Elle se leva docilement. C'était en effet Raspoutine qu'on appelait. La conversation ne dura pas longtemps. Il revint la mine défaite, prit congé de nous et partit précipitamment.

Cette rencontre avec le « Starets » me laissa hésitant, en ce qui concernait mon plan d'action à venir. Réflexion faite, je décidai de ne pas chercher à le revoir tout de suite,

mais d'attendre qu'il exprimât lui-même le désir de me rencontrer à nouveau.

Dans la soirée de ce même jour, je reçus de mademoiselle M... un billet où elle me faisait savoir que Raspoutine me présentait ses excuses de m'avoir si brusquement quitté. Elle me priait de venir chez elle le lendemain après-midi et d'apporter ma guitare, ceci à la demande du « Starets », qui avait appris que je chantais et désirait m'entendre, surtout dans les romances bohémiennes, pour lesquelles il avait une prédilection particulière.

Ainsi donc je l'intéressais et il cherchait à me connaître plus intimement.

Je m'empressai d'accepter l'invitation.

Ayant pris ma guitare, je me rendis à l'heure fixée chez les G... et j'y arrivai, comme la première fois, avant Raspoutine. J'en profitai pour demander à mademoiselle M... pourquoi il était parti si précipitamment la veille.

— On lui avait fait savoir qu'une affaire importante prenait une tournure défavorable. Mais, — se hâta-t-elle d'ajouter, — à présent tout est arrangé. Grégoire Ephimovitch s'est fâché; il a beaucoup crié, et alors, là-bas, on s'est effrayé et on lui a cédé.

— Où çà, là-bas? — demandai-je.

Mademoiselle M... garda le silence. Mais j'insistai :

— A Tsarskoie-Selo, — finit-elle par dire à contre-cœur. — Je ne vous dirai rien de plus. Bientôt vous saurez tout.

Mais je parvins tout de même à apprendre que l'affaire qui avait tellement ému Raspoutine était la désignation de Protopopoff pour le poste du Ministre de l'Intérieur. Le parti de Raspoutine voulait à tout prix cette nomination, tandis que d'autres la déconseillaient à l'Empereur. Mais il avait suffi au «Starets» de se rendre en personne à Tsarskoie-Selo pour obtenir tout de suite gain de cause.

— Vous aussi, vous prenez part au choix des ministres? — demandai-je à mademoiselle M...

Elle rougit et me répondit, très confuse :

— Tous, dans la mesure du possible, nous prêtons notre aide à Grégoire Ephimovitch; tout seul, il ne pourrait pas s'occuper de toutes les questions qui réclament son attention.

Sur ces entrefaites, Raspoutine arriva. Il était communicatif et de très bonne humeur.

— Ne m'en veuille pas, mon cher, de ma conduite d'hier, — me dit-il, — que pouvais-je faire? Il faut bien punir les malveillants, ils ne sont que trop nombreux ces temps-ci.

Puis, s'adressant à mademoiselle M... :

— J'ai tout arrangé, — lui dit-il, — il m'a fallu aller moi-même au Palais. A mon arrivée, je me suis rencontré nez-à-nez avec Annouchka[1]. Elle ne faisait que pleurnicher, en répétant tout le temps : « L'affaire a raté, Grégoire Ephimovitch, nous n'avons espoir qu'en vous seul. Grâce à Dieu, vous voilà. »

» Je fus reçu immédiatement. « Elle[2] » était de mauvaise humeur, « Lui »[3] marchait dans la chambre à grands pas.

» J'élevai la voix et ils se calmèrent tout de suite, surtout quand je les eus menacés de partir et de les abandonner à leur sort; alors ils consentirent à tout. On leur avait parlé mal de moi; ils en avaient été impressionnés. Je les persuadai qu'ils avaient mal compris et qu'ils ne pouvaient mieux faire que de continuer à suivre mes conseils. Je n'eus pas de mal à me faire croire car il[4] est bon, il croit en Dieu, et c'est l'essentiel.

Là-dessus, Raspoutine promena, avec aplomb, un regard satisfait sur nous, puis dit à mademoiselle M... :

— Et maintenant, allons prendre le thé. Pourquoi ne fais-tu pas les honneurs aujourd'hui?

Nous passâmes dans la salle à manger. Mademoiselle M... nous versa du thé et offrit à Raspoutine une quantité de friandises et de gâteaux.

— Tu vois comme elle est aimable et bonne, — dit-il, — elle pense toujours à moi. Elle sait ce qui me plaît, et n'oublie jamais de me préparer les choses que j'aime. Et toi, as-tu apporté ta guitare?

— Oui, elle est ici.

— Eh bien, chante quelque chose, et nous écouterons.

1. La Wyroubova.
2. L'Impératrice.
3. L'Empereur.
4. Protopopoff.

Je fis un grand effort sur moi-même, je pris ma guitare et me mis à chanter une romance bohémienne.

— Tu chantes très bien, — me dit-il, — tu chantes avec âme, avec beaucoup d'âme... Chante encore quelque chose.

Je lui chantai encore d'autres romances, les unes tristes, les autres gaies; Raspoutine insistait pour me faire continuer.

— Je vois que mon chant vous plaît, — lui dis-je, — mais si vous saviez comme je me sens mal. Ce n'est pas l'énergie qui me manque, ni le désir de travailler, et pourtant je ne réussis pas comme je le voudrais; la fatigue me vient très vite et ma santé ne se remet pas, malgré les soins des médecins qui me traitent.

— Je te remettrai sur pied en un clin d'œil. Allons ensemble chez les tziganes et ton mal disparaîtra comme par enchantement.

— J'y suis allé plus d'une fois et n'ai senti aucune amélioration, — répondis-je en riant.

Raspoutine se mit à rire à son tour.

— C'est tout autre chose, mon cher, d'y aller avec moi. On s'amuse bien autrement en ma compagnie. Viens, tu verras que tout ira bien.

Et Raspoutine raconta avec force détails comment il passait son temps chez les bohémiens, comment il chantait et dansait avec eux.

Mademoiselle M... et sa mère paraissaient très mal à l'aise. La franchise intempestive du « pieux Starets » les embarrassait.

— N'en croyez rien, — dirent-elles. — Grégoire Ephimovitch plaisante et débite sur son propre compte des histoires qui ne sont pas vraies.

Cette tentative pour défendre sa réputation mit Raspoutine dans une telle colère qu'il frappa du poing sur la table en invectivant contre les deux femmes qui se turent aussitôt.

Raspoutine m'adressa de nouveau la parole.

— Eh bien, — me dit-il, — viendras-tu avec moi? Je te répète que je te guérirai... Tu verras... Tu me remercieras plus tard; nous l'emmènerons avec nous.

Mademoiselle M..., qu'il désignait du geste, devint toute rouge, sa mère s'émut.

— Grégoire Ephimovitch, — lui dit-elle, — qu'est-ce qu'il vous prend? Pourquoi vous calomnier vous-même, et pourquoi mêler ma fille à cette affaire? Elle ne veut que prier Dieu en votre compagnie, et vous voulez la mener chez les bohémiens. C'est mal de parler ainsi...

— Que penses-tu donc? — lui répondit Raspoutine, en jetant sur elle un regard méchant. — Ne sais-tu pas qu'on peut aller partout avec moi sans pécher? Qu'as-tu donc aujourd'hui? Quant à toi, mon cher, — continua-t-il, en s'adressant de nouveau à moi, — ne l'écoute pas, fais ce que je te dis, et tout ira bien.

Cette proposition d'aller chez les tziganes ne me souriait guère, mais ne voulant pas refuser tout net, je répondis évasivement que j'étais au Corps des Pages[1], et qu'il m'était défendu de fréquenter les lieux ou l'on s'amuse.

Mais Raspoutine tenait à son idée. Il m'assura qu'il me déguiserait au point de me rendre méconnaissable et que personne n'en saurait rien. Il n'obtint cependant de moi aucune réponse définitive, et je promis de lui téléphoner plus tard.

En me quittant, il me dit :

— Je veux te voir souvent. Viens prendre le thé chez moi. Seulement, préviens-moi d'avance — et il me tapa à plusieurs reprises sur l'épaule avec familiarité.

VII

Je me retirai satisfait de mon entrevue avec Raspoutine.

Nos relations, si nécessaires pour la mise à exécution de mon plan, étaient en bonne voie. Mais combien il m'en coûtait de me rapprocher de lui! Après chacune de nos rencontres j'avais la sensation de m'être souillé, et je ne puis exprimer combien monstrueuse était à mes yeux l'adoration dont il était l'objet de la part de ses admiratrices. Ce qui, entre

1. École militaire à Saint-Pétersbourg.

autres choses m'avait désagréablement frappé lors de notre dernière entrevue, c'était l'offre qu'il avait faite à mademoiselle M... de l'accompagner chez les bohémiens. Me perdant en conjectures, je craignais de prendre au sérieux cette invitation et je finis par me demander si vraiment Raspoutine était assez infâme pour ne pas respecter la pureté d'une foi naïve.

Dans la même soirée, je téléphonai au « Starets » que je ne pouvais pas l'accompagner chez les bohémiens, car j'avais à subir le lendemain un examen au Corps des Pages, et je devais m'y préparer très sérieusement.

Mes études me prenaient effectivement tout mon temps et je fus obligé de suspendre mes entrevues avec lui.

Un jour, passant devant la maison des G.., je rencontrai mademoiselle M..., qui me dit :

— N'avez-vous pas honte? Grégoire Ephimovitch attend toujours votre visite. Vous l'avez donc tout à fait oublié? Allez le voir, il vous pardonnera. J'y vais demain, voulez-vous m'accompagner?

J'acceptai. Le lendemain, je passai chez mademoiselle M... J'étais obsédé par cette pensée : était-il vraiment possible qu'elle allât en compagnie de Raspoutine chez les bohémiens?

Je résolus de lui poser franchement la question.

A peine étions-nous en route que je lui demandai :

— Que signifie cette proposition de Grégoire Ephimovitch de vous emmener avec nous chez les tziganes? Comment dois-je interpréter ses paroles?

Interdite, mademoiselle M... ne répondit pas à ma question. Je n'insistai pas.

Lorsque nous arrivâmes au canal de la Fontanka, la jeune fille me pria de faire arrêter l'automobile et de dire au chauffeur de nous attendre au coin de la rue. Il fallait prendre cette précaution, parce qu'on ne pouvait pas rendre visite à Raspoutine sans que la police, qui le gardait, s'en aperçût.

Mademoiselle M... n'ignorait pas à quel point ma famille était hostile au « Starets » et elle tenait à ce qu'on ne sût pas que j'étais en relations avec lui.

Arrivés à la rue Gorokhavaïa, nous pénétrâmes dans la maison portant le nº 64. Après avoir traversé la cour, nous

montâmes par l'escalier de service à l'appartement de Raspoutine. Mademoiselle M... me dit que les agents qui gardaient le « Starets » se tenaient dans l'escalier principal. Elle m'expliqua incidemment qu'ils étaient les uns au service du Premier Ministre et du ministre de l'Intérieur, les autres à la solde de banques dont elle ne se rappelait pas les noms.

Elle sonna.

Raspoutine vint ouvrir lui-même. Je fus frappé par la solidité de sa porte, munie d'un fort verrou et d'une grosse chaîne.

Nous entrâmes dans une petite cuisine encombrée de victuailles, de paniers et de caisses. Une jeune fille était assise près de la fenêtre. Elle était maigre et pâle. Ses grands yeux noirs, très mobiles, avaient une expression étrange.

Raspoutine, vêtu d'une blouse de soie bleu clair, portait une culotte très large et de grosses bottes. A peine me vit-il qu'il me dit :

— Enfin, tu es venu. J'allais réellement me fâcher avec toi. Voilà plusieurs jours que je t'attendais.

De la cuisine, nous passâmes dans la chambre à coucher. Elle était petite et très simplement meublée. Dans un coin, le long du mur, se trouvait un lit étroit, couvert d'une peau de renard, cadeau de la Wyroubova. Près du lit était placé un grand coffre en bois peint; dans l'angle opposé, on voyait des icones, devant lesquelles brûlait une petite lampe. Les portraits des Souverains pendaient aux murs ainsi que quelques gravures très grossièrement faites, représentant des scènes de la Bible. De sa chambre à coucher, Raspoutine nous fit passer dans la salle à manger où le thé était déjà servi.

L'eau bouillait dans le samovar; il y avait sur la table une quantité d'assiettes remplies de biscuits, de gâteaux, de noix et de toutes sortes de douceurs, des coupes en verre contenant des confitures et des fruits, et, au centre, une corbeille de fleurs.

Les meubles étaient en chêne massif; les chaises, à très hauts dossiers; un volumineux buffet, rempli de vaisselle, dominait la pièce. Quelques tableaux peints à l'huile, très mal exécutés, ornaient les murs; un lustre de bronze avec un grand abat-jour en verre descendait du plafond et éclairait

la table; près de la porte qui conduisait au vestibule, un appareil téléphonique.

Tout l'ameublement, et surtout la cuisine regorgeant de provisions, donnaient à l'appartement un aspect bourgeois de grande aisance. Les lithogravures et les tableaux décelaient le mauvais goût de leur propriétaire. Il était clair que la salle à manger servait de chambre de réception et que Raspoutine y passait la plus grande partie du temps qu'il restait chez lui.

Quand nous fûmes à table, notre hôte nous servit le thé. D'abord la conversation languit. Je remarquai une certaine gêne dans les paroles du « Starets »; peut-être était-il agacé par les appels continuels du téléphone, qui interrompaient à tout moment notre conversation.

Mademoiselle M... était très agitée. Elle ne tenait pas en place. On appelait souvent Raspoutine dans la chambre voisine, qui lui servait de cabinet de travail, et où l'attendaient des visiteurs. Tout ce va-et-vient l'irritait. Il était nerveux et de mauvaise humeur.

Durant une de ses absences, on apporta dans la salle à manger une grande corbeille de fleurs. Un billet y était épinglé.

— Serait-ce pour Grégoire Ephimovitch? — demandai-je à mademoiselle M....

Elle me répondit par un signe de tête affirmatif.

Raspoutine revint bientôt; il ne regarda même pas la corbeille; il s'assit à côté de moi et se versa du thé.

— Grégoire Ephimovitch, — lui dis-je, — on vous offre des fleurs comme à une *prima donna.*

Il se mit à rire.

— Des sottes, toutes ces femmes, des sottes qui me gâtent. Chaque jour, elles m'envoient des fleurs. Elles savent que je les aime.

Il dit alors à mademoiselle M... :

— Passe un moment dans l'autre chambre, j'ai à causer avec lui.

Mademoiselle M... obéit et quitta la salle à manger.

Nous restâmes en tête à tête, Raspoutine approcha sa chaise et me prit par la main.

— Eh bien, mon cher, — me dit-il d'une voix caressante,

— mon appartement te plaît-il? Viens donc me voir plus souvent, tu t'en trouveras bien.

Il me regardait fixement dans les yeux.

— N'aie pas peur de moi, — continua-t-il d'une voix câline. — Tu verras bien, quand tu me connaîtras davantage, quel homme je suis. Je peux tout. Si l'Empereur et l'Impératrice m'écoutent, tu peux m'écouter à plus forte raison. Je les verrai aujourd'hui même et je leur dirai que tu as pris le thé chez moi. Ils en seront bien contents.

L'intention de Raspoutine de parler aux Souverains de la visite que je lui avais faite ne me plaisait guère. Je savais que l'Impératrice ne tarderait pas à en informer la Wyroubova chez laquelle mon « amitié » avec le « Starets » ne manquerait pas d'éveiller de justes soupçons. Elle connaissait trop bien mon opinion sur Raspoutine, dont je lui avais jadis parlé.

— Écoutez, Grégoire Ephimovitch, — lui dis-je, — il serait préférable que vous ne parliez pas de moi. Moins on causera de mes visites chez vous, mieux cela vaudra. Si mes parents apprenaient que je viens ici, ils me feraient des reproches que je veux éviter à tout prix.

Raspoutine se rangea à mon avis et me promit de se taire. Il se mit à parler politique et critiqua la Douma d'Empire.

— On n'y fait que médire de moi, et cela dérange le Tsar. Mais ils n'en auront plus pour longtemps. Je ferai bientôt dissoudre la Douma et j'enverrai les députés sur le front. Ils verront alors ce que vaut leur bavardage et ils se souviendront de moi.

— Mais, dites-moi, Grégoire Ephimovitch, auriez-vous réellement le pouvoir de dissoudre la Douma, et comment y parviendrez-vous?

— Eh bien, mon cher, la chose est vraiment simple. Quand tu seras mon ami et mon allié, tu sauras tout. Pour le moment je ne te dirai que ceci : la Tsarine est véritablement une Souveraine d'un esprit sage et fort; je puis tout obtenir d'elle. Quant à lui, c'est une âme simple. Il n'a pas l'étoffe d'un chef d'État; il est bon pour la vie de famille, pour admirer la nature et les fleurs, mais pas pour régner. Cela est au-dessus de ses

forces... Alors, nous lui venons en aide avec la bénédiction de Dieu.

Quoique ces paroles sur l'Empereur, sorties de la bouche de ce paysan, m'eussent froissé jusqu'au fond de mon être, je me contins et du ton le plus naturel je lui demandai s'il était lui-même bien sûr de ceux qui l'entouraient et s'il pensait que les conseils qu'on lui donnait étaient toujours bons. Ne craignait-il pas qu'on abusât de son influence à Tsarskoie-Selo pour savoir quelque mauvaise cause?

— Comment pouvez-vous savoir, Grégoire Ephimovitch, ce que ces gens-là attendent de vous, et quelles sont leurs intentions? Et s'ils avaient des projets criminels?

Raspoutine eut un sourire indulgent.

— Tu veux donc apprendre au bon Dieu ce qu'Il doit faire? Ce n'est pas en vain qu'Il m'a envoyé auprès de l'Oint du Seigneur pour l'assister. Je te le répète. Ils auraient tous péri sans moi. Je ne fais pas de façons avec eux; s'ils n'obéissent pas à ma volonté, je donne un coup de poing sur la table, je me lève et je m'en vais. Alors, ils courent après moi en me suppliant : « Ne t'en va pas, Grégoire Ephimovitch. Nous ferons tout ce que tu voudras, pourvu que tu ne nous abandonnes pas. »

» C'est pour cela, mon cher, qu'ils m'aiment et me respectent. L'autre jour, je « lui » [1] parlais de quelqu'un auquel il fallait donner un poste, mais « il » remettait toujours cette nomination à plus tard. Alors, j'ai menacé de les quitter. Je m'en irai en Sibérie, leur déclarai-je, et vous resterez seuls ici à pourrir. Vous causerez la perte de votre fils si vous vous détournez de Dieu et vous tomberez alors dans les griffes du diable.

» Voilà ma façon de leur parler. Mais je n'ai pas fini ma tâche. Il y a encore un tas de vilaines gens qui fourmillent autour d'eux et qui ne font que leur chuchoter à l'oreille que Grégoire Ephimovitch est un homme méchant qui veut leur perte... C'est absurde. Pourquoi voudrais-je les perdre? Ils sont bons et pieux.

— Grégoire Ephimovitch, — lui répondis-je, — il ne suffit pas que Leurs Majestés aient confiance en vous. Vous

1. L'Empereur.

n'ignorez certainement pas ce qu'on raconte de vous. Et ce n'est pas seulement en Russie qu'on est sévère sur votre compte, à l'étranger les journaux ne vous ménagent guère. C'est pourquoi je pense que, si vous aimiez réellement l'Empereur et l'Impératrice, vous partiriez pour toujours et retourneriez en Sibérie; autrement, qui sait? Il se pourrait que l'on vous fît un mauvais sort.

— Mais non, mon cher. Tu parles ainsi parce que tu ne sais rien, — me répondit Raspoutine. — Dieu ne permettrait pas une chose pareille. S'il Lui a plu de m'envoyer auprès d'eux, c'est que cela doit être ainsi. Quant à ce que disent les gens de rien et à ce qu'écrivent les étrangers, je m'en moque, je crache dessus, ils ne feront du mal qu'à eux-mêmes.

Raspoutine se leva et se mit à arpenter la chambre d'un pas nerveux.

Je l'observais avec attention. Il était devenu sombre et semblait préoccupé. Tout à coup, il se tourna de mon côté, et, se penchant vers moi, il me dévisagea longuement.

Son regard me glaça. On y sentait une force immense. Sans détacher ses yeux de moi, il me tapota légèrement le dos, sourit malicieusement et, d'une voix douce et insinuante, me demanda si je voulais prendre un verre de vin. J'acceptai. Il alla chercher une bouteille de madère, remplit un verre pour lui, un autre pour moi et but à ma santé.

— Quand reviendras-tu me voir? — demanda-t-il.

A ce moment, mademoiselle M... entra dans la salle à manger pour lui rappeler qu'il était temps d'aller à Tsarskoie-Selo et que son automobile l'attendait.

— Et moi qui bavardais. J'avais complètement oublié qu'on m'attendait là-bas. Du reste, le mal n'est pas grand... ce n'est pas la première fois que cela m'arrive. Quelquefois, on m'appelle au téléphone, on m'envoie chercher et je n'y vais pas. Plus tard, j'arrive à l'improviste... Quelle joie alors! Cela ne donne que plus de prix à ma visite.

— Adieu, mon cher, — ajouta-t-il. Puis, se tournant vers mademoiselle M..., il lui dit en me désignant :

— Il est intelligent, très intelligent; pourvu qu'on ne lui fausse pas l'esprit! S'il continue à m'obéir, tout ira bien.

N'est-ce pas vrai, ma petite? Explique-lui bien cela, afin qu'il comprenne... Eh bien, adieu, reviens me voir.

Il m'embrassa.

Après son départ, nous descendîmes de nouveau, mademoiselle M... et moi, par l'escalier de service dans la Gorokhovaïa, et nous nous dirigeâmes vers la Fontanka, où nous attendait notre voiture. Chemin faisant, mademoiselle M... m'exprima encore son admiration pour Raspoutine.

— N'est-ce pas que l'on se sent à l'aise, chez Grégoire Ephimovitch, et que l'on oublie, en sa présence, toutes les misères de ce monde? Il a le don d'apporter à l'âme un sentiment de calme et de sérénité.

Je ne voulais pas la contredire. Pourtant, je lui suggérai :

— Grégoire Ephimovitch ferait bien de quitter Saint-Pétersbourg aussi vite que possible.

— Et pourquoi? — fit-elle.

— Mais parce qu'on finira par l'assassiner. J'en suis tout à fait sûr, et je vous conseille d'user de toute votre influence pour lui faire comprendre le danger qu'il court. Il faut qu'il parte.

— Mais non, — s'écria-t-elle épouvantée, — jamais une chose pareille n'arrivera. Dieu ne le permettra pas. Comprenez donc qu'il est notre seule consolation, notre unique soutien. Lui disparu, tout sera perdu. L'Impératrice a bien raison de croire que tant qu'il est ici, rien ne peut arriver à son fils. Si Grégoire Ephimovitch s'en allait, l'enfant tomberait malade... Plusieurs fois déjà, durant son absence, l'Héritier s'est senti mal; alors, vite on l'a appelé, et l'enfant s'est remis aussitôt; n'est-ce pas frappant? Du reste, Grégoire Ephimovitch le dit bien lui-même : « Si l'on me tue, le Tsarevitch mourra certainement. » Plusieurs attentats ont déjà été commis contre Grégoire Ephimovitch, mais Dieu nous l'a conservé, — poursuivit-elle; — et il est tellement prudent, à présent, si bien surveillé, qu'il n'y a rien à craindre pour lui.

Nous arrivâmes à la maison des G.

— Quand vous reverrai-je? — me demanda la jeune fille.

— Téléphonez-moi, — lui répondis-je, — quand vous l'aurez revu.

J'étais très anxieux d'apprendre quelle impression avait produite sur lui, notre dernière conversation.

Repassant dans ma mémoire toutes les paroles de Raspoutine, et toutes celles de mademoiselle M.., j'arrivais à penser de nouveau à la possibilité d'éloigner le « Starets » sans violence.

Mais comment y parvenir? En y réfléchissant, il m'apparut de plus en plus clairement qu'on ne pourrait jamais lui persuader de quitter Saint-Pétersbourg. Raspoutine se sentait puissant, il tenait à sa position et se croyait en complète sécurité. Il ne fallait pas songer à lui offrir de l'argent, car il disposait visiblement de ressources très considérables, et s'il était vrai qu'il travaillait, quoique pas tout à fait consciemment, pour l'Allemagne, il était évident qu'il obtenait de cette puissance des sommes infiniment plus importantes que celles que nous aurions jamais pu lui offrir.

Ainsi, la nécessité d'avoir recours aux moyens extrêmes pour débarrasser la Russie de son mauvais génie m'apparaissait de plus en plus.

PRINCE FÉLIX YOUSSOUPOFF

(*A suivre.*)

LE FIL D'ARIANE

> L'âme est mystérieusement consciente de son unité et de son but. De bonne heure elle trace d'elle-même une image divine avec les objets du monde extérieur.
>
> MARGUERITE ALBANA

Mæterlinck a dit : « Nous autres poètes, nous devons cacher jalousement nos rêves pour les préserver de toute profanation. Malheur à celui qui les flétrit en les banalisant. Couvrons-les plutôt d'un triple voile et enfermons-le sous une triple enceinte comme font les musulmans de leurs femmes ». Ces fières paroles d'une haute conscience poétique sont la sagesse même. Le poète ne doit montrer ses rêves au grand jour que sous la forme d'œuvres accomplies. Le grain solide et brillant du marbre peut braver les outrages de la foule.

Pour ce qui me concerne, je suis loin, hélas, d'avoir accompli le rêve de ma vie; si, malgré cela, je vais en parler librement et tenter d'en tirer la quintessence, cela tient à des raisons particulières. Je les dirai sans ambages.

Un immense désir, une nostalgie impérieuse a dominé toute ma vie : *la réalisation complète du Divin par l'art.* Après avoir assisté à une représentation du *Tristan* de Wagner, j'eus le sentiment d'avoir vu réaliser cet idéal sur le théâtre par la triple magie de la Poésie, de la musique et du drame, sous la main d'un titan créateur. Impression profonde et foudroyante. Elle fut telle que, pour des années, je renonçai à toute production poétique. Après une œuvre comme celle de Wagner, me disais-je, après cette plénitude d'expression, il n'y a plus rien à faire. Pourtant ma soif d'idéal, mon

désir créateur avait besoin d'une issue. Il se jeta sur l'étude des mystères antiques et sur le rétablissement de la chaîne magnétique des religions. L'élaboration et l'exécution des *Grands Initiés* m'absorba pour une série d'années. Froidement accueilli d'abord, ce livre obtint au bout de peu de temps un succès croissant. Quand je vis l'enthousiasme des jeunes, des artistes et des femmes pour ces évocations aventureuses, mon rêve oublié me revint. Je fus hanté par l'idée d'un théâtre saturé du mystère de l'occulte comme celui de Wagner, mais où le Divin ne serait plus seulement une belle chimère, un voile brodé d'or jeté sur la sombre réalité, mais une vérité sublime pénétrant et enveloppant toute chose, un théâtre où les trois mondes hiérarchisés apparaîtraient dans leur splendeur triomphale, au-dessus des passions humaines déchaînées et de l'enfer terrestre. Ainsi naquirent les cinq drames qui constituent l'essentiel de mon œuvre dramatique : *les Enfants de Lucifer, la Sœur gardienne, la Druidesse, Léonard de Vinci* et *Merlin l'enchanteur*. Je ne songeais nullement à leur réalisation scénique et je n'ai pas fait la moindre démarche pour leur représentation. Cette réalisation exigerait une autre organisation de l'institution théâtrale, d'autres impresarios et d'autres acteurs et, avant tout, une évolution mentale, un haussement de l'intelligence chez les puissances dirigeantes de l'opinion publique. Mon attitude intérieure, vis-à-vis de ces arcanes de ma pensée, reste donc identique. Elle se résume en deux mots : renoncement absolu quant au présent, foi entière en l'avenir.

Cependant, parvenu à cette heure où l'on fait la revue de toute sa vie en tableaux rapides avant de la quitter, un invincible besoin me pousse à embrasser d'un seul coup d'œil tout le panorama de mon existence et à dire les sentiers et les détours qui m'ont conduit vers mon idéal. Je le ferai en toute sincérité. Mais, avant de dérouler cette toile multicolore, ma pensée remonte à ses origines, et je m'aperçois que les puissances qui m'ont dirigé à mon insu appartiennent en même temps à mon *moi* le plus intime et à un *au-delà* mystérieux qu'il faut appeler providentiel, parce qu'on y trouve un ordre préétabli et un but certain. Ces puissances ont laissé leur empreinte en moi par quelques épisodes qui se

sont gravés dans ma mémoire comme des eaux-fortes et auxquels mon souvenir retourne sans cesse comme à des points de repère lumineux. Je ne puis appeler autrement ces phénomènes singuliers que *des visions intérieures provoquées par des impressions du dehors*. Les faits extérieurs ne sont que les agents des phénomènes intimes. Ceux-ci s'accompagnent régulièrement d'une vive émotion et d'une intuition transcendante. Rapprochés plus tard et groupés en un tout, ils ne peuvent se comparer qu'à des phares dont les rayons fouillent l'horizon lointain. Ce sont les plus frappants de ces épisodes que je vais rappeler dans leur ordre chronologique.

LES FRESQUES DE BADE

Je n'avais guère que dix ans lorsque mon père, médecin de Strasbourg, me conduisit pour la première fois aux eaux de Bade, villégiature alors préférée des Strasbourgeois et rendez-vous du grand monde parisien en été. Je ne me plaisais guère dans ma ville natale; j'avais le sentiment d'étouffer entre ses remparts et ses toits pointus. Par contre, l'élégante ville de Bade, avec ses hôtels somptueux, sa claire eau courante et ses promenades ravissantes environnées de montagnes superbes, charmait mes précoces mélancolies. Par-dessus tout me fascina la galerie des fresques au Palais de la Source. Ces quatorze peintures, dont quelques-unes ont une grâce naïve, illustrent les légendes de la Forêt Noire. Ce fut mon premier contact avec la tradition populaire et son merveilleux. Pendant que mon père faisait sa cure ou se promenait avec des amis, je m'attardais en longues stations émerveillées devant ces peintures, qui me paraissaient des lucarnes ouvertes sur un autre monde. Deux d'entre elles me troublaient comme d'ensorcelantes énigmes.

La première représentait les Nixes, ou Ondines du *Mummelsee*, petit lac de la Forêt Noire, situé à six lieues de Bade dans la haute montagne, et comme enseveli entre d'épaisses forêts de sapins. « Le peintre a figuré les Nixes du Mummelsee par une ronde de gracieuses jeunes filles sortant à mi-corps de l'eau, à demi vêtues d'écharpes transparentes. La

ligne onduleuse des bras nus et des mains qui se joignent dessine le mouvement rapide de cette danse aquatique. Au-dessus des sombres forêts de la rive, une fente rouge se montre dans le ciel gris. C'est l'aube. Derrière les baigneuses, ravies de leurs jeux lunaires, apparaît une tête grise et couronnée. C'est leur père, c'est le roi des Nixes qui dit à ses filles : « Attention! Voici l'aurore. Cessez vos jeux et cachez-vous au fond du lac... Le jour va paraître... et avec lui l'Homme... l'Ennemi[1] ».

En face de cette peinture, de ces corps de femmes aériennes, l'enfant de dix ans que j'étais, ne pensait à rien de précis, mais il sentait mille choses confuses et inexprimables. Il restait muet et fasciné. C'était comme une révélation subite de toutes les forces mystérieuses, qui se jouent derrière le voile ondoyant de la nature.

Une autre fresque m'attirait plus encore, parce que plus mystérieuse et plus inquiétante.

A quelques pas du tableau des Ondines, on lit sur le cartouche du mur en lettres d'or *Die Geisterhochzeit* (la noce des esprits). « Le sujet de cette peinture se rapporte à la légende d'une ruine voisine, le château de Lauf, qu'on aperçoit de la plaine en allant à Bade. — Au bas du tableau, un chevalier en rouge pourpoint de chasse est couché au pied du vieux burg en ruines. Près de lui, son cheval harnaché et sellé broute paisiblement. Le chevalier dort d'un profond sommeil. La partie supérieure de la fresque représente son rêve. Selon la tradition, il avait cru entrer dans la grande salle du château et y avait trouvé une jeune fille assise et brodant à la fenêtre. Interrogée sur son nom, elle avait répondu qu'elle était la dernière de sa race. Sur quoi le visiteur lui avait demandé sa main. Aussitôt elle s'était levée en lui donnant la sienne comme si elle l'attendait. Alors la salle ténébreuse s'était subitement illuminée et remplie de monde. Les fiancés s'étaient vus transportés dans la chapelle du fond, où la statue d'un évêque de pierre, s'animant tout à coup, s'avança vers eux pour leur accorder la bénédiction nuptiale. Mais au moment où ils allaient échanger leurs anneaux et prononcer leurs vœux — un coq chanta — et le chevalier

1. Voir le récit intitulé *Harpes Eoliennes* dans mon volume *l'Alsace Française*.

s'éveilla de son rêve. Il était toujours couché dans l'herbe, au pied de la ruine déserte, et son cheval paissait tranquillement à côté de lui, dans la douve.

» Le peintre a choisi le dernier moment de la légende. Le rêve se dessine vaguement, dans une grisaille pareille à une vapeur échappée de la ruine. Au-dessus des assistants vus de dos qui semblent des ombres, le couple apparaît dans une lumière bleuâtre. D'un mouvement rapide comme le vol d'un oiseau, la fiancée a l'air de s'élancer vers l'époux et de lui tendre l'anneau. Entre eux, les yeux de l'évêque de pierre s'allument comme deux chandelles jaunes. Mais, au bas de la fresque, se dresse sur un pan de mur le coq dont la voix enrouée coupe la trame subtile de ce rêve comme d'un coup de ciseaux[1]. »

Il faut croire que j'étais prédestiné à m'intéresser à ce qu'on appelle aujourd'hui l'Occulte, l'Invisible ou l'Au-Delà, puisque cette peinture agit sur moi comme une puissance magique et qu'elle plane encore sur tous mes souvenirs d'enfance comme une chose unique et merveilleuse. Je ne raisonnais pas, je ne pensais pas, je ne cherchais pas l'enchaînement logique des choses qui est le fait de la réflexion; mais je me plongeais dans la contemplation de cette scène avec une curiosité ardente, je la *revivais* avec une sympathie impétueuse comme un fait personnel. Chaque matin, je retournais à mes fresques favorites et j'avais la sensation de pénétrer dans un autre monde — celui des esprits sans doute — comme disait la légende en lettres d'or de la fresque.

LA ROSACE DE LA CATHÉDRALE

Après les enchantements légendaires de Bade, je revenais tristement dans ma prison bourgeoise de Strasbourg. Là, plus de belles forêts et de prés verdoyants, plus de cascades écumeuses et de dames en toilettes mirobolantes... Il fallait déchanter et rentrer du rêve dans la réalité. Depuis l'âge de quatre ans, j'avais perdu ma mère. Je n'avais ni frère ni

1. Voir *l'Ange et la Sphinge*, roman que j'ai tiré de cette légende.

sœur. L'élément féminin manquait à mon éducation. La religion aurait pu y suppléer peut-être, mais la froideur du culte protestant me glaçait et les sermons des pasteurs m'ennuyaient à périr. Pour ma soif d'au-delà et de poésie, je n'avais de refuge que l'étonnante cathédrale. J'en connaissais tous les recoins, les chapelles, les verrières et la crypte. La miraculeuse horloge astronomique de Schwilgué avec toutes ses figurines et son coq chantant me ravissait. Mais j'aurais voulu pénétrer la structure intérieure de l'édifice, monter dans ses combles par le dedans. J'obtins de mon père de me faire faire cette promenade, grâce à l'archiviste de la ville qu'il connaissait. Après maints escaliers et rampes vertigineuses, nous longeâmes le balcon de la façade, au-dessus des portails. Je frôlai une armée de gargouilles et de saints de pierre. Nous passâmes sur les toits de l'énorme édifice, hérissé de gables et de flèches, pour rentrer dans l'intérieur. Par je ne sais combien de corridors et de détours, nous parvînmes enfin à une lucarne située immédiatement au-dessus du chœur. De là, l'œil dominait de haut la grande nef. Spectacle d'une splendeur inattendue. C'était l'heure des vêpres; l'office commençait. A nos pieds, dans l'abîme prodigieux, la fourmilière humaine affluait. En face de nous, à l'autre bout de la nef, la grande rosace illuminée par le soleil couchant — flamboyait...

A ce coup d'œil merveilleux, j'eus la vision intérieure la plus extraordinaire de ma vie. Je m'en souviens, comme si elle était d'hier.

La rosace, au cœur d'or et aux lobes violets, devenait de plus en plus éclatante. A sa droite, l'orgue suspendu à la voûte comme un pendentif, avec ses tuyaux argentés et sa frange orangée, semblait un Archange à la robe de flamme. Et la rosace, cœur vivant de l'édifice, était devenue un soleil éblouissant dont je ne pouvais plus supporter la lumière aveuglante... Car à son centre se dressait le Christ ressuscité. N'était-ce pas Lui qui remplissait toute la nef de sa magie; Lui qui avait fait sortir de terre cette cathédrale et lancé sa flèche vers le ciel; Lui qui faisait luire dans l'intérieur du dôme par les verrières toute cette armée de saints et de saintes; Lui qui faisait mugir la voix gigantesque de

l'orgue et qui déchaînait sous la voûte ces vagues d'harmonie...

Je ne sais combien de temps dura cette vision intérieure; ou si vous voulez, cette hallucination; ni comment mes deux compagnons, mon père et l'archiviste, m'arrachèrent à mon ravissement. Car je me tenais cramponné à la barre de fer de la lucarne comme si un vertige irrésistible m'attirait, dans le précipice de la nef.

Il m'est impossible de me rappeler comment par les casse-cou des rampes, des portes surbaissées et des escaliers en spirale, je regagnai la place du dôme, confus, chancelant et presque anéanti — mais heureux pourtant de me retrouver sur terre parmi de vulgaires passants — loin de la lumière aveuglante.

Bientôt d'autres impressions chassèrent celle-ci. Je l'oubliai presque totalement. Je n'en parlai à personne, mais elle resta ineffaçablement gravée dans ma conscience comme un phénomène d'une puissance incomparable. Chaque fois que j'y repensais dans la mêlée confuse de la vie, je me sentais rassuré. Malgré tout, au-dessus du décevant chaos humain, j'avais trouvé en elle comme une patrie céleste.

LES STATUES GRECQUES

Dans l'ambiance mélancolique de la maison paternelle, où je vivais solitaire, je me serais consolé peut-être de l'obscur sentiment d'exil qui me pesait, si mon inconsciente nostalgie de beauté avait trouvé un aliment dans mon entourage. Mais l'art était absent de ma vie. Il n'y avait pas alors de musée à Strasbourg. Quand j'eus treize ans, mon père fit une cure aux Eaux-Bonnes dans les Pyrénées où il m'emmena. Au retour, nous fîmes une courte halte à Paris et nous visitâmes le musée des Antiques au Louvre. C'est là que je vis pour la première fois d'authentiques statues grecques. Cette vue me transporta. C'était la première fois que je voyais la Beauté face à face. Ces Dieux et ces Déesses me révélèrent une humanité transfigurée qui me remuait jusqu'aux moelles. J'eus un saisissement devant le suave sourire du Dionysos,

où perce une mélancolie mystérieuse; je pleurai devant l'Amazone blessée; et je faillis m'agenouiller devant la Vénus de Milo. Cette humanité idéale répondait à mon plus secret désir. Elle me consolait des laideurs et des misères de l'humanité réelle. La vie était donc belle puisqu'on pouvait produire cela. Ces marbres souriants d'une vie indestructible donnaient une raison d'être à l'histoire.

Si, dans la rosace flamboyante de la cathédrale, j'avais trouvé ma patrie céleste, dans les statues grecques j'avais trouvé ma patrie terrestre.

L'EXTASE DANS L'HYPNOSE

J'avais quatorze ans quand je perdis mon père. Cette mort remit devant mes yeux la question poignante de la survie de l'âme, déjà posée d'une manière plus aiguë par la mort de ma mère. Quelque temps après, la lecture de l'*Ethique* de Spinoza et des philosophes allemands, que j'entrepris, ébranla ma croyance en l'immortalité de l'âme. Cependant, elle ne me quitta jamais entièrement. Une séance d'hypnotisme, à laquelle j'assistai par hasard et qui me laissa une impression profonde, vint fournir une base nouvelle à ma foi chancelante. D'année en année, d'étude en étude, d'expérience en expérience, cette impression me revint avec une force croissante comme un argument irréfutable en faveur de l'indépendance souveraine et de l'intégrité absolue de l'âme humaine.

Une grande soirée avait lieu chez un riche négociant de Strasbourg. Une jeunesse nombreuse et plusieurs professeurs de diverses facultés y étaient invités. On devait danser, mais, pour agrémenter la fête, la maîtresse de la maison avait prié un jeune médecin d'amuser les hôtes par une séance d'hypnotisme. C'était un magnétiseur de première force. Dans le salon brillant de lustres, papillotant de jeunes filles en toilette de bal, il amena deux petites ouvrières maigrelettes, pauvrement habillées, aux traits chiffonnés et insignifiants. Deux ou trois passes suffirent au magnétiseur pour plonger ses deux sujets, assis l'un en face de l'autre, dans un profond sommeil. Il commença par les expériences

banales : raidissement des membres, suppression locale de la sensibilité, aiguilles poussées à travers le bras sans provoquer la moindre sensation ou la moindre goutte de sang. Mais bientôt cela devint de plus en plus intéressant. Il mit les deux dormeuses debout, dos à dos, au milieu du salon et les cimenta pour ainsi dire l'une à l'autre en les enveloppant de son fluide par des passes énergiques et répétées. Alors, elles restèrent collées l'une à l'autre comme certaines statues antiques à double face. Cela fait, le jeune médecin dit à un groupe de jeunes gens : « Maintenant essayez de les séparer. Faites tout ce que vous voudrez; vous n'y parviendrez pas ». Ils se mirent à deux et réussirent à les séparer un instant en enfonçant, des deux côtés, leurs mains jointes entre les dos plaqués l'un contre l'autre. Mais aussitôt, d'un mouvement rapide comme l'éclair, les deux ouvrières se retrouvaient ensemble dans la même posture. On se mit à quatre, à six, à dix. On forma la haie entre le couple envoûté. Peine perdue. Elles nous glissaient entre les bras comme des anguilles, avec la fureur de bêtes sauvages. Elles nous heurtaient avec une violence telle que plusieurs jeunes gens roulèrent sur le parquet. Les yeux des magnétisées restaient clos, mais leurs traits contractés exprimaient une véritable rage quand on essayait de les arracher l'une à l'autre. Le bataillon déconfit des jeunes danseurs en habit noir dut s'avouer vaincu, et les deux ouvrières inséparables restèrent rivées dos à dos au milieu de la pièce comme deux aimants, tandis que le magnétiseur, placé dans un coin du salon, les fixait de son œil aigu de dompteur.

Cette toute-puissance de la volonté, agissant sur des corps étrangers sans l'intermédiaire des muscles, était déjà un phénomène fort suggestif. Mais le beau vint après.

D'un geste léger, comme s'il chassait des nuages, le magnétiseur décolla ses sujets et fit rasseoir les ouvrières sur leurs sièges. Puis il dit à la maîtresse de maison : « Faites un peu de musique religieuse ». Madame X... se mit au piano et joua un morceau fort à la mode à cette époque et qui s'appelait : *La dernière pensée de Weber* par Reissiger.

Dans le salon bruyant, devenu tout à coup silencieux, une mélodie pathétique s'éleva en sanglots harmonieux, comme

la supplication d'une prière fervente. Dès les premiers accords, il se fit un changement merveilleux dans l'attitude des deux ouvrières. D'un mouvement brusque et simultané, elles tombèrent à genoux, la tête renversée en arrière, les bras levés, le visage illuminé par l'extase. Ce fut un si complet changement d'expression qu'on ne les reconnaissait plus. Ces pauvres faces pâles, tristes et flétries, étaient devenues splendides. Elles rayonnaient d'une beauté spirituelle pareille à celle des anges peints par Raphaël ou le Corrège. Pour bien nous prouver que le phénomène n'était pas truqué, le magnétiseur fit flamber une allumette et l'approcha près des yeux des jeunes filles en transe. Mais les prunelles dilatées, et comme absorbées par leur vision, restèrent immobiles et gardèrent leur expression surnaturelle, jusqu'au moment où le magnésiteur réveilla ses deux sujettes. Alors, en un clin d'œil, comme un ballon qui se ride en se dégonflant, leur visage reprit son expression triste et flétrie.

Peu de faits m'impressionnèrent autant que celui-là. Il me démontra, clair comme le jour, la distinction du corps et de l'âme. L'âme humaine avait donc une double conscience, l'une attachée au corps, l'autre indépendante de lui. A demi dégagée par le sommeil magnétique, l'âme captive avait retrouvé sa propre atmosphère et salué le Divin d'un élan spontané. L'extase des ouvrières ne pouvait être l'effet d'une suggestion mentale. On m'assura que le jeune médecin était un parfait athée. Il jouait avec des forces dont il ignorait la nature et la provenance. Après cela, j'eus beau lire dans les philosophes matérialistes que l'âme est une résultante des forces du corps et que par conséquent elle ne peut lui survivre. Cette âme immortelle, je l'avais vue éclore dans toute sa beauté sur un visage humain. — Rien ne pouvait plus m'arracher cette conviction.

LES MYSTÈRES D'ELEUSIS

J'en viens à la dernière étape de ces révélations intimes et inattendues qui furent mes éducatrices occultes.

Au cours des études littéraires et historiques de ma jeunesse,

un secret mais sûr instinct m'entraînait vers les mystères antiques comme vers un terrain inexploré de la science officielle. Ce terrain peu connu et mal famé me semblait devoir être le plus captivant et le plus fécond de tous. Je priai donc un jour mon ami d'enfance, Rodolphe Reuss, fils du célèbre exégète et professeur de la Faculté de Théologie protestante, Edouard Reuss, de prendre dans la riche bibliothèque de son père *la Symbolique* de Creuzer, traduite en cinq volumes et considérablement augmentée par Guignaut et de me confier pour quelques semaines ce rare et précieux ouvrage. Je savais qu'il contenait une description détaillée des Mystères d'Eleusis scrupuleusement reconstitués d'après les renseignements des auteurs anciens, faits curieux qui ont transpiré dans la littérature grecque et romaine, malgré le serment du silence, qui recouvrait le secret de ces rites et de ces cérémonies.

En me plongeant dans ces merveilles, j'eus pour la première fois la sensation de rencontrer dans l'histoire quelque chose de *déjà vu*. Le site, le cadre, les personnages, tout me semblait connu et familier. Ces blanches théories de femmes, ces nobles et gracieux cortèges qui se déroulaient dans la baie d'Eleusis, sous la sérénité du ciel attique, ces rites singuliers, ces ablutions au lac salé, ces hymnes évoquant les Dieux, ces flambeaux nocturnes dans le Temple, où, pendant la nuit sainte, se révélaient les mystères de l'autre monde, tout cela me semblait étonnamment doux et consolant, et réveillait en moi les échos d'une existence immémoriale. La mystérieuse Hécate m'intéressait; le terrible Pluton ne m'effrayait pas. Pour un peu, je me serais cru l'un de ces jeunes gens qui allumaient leurs torches à l'autel de Prométhée du Céramique pour porter le feu sacré à l'Acropole et qui se passaient l'un à l'autre la flamme consacrée tordue par le vent de la course. *Tradunt lampade vitam* comme dit Lucrèce. Mon cœur sursautait à la pensée que j'avais été peut-être un de ces pèlerins qui amenaient à Eleusis l'image de l'enfant Iakos, le Dionysos ressuscité, prédestiné à devenir l'époux de la divine Perséphone. Enfin le mythe des deux grandes Déesses m'apparut comme un merveilleux symbole de l'âme humaine, de sa descente dans le monde inférieur et de sa résurrection au sein de la Lumière céleste.

Dès lors le désir de reconstituer le drame sacré d'Eleusis qui se représentait pendant la nuit sainte, dans l'intérieur du temple, devint l'une de mes fantaisies les plus chères. Je ne devais la réaliser que bien plus tard, après avoir écrit les *Grands Initiés* et visité les ruines du Temple d'Eleusis lors de mon voyage en Orient.

Tels furent les événements les plus importants de ma vie cachée au cours de ma jeunesse. Ces visions intérieures, provoquées par des faits du dehors, agirent sur moi avec le prestige de découvertes prodigieuses. J'étais loin d'en saisir toute la portée. Ensevelies dans le fin fond de ma conscience, insoupçonnées des autres, inexplicables à moi-même, elles n'en exercèrent pas moins une influence capitale sur tout mon développement postérieur. Chacune d'elles contenait une révélation particulière. Arrivées à la suite l'une de l'autre, elles me semblaient disparates et contradictoires. Mais maintenant que j'embrasse d'un seul coup d'œil tout le panorama de ma vie, je m'aperçois que ces visions intérieures ont été le *fil d'Ariane*, fil souple et lumineux qui m'a guidé dans le labyrinthe ténébreux et compliqué de l'existence.

Les *fresques de Bade* furent ma première révélation de l'Occulte dans la Nature et de l'Au-delà dans l'Ame. — Dans *la Rosace de la Cathédrale*, j'ai salué un rayon fulgurant du Christ ressuscité. — *Les statues grecques* m'enseignèrent le miracle hellénique et le Mystère de la Beauté, qui est une religion aussi. — Devant l'*Extase dans l'Hypnose*, je compris, comme par un choc électrique, la vérité de l'Ame immortelle. — Dans le *Mystère d'Eleusis*, m'apparut enfin la synthèse possible de l'hellénisme et du christianisme, de la réalisation terrestre et de la réalisation divine.

***

Je ne prétends tirer aucune conclusion prématurée des souvenirs de jeunesse que je viens d'évoquer. Mais, en considérant le rôle capital qu'ils ont joué dans ma vie personnelle, il m'est impossible de ne pas leur attribuer une certaine

valeur objective. Étrangers à ma vie extérieure, ces phénomènes imprévus et incisifs ont puissamment influé sur ma pensée, sans que je m'en sois douté. Ils ont été, tour à tour, les aiguillons de ma vie intérieure et les flambeaux éclaireurs de ma production littéraire. Leur coordination finale, qui en a formé un tout organique, s'est opérée à mon insu dans ma subconscience. De tels prémices n'est-il pas permis de tirer deux conclusions importantes? La première c'est qu'il y a en nous une faculté de perception psychique, indépendante du monde extérieur, supérieure à la raison mais destinée à la guider, faculté qu'on peut appeler l'Intuition directe ou l'Intelligence des Idées primordiales. La seconde est qu'il y a, en dehors de nous, des forces intelligentes qui dirigent cette intuition et gouvernent notre destinée en collaboration avec la liberté humaine. De là une orientation nouvelle de la pensée philosophique pour le XXe siècle, grâce aux sciences d'observation psychologique et à l'expérience de la vie intérieure. Déjà cette orientation, dont on pourrait citer maint exemple, fait aspirer une *gnose* nouvelle, avec une restauration éclatante des idées de *Dieu* et de l'*Ame* dans la philosophie et dans l'histoire. Ces concepts n'apparaîtront plus alors comme des idées abstraites et des cadres vides, mais comme les clefs lumineuses de l'univers. Elles en démontreront la structure et la pensée organisatrice. Car, en puissance comme en fait, elles s'affirmeront en rapport constant avec les forces hiérarchisées de la Nature et de l'Homme, des mondes visibles et invisibles.

ÉDOUARD SCHURÉ

HOLLYWOOD DÉPASSÉ[1]

Grand hasard, qu'en une année passée à Los Angeles le Lausannois n'eût pas encore trouvé l'occasion de ce tour en mer. Peut-être avait-il mis de côté, délibérément, toutes choses concernant le Pacifique : selon le calcul (souvent frustré par les circonstances) de ceux qui se refusent à effleurer un important sujet, le réservant tout entier pour une étude approfondie.

Quoi qu'il en fût, dès que Sandroz eut décidé d'aller passer un jour à Catalina, l'idée de toucher pour la première fois dans l'Ouest ce qui n'avait été pour lui qu'un horizon, de mettre le pied sur un seuil aussi inconnu, cette idée-là éveilla dans son imagination comme un de ces motifs brumeux et dorés qui rôdent mystérieusement au lointain des aurores ou des symphonies. Le bellétrien en oublia du coup l'insupportable réclame faite à l'*Ile Magique de Californie* par la compagnie de transport. *Dans le monde entier, pas d'excursion comme celle-là!* L'Amérique entoure ses admirables beautés naturelles d'exagérations si audacieusement commerciales, si obsédantes, qu'elles finissent par exaspérer le voyageur le plus placide. De même que le tabac Y se vante d'être le plus choisi que l'on puisse obtenir, ou que l'automobile W n'accepte aucun titre inférieur à celui d'Impératrice du Monde, de même il n'est point de montagne, de forêt, de route, de plage qui, par la bouche des intéressés, ne s'attribue tous les mérites imaginables avec la mauvaise foi la plus extravagante, la plus impudique.

Cette noire confiance dans le mensonge qui, d'ailleurs,

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 août, 1er, 15 septembre et 1er octobre.

s'exerce avec impunité sur un public étonnamment docile : un des symptômes les plus profonds, les plus graves que l'on puisse relever à la charge des États-Unis.

L'affirmation, en Amérique, est affolée. Outrepassant son rôle, qui est de faire coïncider le témoignage donné à l'objet avec les calculs de l'intelligence, cette décision qui devrait être tout aveu, toute transparence (ainsi les baumes que le naturaliste emploie pour rendre diaphanes les êtres qu'il étudie et révéler leurs secrets organes), a été là-bas détestablement investie du pouvoir de créer. Aussi envahit-elle tout, déformant, détruisant à la façon d'un cancer : dans ce même pays qui, pourtant, jadis si scrupuleux à laisser le fait se résoudre en mots, supporta tant d'insultes avant de rédiger cette admirable et modeste Déclaration d'Indépendance qui engage « nos vies, nos fortunes, notre honneur sacré », et où tant de doutes durent se décanter dans la conscience d'un Abraham Lincoln avant qu' « obéissant à son serment inscrit au ciel », il ne résolût cet appel aux armes qui devait sauver l'unité de sa patrie. Posez l'oreille sur la poitrine de l'Amérique actuelle : ce ne sont pas les bruits normaux que vous percevez. Une espèce de roulement intermittent se répercute de journaux en journaux, d'affiches en affiches, grossi par les hauts-parleurs de la T. S. F... Les valvules du cœur sont malades.

Joao Rodriguez Cabrillo, envoyé en 1542 par le vice-roi de la Nouvelle-Espagne à la recherche des sept fabuleuses cités de Cibola, fut le premier blanc qui mit le pied sur l'île. Le gentilhomme avait octroyé à sa découverte le nom du Sauveur, San Savaldor, doré à la proue d'une de ses caravelles. Soixante ans plus tard, Sebastiano Viscaina, ignorant le voyage de son prédécesseur, plaçait, à son débarquement, la nouvelle terre sous l'invocation de la sainte du jour. Santa Catalina, dès lors, devait sans cesse changer de maîtres : plus d'une fois tombant aux mains des corsaires qui s'attaquaient aux galions des Philippines ou des Indes. La fraîcheur égale qu'y respirent toutes les saisons, les observatoires offerts par les pics, l'abri des cañons et des criques découpées dans vingt milles de côtes, sans compter deux larges ports naturels : tant d'avantages exposaient l'île à maintes convoitises.

Viscaina y avait trouvé des Indiens d'une race supérieure à celle de la terre ferme, groupés en villages prospères. Pêcheurs et pasteurs, parés d'éclatants colliers de coquillages, se drapaient avec noblesse dans des vêtements bariolés par les jeux de la navette ou ingénieusement façonnés avec les peaux des lions de mer qui pullulaient alors sur les sombres basaltes.

Aujourd'hui, c'est un capitaliste de Chicago, capitaine du chewing-gum, qui possède l'île. Chaque pied carré des plages est attaqué par les tentes et les ombrelles des baigneurs, chaque détour des côtes par des jetées, des hôtels, des villas. Tennis, golfs, terrains de base-ball, et un ampithéâtre grec, hélas! sont assis sur les pentes. Là-haut, sur les sommets couleur d'air, passent de luxueux auto-cars, bondés de touristes *voyant-les-vues*. Dans l'une des baies arrondies creusées aux flancs de l'isthme qui unit les deux parties de l'île — dont la figure est celle d'un 8 aux boucles inégales — comme il s'ennuie, le vieux bateau pirate chinois, le *Ning-Pô*! Lié de solides amarers, le captif n'a, pour amuser l'œil rond des écubiers ouverts sur le bec de sa proue, que le spectacle des baigneuses riant et criant, debout sur d'instables radeaux tirés à toute vitesse par des pétrolettes. Et, la nuit, les bandes palpitantes de poissons-volants éblouis par les projecteurs des yachts. Depuis bientôt un siècle, plus un seul indigène : pourtant, sur des rocs écartés, quelques derniers lions de mer. L'animal a mieux résisté à l'homme que l'homme même.

« *Ronde excursion d'un jour au départ de Wilmington, inclus Bateau à Fond de Verre et lunch à l'Hôtel Sainte-Catherine* : 4 *dollars* 25 *cents. Deux jours, inclus Bateau à Fond de Verre et quatre repas à l'Hôtel Sainte Catherine* : 9 *dollars* 25 *cents. Trois jours, globalement* »... L'Américain en voyage n'est satisfait que s'il est traité à la façon d'un colis. Attention! Ce côté en bas! Éviter les chocs trop brusques! Départ et arrivée à des heures strictement exactes! Quant au reste, ne craint pas l'humidité. Et inutile de manipuler avec soin... Est-ce là sévère justice que l'homme des États se rend à lui-même? Ou bien, au contraire, considère-t-il avec orgueil que, son esprit se trouvant pour l'éternité cloué à la meil-

leure place par le marteau des Pères Pèlerins et les bras de présidents mystiques et alertes, il n'a plus à livrer aux Compagnies chargées de renouveler autour de lui les aspects du monde, que ses os et sa chair, comme un bœuf? Voilà du moins les considérations que remâche en soi-même l'homme venu du plus petit et du plus ancien des États-Unis du Monde : cette Suisse étroitement serrée entre quatre montagnes, mais assise sur trois civilisations auxquelles elle participe avec tant de bonhomie et de subtilité. Quelle lourdeur, quelle platitude dans la teinte uniforme passée par les mœurs sur toute une confédération pourtant plus grande que l'Europe et aussi variée que le monde!

Eh bien, soit! Arrivant de Los Angeles, le train électrique s'est vidé de sa cargaison américaine sur le port de Wilmington. Vidées aussi les autos métalliques : bétail que l'on parque dans d'énormes garages. Et à présent, par les *pipes-lines* de quatre larges passerelles, le flot humain coule dans le réservoir flottant du bateau. « *En ferry-boat au pays de féerie!* » Un *million-dollar steamer* (*million-dollar* : adjectif qui, aussi bien qu'aux navires, s'applique aux hommes, aux hôtels, aux buildings), un *million-dollar steamer*, dis-je, emporte chaque jour vers l'île l'épaisse masse des visiteurs, dans ses tôles d'acier. Fabriquer en série d'énormes boîtes de conserve, aussi solidement fixées ou aussi rapidement mobiles que possible, et où puisse tenir la plus grande quantité imaginable de matière humaine, n'est-ce point là toute la civilisation?

Pour ce loup métaphysicien qui furieusement transperce de ses crocs les motifs, attaquant à la fois l'endroit et l'envers, sans cesse déchirant ou broyant, quels exercices théoriques ce jour-là?

D'abord circuler, pas à pas, sur le pont supérieur, ingénieusement aménagé pour transporter le nombre maximum d'êtres assis : strié sur la transversale de rangées de bancs juste assez écartés pour l'aisance du genou, juste assez larges chacun, avec leur demi-pouce de trop, pour donner à chaque derrière la sensation de confort qui le fait s'épanouir. Puis, tandis que les bouffées du jazz montent de l'entrepont, dévisser les pièces et les charnières des visages. Écoutent-ils assez pieusement le mégaphone installé à l'avant leur

hurler avec autorité qu'ils vont prendre part au plus étonnant voyage, leur énumérer la longueur du bâtiment en tonnes et son déplacement en dollars, leur apprendre par cœur de force (oui, car dès que le méga de l'avant se tait, un autre manifeste à l'arrière) tout un lot d'excursions, chiffres et chiffres encore, milles et dollars. Des excursions qui, toutes, sont des « joyaux » ou de « pures merveilles ». Chacune jouissant, tout au moins sous certains rapports, d'une incontestable suprématie sur le globe entier.

— Écoutez! Écoutez! — s'écrie Éthel qui se rapproche de la mécanique, ainsi que jadis ses aïeules se pressaient vers la chaire du pasteur.

— Faut-il, médite Sandroz, que l'âme américaine soit vide pour qu'elle demande avant tout, et à tout prix, qu'on l'empêche de regarder en soi, fût-ce un instant? Sans cesse lui jeter un fait qui l'occupe, un bruit qui couvre le son de la voix intérieure, des signes qui interceptent le contact de la réalité! Pour écarter de ces gens le risque non point même de se tromper, mais d'oser un geste personnel qui compromettrait cet engourdissement intime que leur agitation cache mal, le prix tout fait, en dollars, de tout objet, de toute destinée...

Cette affreuse misère du peuple qui se croit le plus riche du monde, le bellettrien la lit dans ce que, par moments, peut avoir de sommaire le jeune éclair des yeux d'Ethel : dans le dessin naïf des lèvres, jusque dans les tendres courbes (à boire et à manger!) de la poitrine. Puis, peu à peu, il oublie la jeune fille; il oublie cette foule elle aussi. Plus rien que l'océan, plus rien que l'éternel Pacifique élevé jusqu'à l'horizon concave. Monument autrement ancien, durable et gigantesque que n'importe quelle Pyramide!

Résonner à l'unisson avec l'immense vibration des flots; avancer avec la dévorante réflexion du soleil; guetter, sous l'angle de l'éternité, sait-on quoi? La voile d'un yacht, l'aileron d'un requin, le nuage qui parfois sort de l'évent d'un cétacé, l'embrun vaporisé par le vent... La longueur d'un trajet sur mer est étrangement parallèle à la durée du temps. C'est ainsi que, sur cette mer d'un bleu indigo, presque méditerranéen, mais inquiétée par un horizon toujours

brumeux et profond, Sandroz, au bout de l'heure que la proue met à fendre les vagues, voit grandir l'île promise : à la façon d'un siècle futur dont se rapproche un homme qui prend de l'âge.

Le port d'Avalon, ainsi nommé d'un des coquillages de l'île, l'*abolone*, écartant le rocher du Pain de Sucre, enfin démasque sa plage demi-circulaire. Jetée confortable, boulevards confortables, qui vous conduiront vers de confortables hôtels et de confortables clubs. (Tout est confortable ici, comme, au Japon, tout est honorable.)

— Si jolies, ces villas! Si neuves! — s'écrie une Ethel de douze ans : si neuve elle aussi.

Oui, calcule Sandroz, tandis que le *million dollar ship* s'amarre parmi les yachts luxueux et les innombrables barques à moteur, il y a par ici d'admirables êtres vivants. Mais pas sur l'île : au dehors! Ils se tiennent prudemment au large. Ce sont ces « gibiers de pêche » au sujet desquels le haut-parleur proclamait tant de chiffres. *Le Thon (80 à 250 livres), le plus dur poisson-combattant! Le Poisson-épée, splendide guerrier aussi (100 à 350 livres)!* L'Albicore. La Queue jaune. Et les Bass et les Bonites, les Barracudes, les Têtes-de-Mouton, les Poissons-Blancs. Qu'est-ce qu'une espèce animale, sinon un morceau de géologie, qui, détaché d'antiques millénaires, rôde dans le présent comme un témoin de mondes disparus? « Revenant » bien plus étrange et émouvant que n'importe quel fantôme! Ici, ces voyageurs de l'éternité, arrivés jusqu'au xxe siècle à force de courage, de ruse et d'extraordinaires amours, des mécaniciens à tant de dollars l'heure, qui puent l'huile et l'essence, vont chaque jour les massacrer avec impunité, emmenant avec eux de stupides terriens. *En location, instruments supérieurs de chasse et de pêche! Aucune compétence requise!* N'est-ce pas, l'acte moderne de la connaissance consiste à poser rapidement sur les objets un contact qui salit. De même, la preuve de n'importe quelle possession n'est-ce pas le droit de gâcher? Consommer? même pas. Détruire au plus vite, tout est là!

Sandroz ne songe pas à diriger sur sa conduite son impitoyable clairvoyance.

— Qu'avez-vous à rire ainsi? — fait Ethel, effrayée de cette grimace aiguë, d'où elle craint de voir jaillir certain rire qu'elle ne connaît que trop.

— Difficile de vous expliquer ça. Vous savez, sans doute, que jadis les logiciens, raisonnant *a priori*, c'est-à-dire, Ethel, en se passant de l'expérience, avaient cru pouvoir imposer aux objets une série de règles qui aujourd'hui paraissent vides de sens. Par exemple : « *L'effet est contenu dans la cause* », ou : « *Ce qui vaut pour la totalité vaut pour la partie* ». (Comme elle fait joliment semblant de comprendre, cette Américaine! Tout à fait l'air raffiné qu'elle prend pour suivre avec un bâton de rouge le contour de ses lèvres.) Eh bien, il y a de même une syllogistique moderne aux affirmations assez gratuites. Par exemple, celle-ci : « *Un millionnaire américain vaut plus qu'un bass ou un thon, puisqu'il peut le tuer sans péril, tandis que la réciproque n'est pas vraie.* »

— Hnhn! Oui. Je pense ainsi, — fait une Ethel égarée.

— Seulement, voilà. L'existence du requin infirme quelque peu la valeur de cette échelle des êtres.

Ethel assiste à un phénomène plus terrible que celui de l'hilarité haineuse jadis vomie au Topanga : un rire affreux, à la muette, dans l'intérieur de la bouche ouverte, une bouche de cadavre.

A l'hôtel Sainte-Catherine. Le couple mange du poisson-épée. *Chair un peu semblable à celle du veau, hnhn? De très bons fauteuils!* Est-ce que, pour le véritable Américain, tout voyage n'est pas, avant tout, un défilé de fauteuils et de salles de bains? Et comme la vie, elle aussi, est un voyage... *De très bons fauteuils*, juge Ethel! Et un beau jet d'eau propre, dont le cristal lui-même a l'air lavé, brossé, rincé. Et, par-dessus le marché, entre les végétations ornementales, petite vue sur la mer. Devant l'hôtel, « *ce beau wharf : si merveilleux!* » Escorté des deux côtés, sur ses balustrades, d'un cortège de drapeaux. Tous américains : les États-Unis n'offrent-ils pas la seule patrie avouable?

Bain. Vagues singulièrement froides, bien que l'on soit ici presque au niveau des tropiques : la Sibérie et le Japon se permettant d'exporter sans autorisation sur la Californie l'eau froide de leurs côtes.

La perfection même, ce tour en auto-car : pour commencer, on attend la voiture dans un si beau kiosque vert! Ethel, dans le vain espoir de défroncer la face de son amant, se récrie tous les vingt tours de roues. Combien charmantes les bungalettes de Villa Park, douze cents bicoques rangées sur vingt lignes, *le plus large hôtel d'un étage existant au monde!* Combien sauvages les cañons (on leur apprendra mieux un jour). Du haut des pics et des promontoires, quelle parfaite vision, la lumière ne perdant en route ni une seule vague ni un seul pilotis, ni une latte des toits, ni une broussaille des pentes! Et quel plaisir, en redescendant, de rencontrer sur les gazons bien coupés la maison parfaitement blanche, nette, propre, de l'industriel au chewing-gum! Pareille en effet aux rectangles de gomme encore en leur fleur, à cet instant où les doigts du client entr'ouvrent le papier diaphane dont tombe un peu de poudre parfumée.

Le soir, comme le navire appareille, Sandroz s'est penché au-dessus du flot, coudes sur la lisse. C'est l'heure oblique des secrets échanges. Le soleil, se rapprochant de notre monde, prend une espèce de face humaine : tandis qu'inversement chaque objet terrestre touché par la lueur semble l'une de ces pages de mathématique sidérale où les calculateurs tracent le signe de l'infini. Au-dessous de Sandroz, la surface de l'antique flot minéral tantôt calcule de ses fugitives saillies les mouvements des cent mille forces hétérogènes qui s'additionnent, se soustraient, s'intègrent dans l'épaisseur de chaque vague, tantôt, pure fantaisie, se crispe en arabesques d'or. L'émigrant tressaille : le tapage d'une joie épaisse l'a tout à coup frappé comme une insulte. Un jazz a explosé à vingt pas de lui dans une barque. Spasmes du son, où ne tardent pas à se déceler un ennui sans bornes et on ne sait quel vil repentir. Ailant saxophones et cornet, trompette à étouffoir et trombone à pomme, les joues sont éployées; les doigts, agiles. Clins d'yeux luisant de connivences. Le tout sans cesse agité, condamné à tressaillir sans cesse, sous peine de se figer à l'instant en on ne sait quoi d'affreusement morne.

— Va donc, eh! faux bois de Boulogne, sous-Vevey, Lugano ou Riviera à la manque, à tant de manques! bougonne à

mi-voix Sandroz. Est-ce là l'élargissement, l'aventure que je suis venu de si loin chercher? Que demandent-elles, après tout, ces foules ruées sur le Pacifique? Ce qui peut tenir d'abîme entre deux doigts de pied.

— Que dites-vous? — demande en vain une Ethel si lointaine : au delà de la muraille qu'elle a, sans le savoir, élevée toute la journée entre elle et son amant. Une Ethel honteuse elle ne sait de quoi. Une Ethel désespérée, dont, à ses côtés, le psychologue ne soupçonne pas la douleur.

Sandroz se tait.

Dans cette journée-là, deux moments pourtant assez vastes pour qu'une âme puisse y tenir tout entière.

Le premier, sur l'un des fameux « bateaux à fond de verre ». Imaginez, enchassées horizontalement dans la quille d'un vapeur plat, des cuves rectangulaires, longues d'une vingtaine de pieds et larges de trois, dont une épaisse lame de cristal forme le fond. Les quatre côtés de chaque cuve sont longés par des bancs : les spectateurs, assis en rang, se penchent. Sitôt les portes de l'entrepont refermées au-dessus des têtes, le jour céleste et ses reflets dûment bannis, une étrange apparition s'élève, scrutant les âmes : la verdâtre et sybilline lumière qui rayonne des profondeurs. Ce n'est certes pas sans appréhension que les touristes américains guettent les vitraux de cette cathédrale consacrée aux dieux d'un autre univers. Mais l'hélice a frémi. Les vitraux deviennent des films, des films en couleurs. Allons, on se retrouve chez soi! Grosse curiosité. Exclamations. Plaisanteries.

On le pense bien, « *l'incomparable intérêt des jardins sous-marins uniques au monde* » qui entourent l'île de Santa Catalina, est une affirmation de même valeur que l' « *inusabilité* » des talons de caoutchouc Hobberton, ou que « *le stupéfiant pouvoir nutritif* » de la Royale Farine. Le fond de la mer dans ces parages se trouve moins coloré et varié, non seulement que dans les archipels de la Sonde, mais même qu'en beaucoup de points de l'Atlantique et de la Méditerranée. La faune n'y est pas plus riche. Néanmoins, chassez de votre esprit les textes d'une publicité ampoulée; refusez d'entendre les cinquante bouches qui s'y associent avec une spontanéité fréquente dans un pays où, chacun faisant usage de la réclame,

les exagérations et les mensonges font résonner en tout individu, en n'importe quelle foule, un écho vigilant, sympathique et, je dirais presque, loyal; ne regardez pas cette Ethel, qui si gentiment compte les poissons et voudrait les caresser, se remettre à la dérobée un peu de poudre sur le nez : que de choses restent encore dans votre mémoire! Jeunes rayons qui, suspendus par le front à la surface des vagues, dansent, foulant aux pieds, noire vendange, les gouffres impénétrables; bancs de sable certifiés soudain par d'ondoyants et nostalgiques réseaux de lumière; hautes algues, brunes, bistres, rouges, montant tout droit avec la solennité de vieux arbres : immobile forêt où, splendidement émaillés ici, ailleurs estompés par une ombre mystérieuse, rôdent des poissons couleur orange, argent ou acier bruni et les linéaments cristallins des méduses. Troupes vite emportées hors de ce muet spectacle où paraissent flotter à la fois les irisations du désir, et les halos de la sainteté, et ces transparences sanguines que prennent les paupières au moment de l'éveil, et ces clartés d'outre-tombe pareilles à un éternel remords.

Or, tout à coup — et voilà l'instant le plus mémorable — un plongeur se manifeste dans les vitres. L'homme a jailli de l'obscure stalactite que l'ombre du navire attache à la carène. Dans un élan qui semble devoir se poursuivre à jamais, il passe, bras allongés et joints, lèvres scellées, jambes collées l'une à l'autre : merveilleusement azuré par une lumière spectrale. Pour l'émigrant, apparition de son âme elle-même, cet être séparé, silencieux, impossible à toucher ou à entendre et, dans sa nudité, pareil à un nouveau-né ou à un mort.

L'autre profondeur que, ce jour-là, connaît Sandroz, l'autre réalité où il s'épanche, il les rencontre lorsque, prenant la passe de San Pedro, le navire rentre en Amérique, au crépuscule.

Vaine et sombre salissure, là-bas, à droite, la foule dressée des derricks. Plus près, salissures blanches, ces yachts multiformes, confusément mêlés aux énormes et pâles réservoirs à « huile ». Scieries, ascenseurs à grain, buildings ont perdu non seulement toute utilité, mais leur consistance même.

Il n'y a plus de continent exploité, mécanisé, rebâti, il n'y a plus de peuple orgueilleux de sa force, ni d'hommes qui, pour avoir fait fortune, croient avoir touché l'absolu. L'Amé-

rique et les Américains sont réfugiés au delà d'eux-mêmes, dans cette transcendante réalité dont, chaque matin, les chassent les chiffres précis du jour.

Dans le ciel, une marque rouge, immense : le Sang unique, commun à tous les hommes, à toutes les nations. Le silence a de façon provisoire pris en garde la largeur et la sincérité des âmes. Toute l'humanité, impossible à dissocier maintenant, paraît charger de sa grappe cette proue : qui, comme si notre globe entier se résumait en sa pointe, avance dans l'éternité.

Quelques jours plus tard, d'autres données encore, assez inattendues, se proposent à l'émigrant. Notre âme n'est-elle pas le chaudron des sorcières? Le hasard y laisse tout ensemble tomber, dans un philtre qui bout depuis l'origine des mondes, l'écaille de dragon des paysages, la mandragore des bruits, l'idée, cette vipère, et les plumes d'anges et les fœtus et les crapauds des rencontres quotidiennes : dans la vapeur, voici, toutes combinaisons mystérieusement achevées, se dresser peu à peu la forme nécessaire de l'unique Avenir possible, étendant un geste transparent.

Sandroz s'est heurté à Guyon sur un trottoir de la 5e. Guyon l'a emmené à Long Beach passer le dimanche chez le surintendant de la *Signal*. L'ingénieur connaît assez ce collègue pour pouvoir lui amener un hôte.

Au dehors, villa neuve, blanche et irréprochable comme un œuf : nichée dans la plus étonnante profusion végétale, façade encombrée de palmes, porche agrippé par des lianes gigantesques. Des bougainvilléas violets, tiges aussi épaisses que des ceps de vigne, ont pris d'assaut le toit. Au-dedans, ces mêmes murs déshonorés par d'affreux papiers et des gravures bibliques, dont les personnages vulgaires, irréprochablement tristes, semblent cuver on ne sait quelle morne ivresse : celle peut-être que dispensent les alcools industriels empoisonnés là-bas par les soins mêmes du gouvernement. Pas plus de livre que chez Hickman, mais, partout sensible, la dureté du Livre des Livres. Comme chez Hickman encore, mais détonant singulièrement avec une piété archaïque, les machines à chasser l'âme et à faire du bruit.

Gens de la Nouvelle-Angleterre, descendants de ces puritains qui, de restriction en restriction, en sont venus à tarir

les sources mêmes de la vie. Car la santé de l'Amérique ne doit pas être jugée seulement sur les magnifiques athlètes qu'elle exporte. L'homme court et roussâtre, épaisseurs mal placées au ventre et aux articulations; les chaussures, sacs de navets, laissant soupçonner des pieds difformes; un coup de pouce gonfle le lobe des oreilles; au bord des paupières sans cils, une chair qui décourage l'appétit. Il semble perpétuellement fixer, d'un vitreux regard, le double esclavage qu'il subit : son métier et sa femme. La femme, incroyablement coriace, front étroit et menton énorme, squelette bâti en versets de l'Exode et en hareng saur, vertueux squelette. Le fils aîné, obèse, parle mollement d'être médecin ou avocat. Le cadet a hérité du grand menton de sa mère. Tics, gestes irréguliers, attention instable, lançant, dans des démarches impulsives, une curiosité vacante et superficielle : il apparaît à Mr. Chas Rambert tel qu'une insupportable caricature du jeune Sandroz de jadis. Lui faut-il retrouver jusqu'en Amérique les horreurs qu'il croyait particulières à sa famille? Cette odeur aigre de lit et de cuisine, cet air moral trop respiré, les taciturnes méditations de l'austérité et de la chair — les mêmes qu'en Suisse jadis, derrière les vitres de l'appartement où règne despotiquement le pasteur. Quel besoin d'ouvrir la fenêtre, quel élan d'esprit, fût-ce dans le vide!

Resté un moment seul devant une embrasure, Sandroz soulève la vitre à guillotine. Deux lignes de villas le séparent de l'Océan qu'il ne peut apercevoir. Il faut que son esprit s'élève par un nouvel essor. Non, ce n'est plus une auto, rampante machine, captive du ciment et des talus californiens, qui suffirait à l'émigrant! Tous ces mécaniques visages d'Amérique, ces boulons que sont les Hickman et les Rumrill, ces épais enfants vissés dans le cylindre du couple, et la pauvre Ethel, cette menue étincelle, et ses compagnons même, Guyon et Mascari, ces vilebrequins : tout cela lui semble les pièces d'un moteur qui l'emporte bien au-dessus de ce pays-ci.

Les profondeurs célestes résorbent déjà les mécanismes. Dans une imagination qui le dédouble déjà, du Sandroz aérien qu'il voudrait être ne subsistent, aux yeux du Sandroz demeuré en bas, que deux ailes.

VI

La preuve que Mr. Texas W. Rumrill se trouvait désormais introduit dans la catégorie de ces pléthoriques qui, congestionnés d'or, ont impérieusement besoin, pour se soulager, de ponctions qui effraient le vulgaire — colliers de perle, carrosseries extravagantes, tableaux de maître, fondations philantropiques — cette preuve se manifestait enfin à tous les regards, sous forme de statue : dûment affichée devant sa « résidence ». Ainsi la feuille de diagnostic au chevet du malade.

Vieux Rhum, élargissant ses reins et ses fesses, avait désormais, au club des Rotariens, plus large base pour se caler dans les fauteuils de cuir, main plus lourde à jovialement abattre sur n'importe quelle épaule (plus d'épaules interdites!), et lorsqu'il s'agissait de politique, l'ancien maraîcher ne brillant pas dans les discours, grognement plus écouté, plus personnel. Le grognement de Vieux Rhum? Destiné à devenir, un jour, une des pierres angulaires de la politique californienne. Grognement augustement porcin, solidement patriote, du plus pur et du plus traditionnel républicanisme dans les notes bases et électorales, gorge et coffre, avec parfois (donnons chance aux masses!) de légères résonances démocrates dans le haut du nez.

Dès le premier samedi, la photographie de la statue en première page du *Hollywood Mirror*. Cinq pouces de haut. Bien que l'œuvre fût vêtue correctement, le photographe de ce respectable journal avait eu soin de placer l'objectif en avant et un peu à gauche : point de vue d'où, coïncidence favorable, l'épaisseur du vêtement cachait à la fois et cette moitié de sein tout juste tolérée par la pudeur américaine, et ces rotules un peu carrées auxquelles les cent mille anatomistes amateurs qui achètent la feuille auraient pu faire objection. Dès le lundi, Vieux Rhum put lire et relire cent fois un grand article dans le *Los Angeles Times*. Se repaissant des glorieuses lettres imprimées qui, comme les derricks au matin, grêles noirceurs sur les nuages de beau temps, envahissaient le papier.

REINE PÉTROLE

MYSTÈRE SOCIAL
ART PROPRE ET INCASSABLE

Mr. Texas W. Rumrill... Rotarien bien connu... Noté dans les hauts cercles de l'huile... Palatiale résidence de style colonial... Désormais ornée d'une magnifique allégorie... Le célèbre sculpteur, Mr. Chas F. Rambert : qui a délaissé les têtes couronnées d'Europe pour placer une couronne de sa propre marque de fabrique sur le front de la Californie... D'aigus commentaires courant avec grosse excitation sur la personnalité femelle de la Haute Société new-yorkaise, qui est dite avoir gracieusement prêté ses traits à l'artiste... Art propre, réagissant contre cet horrible excès de nu qui déshonore la statuaire et en fait une nuisance pour les éducateurs d'enfants et les pudiques jeunes hommes... Ciment armé : artistique innovation qui (nous fait pensivement remarquer Mr. Texas W. Rumrill), dans les grandes villes où 22 p. 100 des habitants changent de domicile chaque année, englobe incassabilité réelle en cas de transport.

La fortune, en Amérique, est dressée à la rapidité : n'y suit-elle pas la gloire à la course? Deux jours après la publication de cet article, un propriétaire de derricks plus nombreux que ceux de Rumrill commandait à Mr. Rambert non plus une statue, mais un groupe; un millionnaire de Pasadena, quatre bas-reliefs. De toutes parts, on voulait lui arracher dessins d'affiches ou de boîtes de conserves, décorations d'intérieur, plans de villas.

L'ancien bellettrien, installé dans un appartement du plus « exclusif » hôtel d'Hollywood, le colossal *Ambassador*, — dont le plan trace le plus grand H en maçonnerie qui soit au monde — triait chaque jour un courrier de ministre. Enquêtes sur le dernier crime, la prohibition ou le mariage (cette autre forme de prohibition), demandes de photographies et d'autographes, invitations à dîner, sollicitation de patronage pour fêtes de charité, lotissements ou dentifrices. Sitôt descendu dans ce *lobby* dont les fenêtres ouvrent sur l'admirable vue des sierras désertes, Sandroz se trouvait assailli par les journalistes, les quémandeurs, les inventeurs :

relancé du grill-room chinois, noir et vermillon, jusqu'à la salle à manger (capacité d'âmes assises : 1 600), jusqu'à cette salle de bal d'où le regard plonge dans un couloir de 450 pieds, bordé de deux rangs de chambres. On le suivait sous le portique de palmes. On le pistait dans le bois de cocotiers, et tout au long du demi-mille de pergolas ornées de vignes.

Six semaines après son installation à l'*Ambassador*, Sandroz, un beau soir, s'avançait dans Spring Street.

Quel Sandroz, entre les cinquante Sandroz possibles? Cinquante êtres virtuels et diaphanes ne cessent-ils pas, durant toute notre existence, de nous guetter avec une sorte de haine : la fragile barrière du fait et du hasard les sépare de ce rival qui, à lui seul, leur prend toute la vie. Quel Sandroz?... Révolution imprévue! Oh, ce n'était plus le philosophe qui, de ses exigences subtiles perçant toute apparence, avait « *vu à travers* » la Californie. Mais un gaillard de luxe, aux vêtements enfin confortables, le pas important, la poitrine trop large, la face, déjà inexpressive, gagnée çà et là par des crispations d'homme surmené : îlots d'américanisation pareils à ces cristaux qui s'étendent à la surface des solutions concentrées.

Oui, des épaules non plus de toile, non plus traversées par le vent comme une mince capote de torpedo; mais bâties sur le corps solidement, ainsi qu'une carrosserie de limousine sur le châssis. Une telle transformation n'est-elle pas naturelle chez un homme qui, deux mois auparavant, faisait anxieusement le tour de ses poches pour y découvrir un *nickel* oublié, et dont, présentement, la signature vaut mille dollars? Certes, vous devez bien supposer que ce Sandroz soudain « arrivé » a jeté quelque mépris à la face de son propre succès, glissé quelque ironie dans sa réponse aux complaisances subites des gens et du destin, et certaines profondeurs de haine dans tels des coups de crayon qui lui ont été chèrement payés. Ne se croit-il pas homme à mâcher le marbre, à tordre les bronzes de l'hôtel de luxe, à saccager l'or et les diamants, brillants comme des larmes, de l'adoration qu'Ethel dépose à genoux devant ce succès nouveau-né au-dessus duquel s'est arrêté l'étoile que, la première, elle vit dans le ciel? Cela, oui! Tout de même, l'avion rêvé à

Long Beach a subi une étrange transformation. Le Sandroz qui, ce soir-ci, avance énergiquement à travers la foule, a en effet deux pales d'hélice : deux gros chèques versés en avance sur les commandes. Reçus ce matin, il ne les a pas encore, oubli ou dédain, déposés à sa banque.

Donc, Sandroz traversait la chaussée au coin d'un *block*, comme il est de règle dans les cités d'outre-mer, mais, par orgueilleuse inadvertance (état d'esprit encore peu américain), pas tout à fait entre ces lignes blanches qui délimitent le passage des piétons. La masse d'une puissante automobile, obus d'artillerie lourde, poussa droit vers lui, à l'improviste.

On a plusieurs fois noté, parmi les bizarres effets de la foudre ou des explosifs, qu'il leur arrive de dévêtir leur victime de façon aussi instantanée que complète. L'urgence du péril a les mêmes effets, au regard de la conscience intérieure. Un Sandroz nu comme l'âme, ainsi le plongeur de Catalina, un Sandroz ineffablement dépouillé de tout ce qui n'est pas soi, jaillit du fond de lui-même, poings fermés, mâchoires serrées, jarrets élastiques, et bondit sur le trottoir.

A ce coin de Spring Street et de la Sixième sur lequel Sandroz retomba, les pieds joints, il y a précisément un bureau de voyages. Les noms des ports japonais, chinois, malais, que nous plaçons dans l'Extrême-Orient mais que la Californie voit à l'ouest, y sont dorés sur la glace de la vitrine.

Immobile, rudement coudoyé sans le savoir, Sandroz demeura devant la vitrine un temps indéfini : où le lecteur est libre de supposer soit une heure prodigieusement brève, soit une minute démesurément emplie. Il semblait contempler de mauvaises découpures de carton colorié, qui représentaient une forêt aux palmes invraisemblablement chargées de lianes, de fleurs, de singes, d'oiseaux : dans une clairière, des bonzes, gros comme des soldats de plomb, desservant une pagode où s'entrevoyait le sourire de Bouddha. Sandroz regardait, ou du moins paraissait regarder. Paraissait se trouver à Los Angeles au coin de Spring et de Sixième. En réalité, un Sandroz délivré des apparences, débarrassé de sa récente et grossière fortune, s'avançait, dans la plus effective des jungles, au delà d'odeurs inconnues

et d'inimaginables musiques orientales, vers un temple effectif : peut-être, vers le vrai Dieu.

Au bout de ce temps dont je me refuse à livrer au lecteur la mesure arithmétique, Sandroz, opérant au-dessus du Pacifique un nouveau bond autrement subtil que celui qu'il avait fait jusqu'au trottoir, Sandroz se retrouva dans la rue américaine. Les façades, de toutes parts, s'enfuyaient loin de lui. Comme deux ans auparavant les dernières maisons de Lausanne, elles le laissaient seul.

L'émigrant poussa la porte du bureau de voyages. Un quart d'heure après, il tenait entre ses doigts un billet de cabine pour Java. Le *S. S. Aurora* quittait Seattle dans trois jours.

En introduisant dans son portefeuille le ticket jaune, Sandroz aperçut la marge dentelée des deux chèques et sourit. Ces dollars? Aussi séparés de lui que les feuilles emportées par l'ouragan peuvent l'être du tronc de l'arbre.

VII

Lorsque le lendemain Sandroz s'éveilla, il ne trouva pas autour de lui les hauts murs de l'*Ambassador*. C'étaient les parois de son bungalow, auquel, les derniers temps, il n'avait fait que de rares visites.

Il se faisait déjà tard.

Le rayon de soleil qui, dans la « glorieuse Californie », ne manque guère de se glisser par les interstices des stores, visitait naguère, quand le jeune homme ouvrait les yeux, le fond de la pièce : ce matin-là, déjà moins oblique, il avait eu le temps d'avancer jusqu'au lit.

L'émigrant était sorti du sommeil de façon lente et graduelle, par complète saturation de repos. Les songes qui précèdent ces réveils-là ne laissent pas trace dans la mémoire. Sandroz avait le sentiment d'émerger d'il ne savait quel gouffre obscur et insondable. Il se rappela, cette fois encore, le nageur au geste éternel traversant l'abîme sous le fond transparent du bateau.

La pénombre effaçait les meubles. Sandroz n'apercevait guère que les lumineux grains de poussière suspendus dans le rayon.

Son esprit s'empara de ces particules. Il les divisa des

milliards de fois, jusqu'à les réduire à la dimension d'atomes; puis les multiplia des milliards et des milliards de fois, jusqu'à en faire des astres. L'univers était devant lui : l'émigrant tendit le bras, comme pour demander quelque chose. Et il reçut en effet, dans sa main, la lumière ainsi qu'une barre d'or. C'était un or ineffable, mélangé à la chair, né de la chair : non point posé sur elle, mais qui en rayonnait.

Longtemps le jeune homme considéra les plis brillants, la gloire de sa paume transfigurée. Puis, pour ne pas troubler le mystère, à pas discrets, sans lever le store, il circula dans la pièce, presque secrètement.

Un regard jeté dans la chambre voisine. Mascari dormait : ravagé par le sommeil comme d'autres le sont par la fatigue. Le bootlegger ne trouvait plus que difficilement le repos. L'ombre enfin le foudroyait sur les dernières pentes de la nuit. Une jambe hors du lit, bras étendus, râlant, tête à la renverse, la balle de quelque policier semblait l'avoir abattu dans son élan.

Sandroz se rappela un autre tableau, à l'aurore, marqué d'ongles ensanglantés. Maintenant il ne voyait plus le fauve farouche, mais l'homme vaincu.

Il tira doucement la porte sur cet affreux sommeil.

Allons, il s'agissait de rendre les derniers devoirs à un autre compagnon qu'il abandonnait aussi : à ce Sandroz révolu, dépassé, que la victoire remportée sur lui oubliait aux côtes de l'Amérique. Ainsi la guerre enjambe, sur le talus d'une route, les cadavres qu'elle vient de faire. Déjà, la veille, en réglant les comptes de l'*Ambassador*, l'émigrant avait éprouvé, vis-à-vis de toute une part de lui-même, ce même sentiment de cérémonie funèbre. Il adressa donc à tout ce qu'il avait été en Amérique un dernier salut. Puis il écrivit quelques lignes d'adieu à Ethel. Puis à Mascari : il quittait la Californie, disait-il, sans donner autre indication. Il chargeait son camarade d'adoucir les choses auprès de la jeune fille. Puis il ouvrit portefeuille et porte-monnaie, l'un et l'autre fort amaigris depuis la veille, fit l'addition, et glissa la moitié, exactement, dans une enveloppe. Il écrivit sur le coin de celle-ci : *Pour mon vieux Masc. Derniers comptes.*

Que restait-il à faire? Il songea à Guyon, qui, ces derniers

temps, avait fait en son esprit figure de héros : en cet instant, l'ingénieur lui apparut sec, étroit et pauvre. Bah, à celui-là, l'huile suffisait! Il y avait sur la table, rapporté de l'*Ambassador*, un paquet de coupures de journaux. Un peu gêné par la demi-obscurité, l'ancien sculpteur en parcourut deux ou trois avec un rire tranquille. Pourtant, quand il les déchira les unes après les autres, comme un prisonnier rompt ses chaînes. quelque chose aussi se déchira dans sa poitrine. Restait un dernier papier : la photographie du *Mirror*. L'image de la statue, déjà, représentait un suprême souvenir d'Ethel. Charlie le glissa dans son portefeuille.

Soit.

Tout était accompli.

La carte de Los Angeles, *Éditée par Bridwell, ingénieur*, 412 *Pacific Finance Building*, et criblée des 120 points rouges du *Trouveur de Rues patenté*, gisait sur un coin de la table. Sandroz considéra d'un œil indifférent, captifs dans les pattes bleues de l'énorme araignée que dessinaient les lignes d'autobus et de tramways, les centaines et les centaines de *blocks* rectangulaires dont l'ordonnance, çà et là troublée aux endroits montagneux par des paquets de rues disposés en labyrinthe, se propage au Nord, à l'Est et au Sud, jusque dans le désert même : et, d'un revers de main aussi indifférent que s'il se fût déjà trouvé au large des côtes, il envoya promener la feuille. Voilà. Certes, un siècle plus tôt, il eût été, en ce pays-ci, un pionnier véritable. Dans une imagination ardente le jeune homme sentit ses habituels coups de mâchoire se transformer en coups de fusil, en coups de fouet. Il chevaucha un instant au côté des grandes roues cahotantes qui, broyant les lieues et les périls, gouvernaient de leur primitive géométrie les trois paires de bêtes attelées. Droit à l'Ouest, avec les Boone, les Harrod, les Marcus Whitman! Les villes et l'Europe négligemment laissées derrière lui : au devant des orbes et des poitrines, éclairé de disciplines neuves, l'inconnu!... Eh bien, qu'avaient-ils édifié, les fils des découvreurs d'empires? Des bâtisses magnifiques, mais, dans leur épaisseur toute matérielle, à laquelle manque le mortier de l'âme, plus inconsistantes que les rêves de leurs pères! En Europe, l'herbe même est plus solide.

L'heure de la purification lustrale était venue.

La salle de bain se trouvait contiguë à la chambre de Mascari. Sandroz ne voulut pas risquer d'éveiller son ancien compagnon et se contenta de la cuisine.

Ce temple-là sentait le graillon : le bellettrien se complut à l'odeur grossière qui lui paraissait attacher à une réalité plus effective cette matinée méditante, ainsi qu'un vulgaire clou fixe au mur l'idée d'un dessin. Avec le sentiment d'accomplir un rite, l'homme donc dépouilla ses vêtements menteurs. Puis il attaqua sa nudité au savon et à la brosse, enlevant jalousement de lui-même, des épaules au ventre, des flancs aux pieds, avec la poussière américaine, toute trace d'Amérique, désirs et dogmes. Il se versa sur le corps l'eau froide d'un nouveau baptême, plongea dans la cuvette sa face.

Comme il rentrait dans sa chambre, il y trouva le goût d'un air déjà respiré (encore que, derrière les stores, il eût laissé, selon son habitude, la fenêtre ouverte toute la nuit). La demi-obscurité lui fit horreur.

Vite. Partir.

Du coin de la pièce où il l'avait serrée la veille au soir, l'émigrant tira la vieille valise de cuir qui n'avait cessé de l'accompagner : dans les dorures de l'*Ambassador*, comme dans les escarbilles de l'entrepont. Elle se tenait devant lui, immobile et docile, offrant sa poignée. Il sourit au fidèle instrument, ainsi qu'à un chien. Puis, avec le soin et l'adresse d'un vieux soldat, il y tassa, vivement, son paquetage : nécessaire de toilette, linge, chaussures, livres. Une *Algèbre*, les *Cinq grandes Odes* de Claudel, les *Gedichte* de Gœthe, et son *Spinoza* latin. C'était là tout ce qu'il possédait. Bah! A Seattle, il s'équiperait sommairement pour le climat des tropiques...

La valise refermée, bouclée, cessa d'être un animal familier. Elle lui apparut telle qu'un satellite de ce globe, dont elle faisait le tour, de l'est à l'ouest, dans le même sens que la lune. Son propre corps, lui aussi, autre satellite : il eut un instant l'impression de glisser à jamais au-devant de la terre, comme sur une paroi lisse où l'on ne peut se retenir. Mais ce mouvement d'idée lui parut orgueilleux : il baissa les paupières, acceptant du fond du cœur tous les

modes d'existence, même ceux que l'homme marque du mot de néant.

Sans doute l'émigrant, quelque silencieusement qu'il se fût efforcé d'opérer ses préparatifs, avait-il dû faire quelque bruit? Ou bien Mascari, lui aussi, s'était-il de lui-même éveillé? Comme Sandroz soulevait sa valise, une lumière soudaine fit irruption dans la pièce. Mascari, qui de son côté avait levé le store, se trouvait debout sur le seuil violemment éclairé. Ombre muette et sinistre.

Il regarda l'homme et la valise.

Vis-à-vis de ce compagnon des mauvais jours, un irrésistible sentiment de désertion, de culpabilité envahit Sandroz. Il détourna le visage.

— Je quitte l'Amérique. Je t'ai laissé une lettre : j'ai cru pouvoir te demander d'adoucir les choses pour Ethel.

Mais Sandroz se sentait irrité par la lâcheté de son attitude. Il ramena, d'un effort, son regard sur celui de Mascari. Et l'affreux rire reparut sur ses lèvres : cette fois bref, strident. En vérité, ce rire-là, troisième personnage dans la pièce!

— Couche avec elle!

L'Italien en pyjama, les cheveux ébouriffés, grogna quelques sons inarticulés. D'une démarche lente, dégingandée, étrange dans sa courte taille, et qui prenait des allures de bravade, il s'avança vers la fenêtre. Il tira le store : le soleil entra largement dans la pièce.

Mascari jeta un coup d'œil du côté de l'enveloppe déposée sur la table, sans en remarquer la suscription. Il haussa les épaules. Le rectangle de la valise n'était-il pas le vrai message?

Les deux hommes se faisaient face, dans une lumière brutale terriblement douée d'évidence.

Au moment où, déjà, s'introduisait entre eux l'abîme des séparations définitives, les deux visages se contemplaient l'un l'autre avec avidité. A la vérité, dans sa face épaisse, Mascari sentait ses lèvres tressaillir et les yeux de Sandroz étaient piqués d'une chaleur singulière. Mais, à ces deux hommes qui s'entre-regardaient ainsi, ces marques d'émotion fraternelle restaient invisibles. Ce qu'ils voyaient en cet instant

suprême, c'étaient des détails insignifiants et matériels : le grain de la peau, le poil des sourcils, une petite bosse au cartilage des narines. L'horrible sentiment de ne plus exister l'un pour l'autre, d'être l'un pour l'autre déjà morts, donnait aux lignes cette sèche précision qu'elles ont chez les cadavres. D'ailleurs, peu à peu, avec une jalousie rétrospective, chacun d'eux découvrait, trop tard, sur ce visage opposé, des traits qui lui étaient toujours restés inconnus, des pouvoirs incompréhensibles. Ainsi une page où se trouvent des citations en une langue que l'on ne connaît pas. D'autres hommes, sans doute, sauraient déchiffrer...

— Tou né té fatigues pas à faire des adieux!

L'Italien était déjà tellement loin! Plus loin que l'Italie. Comme si la vue eût été aussi impuissante que la parole à franchir cette distance, Sandroz se borna à soulever imperceptiblement, derrière son dos, la paume de sa main. Invisible salut comme il en échappe au voyageur qui, en partant, penche la tête hors de la portière, lorsque déjà la convexité imposée aux wagons par la courbure des rails l'a séparé des yeux restés sur le quai.

— On sé rétire dou jeu, héhé, avec un joli paquet! Treize cents *bucks* : les chèques des deux imbéciles! Plous lé reste.

— Tu fouillais donc mon portefeuille? — lance Sandroz qui avance d'un pas.

L'homme blémit sous l'outrage, avalant convulsivement sa salive. Les lèvres terreuses semblent se dissoudre, comme dans un sillon, après une irrigation, s'affaisse une motte.

— Idiot! — murmure-t-il d'une voix basse, celle d'une douleur qui, malgré soi, se confie. — J'ai lou les lettres qué tou laisses traîner, voilà... Tout ouvertes sour la table. Pour m'épater. Tou né té rappelles pas? Tou né té rappelles pas ça non plous?

L'insulte de Mascari a découpé dans l'air, autour de Sandroz, une grande silhouette irritée. Dotée du larynx de Sandroz et qui doit parler :

— Je n'ai plus un *cent* de ces treize cents dollars. J'ai renvoyé les deux chèques, hier soir.

Renvoyé les chèques!

Mascari, de surprise, en perd les bras. Si son torse reste

debout, bien qu'il se trouve soudain privé de jambes, c'est peut-être que l'attraction universelle a suspendu ses effets...

Lorsque le bootlegger retrouve ses membres, c'est pour faire à son tour un pas. Droit à Sandroz. Les voilà poitrine à poitrine, chacun recevant à la face le souffle de l'autre.

— *Porco*! Bourgeois! Honnête homme! Lé fils dou pasteur, ses scroupoules lui montent dans la gorge comme oune vomissoure. Ah, ah, son ami, — oun voleur comme on l'est soi-même! — commence à sentir oun peu fort lé gibier dé prison. On vous lé plaque, oun beau matin, avec trois lignes d'adieu. Eh bien, jé souis content de m'être éveillé assez tôt pour qué tou né partes pas sans qué jé sache cé qué tou es. Un traître et un lâche!

Un sourire d'une étrange beauté commençait à sourdre entre les traits de Sandroz.

— Mascari...

L'Italien ne le regardait plus. Il baissait la tête, comme le taureau qui va charger.

— Dommage qué lé couteau il ait déjà sa gaine!

Le bootlegger avait laissé échapper sans le savoir ces paroles singulières.

Il hurla soudain :

— Garde à toi, vermine!

Par quel hasard le lourd ciseau qui avait servi à retoucher la statue se trouvait-il sur la table? L'empoigner, le brandir, l'abattre : pour le Sicilien, affaire d'un instant. S'effacer, si bien que la pointe de l'arme effleura seulement la tempe, et saisir au vol le poignet : une autre sorte de seconde pour Sandroz. Les deux hommes se sont emparés l'un de l'autre. Les poitrines pressent. Les reins se tordent. Les épaules pèsent formidablement. Un poing émerge au flanc du groupe avec une lenteur souveraine : celui de Sandroz, dans lequel peu à peu gonflent les veines et s'ouvrent les doigts de la main ennemie.

Le bruit de l'outil, roulant par terre.

L'homme féroce reculait, laissant pendre son poignet meurtri : mais fixant encore sur l'attitude de l'adversaire le regard de la lutte. Ce regard d'ensemble qui, sortant plutôt de l'imagination que de l'œil, guette à la fois de tous côtés

les fissures qui pourraient s'ouvrir dans la garde hostile, la défaillance intime de l'un des ressorts. L'espèce de terrible amour qu'est un corps à corps avait cependant refait entre les compagnons une espèce de lien. Et les deux bandits savaient que, ni pour l'un ni pour l'autre, il ne pouvait être question de ramasser l'arme tombée sur le plancher.

— Masc, — ordonna Sandroz avec l'autorité d'un dompteur, — regarde-moi! Regarde-moi donc au visage!

Le vaincu leva la tête en grondant. Sandroz, durant la lutte, n'avait pas cessé de sourire. A présent, la joie descendait de sa face comme un fleuve : emportant traits égoïstes, plis astucieux des paupières, lèvres durement serrées. Inondant d'une signification nouvelle le nez chimérique, l'envergure des sourcils, les puissants maxillaires. Mascari sentait un amour ineffable et créateur contempler en lui il ne savait quel point : qui, recevant de moment en moment plus de force, devenait son être réel.

— Tu n'as jamais été tellement mon frère qu'à l'instant même. Ne bouge pas, Masc! Ne parle pas! Que je calcule exactement la vérité.

Il y eut dans l'âme de Mascari un instant de deuil : cet instant où, son compagnon ayant incliné cette face émouvante, il ne pouvait plus se rassasier d'elle.

— Écoute, — fait une voix grave, précise, hésitant un peu, comme aux pesées délicates le fléau de la balance, — si j'ai quitté ma famille et l'Europe, ce n'était nullement la fortune que je cherchais. Mais la liberté. Notre liberté, Masc! Celle de la vie agile et intense. N'être attaché à aucun fait. Ne prendre pour définitif aucun événement de cette planète. (Masc ne comprend pas très bien ces paroles, leur résonance suffit.) Tu as dit des bêtises, mon Masc : je ne m'en vais pas d'ici parce que j'ai peur de ce que tu fais. Mais parce que j'ai horreur de l'«homme arrivé» que j'étais en train de devenir : et pour ne point obéir, comme il le font tous dans ce pays, à l'argent, à l'importance, à la vertu bête. Comprends-tu?

— Alors, si tou es lé maître, pourquoi renvoies tou les chèques? Est-cé qué tou n'as plous droit sour l'arzent des autres, mainténant?

— Il ne s'agit pas de cela. Réellement, — Sandroz, appe-

lait avec précaution ses motifs, les laissant venir, les apprivoisant comme ces animaux sauvages que l'on craint d'effaroucher, — puisque je ne recherche pas ici la fortune, n'eût-ce pas été grande impureté de dessin, ambiguïté si tu préfères, que d'agir comme si la fortune eût été mon but? Mon vrai but? Je me le suis rappelé énergiquement à moi-même par cet avertissement, qui me coûte treize cents dollars. Les deux chèques : un achat spirituel, Masc! Ils me porteront loin, ces moteurs! Plus loin que cette Océanie où je serai le mois prochain. Bien plus loin, Masc!

Sandroz, sans le savoir, avait pris la pose même de sa statue : le menton un peu levé, les deux paumes en avant comme si elles désignaient quelque source profonde jaillissant de l'écorce terrestre, la tête élevant une invisible couronne. Descendant de l'éraflure tracée par le ciseau, quelques gouttes de sang avaient ruisselé à gauche sur la tempe et la joue. Si bien qu'il ne manquait à ce visage ni les signes d'insulte, ni le liquide fraternel dont l'humanité aime à marquer les plus incomplets comme les meilleurs de ses héros.

— J'ai volé naguère parce qu'il me fallait voler pour vivre, et que, donc, en ce qui me concerne, telle était la volonté du monde. Et puis parce que le vol est calomnié. Le vol, alors, a été le bienfaiteur de mon âme. Qui sait ce que je trouverai sur mon prochain échelon? Peut-être une figure nommée « bien » par les hommes qui ont besoin de mots. Peut-être une autre figure nommée meurtre, Masc, mon frère...

Le Latin, avec ivresse, cria :

— Toi! C'est toi!

Puis il fit, très bas :

— Tou sais donc?

— Oui, je sais... J'ai su tout de suite.

— Cé Joudas! Il tenait la lampe électrique, nous éblouissant. Jé mé souis jeté sur la lumière, et avant que son browning né parte, mon couteau est entré dans la poitrine. Alors, nous nous sommes échappés dans la nouit.

Bien qu'il se trouvât au soleil, Mascari avait une face aussi sombre que là-bas tout au fond de ces noires semaines, dans les ténèbres du meurtre.

— Eh bien, voilà ce que j'ai à te dire, — fit Sandroz avec douceur, posant une main ferme sur l'épaule de son compagnon. — Bernard n'était qu'un chien, un malheureux chien. Écrasé par une automobile. Accident. Rien n'est changé, frère! Le monde est aussi jeune, aussi beau qu'auparavant.

— Tou crois? — interrogea Mascari avec foi. — Tou crois vraiment? Si seulement, — avoua-t-il enfin, — les bouchées ne s'arrêtaient pas au gosier! Si je pouvais boire le vrai fond dou sommeil!

— Sois sûr de ce que je t'ai dit. Il n'est rien arrivé. Pas seulement les yeux des hommes, mais les arbres ni le ciel n'en savent rien.

Sandroz avait levé sur le front de son ami une main gigantesque : et il le regardait de plus en plus fortement, jusqu'à ce que Mascari, lui aussi, eût un sourire de joie.

— Et pouis tou peux être tranquille, — fit l'Italien naïvement. — Bill Symmons a avoué.

— C'est vrai! Pourquoi Bill a-t-il avoué?

— Parbleu! *Third degree.*

L'expression *troisième degré* désigne le système de tortures que les policiers américains n'hésitent pas à employer dans les cas importants ou difficiles, pour trouver des coupables ou, tout au moins, des boucs émissaires. Bien entendu, lorsqu'un des membres de la puissante confrérie policière a été lésé, les camarades mettent tous leurs talents en œuvre.

— D'ailleurs, — continua Mascari avec indifférence, — n'est-ce pas loui qui a tué Humphrey, Scott, et, zé crois aussi, noyé Himmelpfeng?

Sandroz à son tour haussa sur l'événement les épaules du voyageur qui va quitter le pays, et que la vapeur du navire rend insensible aux iniquités de la voirie.

— Emporte-moi là-bas! Né mé laisse pas seul! Qui donc mé dira les choses? Prends-moi à tes côtés, frère! J'obéirai comme oune ombre. Jé porterai ta valise.

— Ce n'est pas possible, — prononça sourdement Sandroz, dont les lèvres parurent goûter à de la douleur.

Les dieux et les saints conduisent les événements non point

en faveur d'eux-mêmes ni de personne, mais seulement pour que ces événements aient été :

— Il faut que je reste seul.. Alors tu vas me faire une promesse, entends-tu?

— Parle. J'obéirai, jé lé joure.

— Pars, toi aussi. Dès demain. Quitte Los Angeles et les affaires du *booze*. Vois-tu, ce n'est plus toi qui conduis les choses. Ce sont elles qui te mènent. Et de la façon la plus terrible, la plus bête. Ce qu'il te faut, à toi, Masc, c'est un autre médicament que celui que je me suis ordonné. Quelque chose de stable, de régulier. Va-t'en à San Francisco, par exemple. Commis dans un magasin. Ou une place d'écritures. Trois mois tu feras cela, comme un régime. Ensuite, tu verras. Tu me le jures?

— C'est dit.

Mascari avait eu, un instant, la figure du chien auquel on enlève l'os qu'il ronge, quelque vide de moelle que puisse être cet os. Mais la lueur du fanatisme se faisait jour entre ses cils noirs.

Il y eut un long silence. Comme la dernière vague qui engloutit le navire, une minute solennelle surplombait le bungalow.

— Té rappelles-tou, — fit Mascari cramponné à cette épave, — quand à Long Beach lé réveil sonnait dans la nouit? Quand on sé lévait dou plancher, à moitié paralysés?

— Et toi, Masc, te rappelles-tu ces oranges que tu m'as rapportées ce soir où je tremblais de fièvre? Tu les avais chipées à un magasin. Chez Davison.

— Des oranges? Chez Davison?... Non, jé né mé rappelle pas.

La brève distance qui, dans l'étroite pièce, séparait les deux hommes, semblait s'accroître sans cesse, devenir de plus en plus redoutable. Peut-être rayonnait-elle de cette valise fermée, rangée près de la table, ainsi qu'un steamer en partance le long d'un quai.

— Adieu, frère, — fit à voix basse Sandroz. — Nous ne nous reverrons jamais.

— Déjà? Mais jé t'accompagne au train!

— Non. Ce serait une platitude. Et puis cela nous paraî-

trait — le visage de l'émigrant se crispa dans tous ses linéaments — plus affreux encore. Adieu.

— Attends.

Le sang séché sur le visage de Sandroz donnait un aspect tragique à la joie douloureuse qui en reprit possession. L'assassin s'en alla mouiller un linge au robinet de la toilette, et humblement, avec douceur, essuya la face de son ami.

Il ne savait maintenant que faire, gardant à la main la toile ensanglantée. Sandroz, gauchement, souleva sa valise.

Tout d'un coup, les objets tombèrent. Deux hommes ouvrirent leurs bras. Un instant, ils s'étreignirent.

— Ne franchis pas le seuil. Adieu! — murmure en tremblant Sandroz.

La porte est retombée. Elle emprisonne Mascari, pour l'éternité, dans le vide et le désespoir.

Il se rua vers la fenêtre.

— Charles!

Une ombre leva le bras, et, dans l'éblouissement du soleil, dévorée par la lumière, disparut.

Des larmes coulaient sur la face du bandit. Mais la gloire où s'était résorbée le profil de Sandroz peu à peu lui éclairait l'âme, ineffablement. Le Sicilien se rappelait ses imaginations de catéchumène, au temps jadis, à Palerme. Comme si, entre deux parties d'osselets, dans le portique de la Martorana, ils eût contemplé encore le Christ qui n'a point cessé, depuis huit siècles, sous l'or des hautes mosaïques, de poser d'un bras roide la couronne sur la tête du roi Roger, une bouffée d'encens lui vint aux narines.

— *Ma quello é un santo!* — murmura-t-il. — *Un vero santo del paradiso!*

LUC DURTAIN

CARTES POSTALES

U. R. S. S.

Sur une voie ferrée plus large. — Depuis le matin l'Europe s'allonge et se desserre. De ce côté-ci du monde, le voyageur penché à la fenêtre du wagon n'est plus reçu par un paysage que le mouvement provoque, ailleurs, de chaque côté des rails. Il veut découvrir. Le train semble se risquer pour la première fois dans une région que personne n'a vue encore, et il faut attendre longtemps les clairières, les routes et les villages. Les colonnes blanches des bouleaux portent jusqu'à l'horizon qui toujours la recommence une frondaison basse et douce. Le bruit des essieux dérange à peine le calme, et l'on s'accoutume insensiblement à l'étendue. Fidèle aux heures, l'énorme été se dénoue et laisse dans les terres en friche des traces minces et claires de chaleur. Le temps est vert; les feuilles des peupliers font bouger l'immensité.

Entrer en Russie par la Lettonie, c'est voyager sans tricher. Il y a bien des trains rapides et des wagons-lits sur les grandes lignes; mais le trajet de Riga à Moscou ne comporte aucun luxe; il est spécialement russe. Toutefois, on a ajouté un wagon mou aux wagons durs, et les voyageurs ayant quelque argent, hauts fonctionnaires, *nepmen* ou étrangers peuvent dormir nuit et jour.

Soudain, l'employé qui vient de se raser ouvre la porte des compartiments et annonce la frontière en s'essuyant les joues. Au moment où on ne l'espérait plus, la gare de Bigossovo

vient d'apparaître au bout d'un désert qui cessait d'ennuyer. La Russie des légendes et des famines sort du souvenir, et comme on ne vit que de souvenirs, on se sent mal à l'aise, sans hardiesse et sans assurance. L'employé se prépare à remettre les papiers des voyageurs à un groupe de juges imberbes.

La douane. — On ne sait plus que le train s'est arrêté. Il faut attendre quelques minutes encore. Un officier de l'armée rouge traîne dans le couloir un bruit de sabre et de papier. Deux soldats ont mis baïonnette au canon et sourient au personnel qu'ils voient tous les deux jours. Ils portent des costumes légers, serrés à la taille par une ceinture, et des bottes qui luisent comme la culasse des fusils. Le dimanche a tiré d'un village invisible une population aux joues roses, mais sérieuse et guindée. L'union des républiques soviétiques commence par des soldats. Ce sont encore des soldats qui, dans la salle de douane, s'apprêtent à vider les bagages. La gare est sonore et claire, et la voix humaine s'y perd. Au milieu du ciel, le drapeau rouge danse au sommet d'un jet d'eau qu'on ne voit pas.

On devine bien que les jeunes douaniers aimeraient à étaler sur la banquette le contenu des valises; mais si on leur affirme que le passeport porte un cachet particulier, et surtout si l'on s'adresse à eux dans leur langue, ils hésitent à mettre les effets du voyageur en désordre et se contentent d'évaluer d'un coup d'œil le linge et les vêtements qu'on apporte de l'étranger. Ils se poussent du coude et s'interrogent du regard. Vous pensez qu'ils vont vous arrêter. Non, ils admirent les chemises, les cravates et les objets de toilette de Paris. Mais les livres sont emportés.

Dans un petit bureau dont la porte grince, un athlète à lorgnons examine les passeports, les palpe, les retourne et les présente à la lumière comme des billets de banque; puis, avec un plaisir visible, il recopie le texte des visas sur un grand livre, pose un cachet et replie soigneusement les documents. Les Russes ont toujours aimé les passeports.

Au fond de la salle, dans un clair obscur où leur majesté se fixe mieux, de vieux moujiks qui ont tutoyé le Tsar

regardent sans voir et ne pensent pas. Ils ont l'air d'être peints dans l'ombre par un maître de la lumière. L'un d'eux ressemble au vieillard Kalénine, président du comité central exécutif de l'U. R. S. S., qui fut paysan comme lui.

Le buffet de la gare est décoré de fleurs en papier, de chandeliers, de tableaux statistiques et de plans; on croirait lire des chansons économiques où les choses mesurées rimeraient en ia. Tout se tient naïvement dans le rose et dans le vert; les couleurs viennent du cœur, comme dans les toiles de Matisse. Pas d'icones, mais les portraits de Lénine, de Staline et les affiches d'un théâtre d'enfants. Tout voyageur surpris en train de cracher devra payer une amende de trois roubles. Il est interdit de se coucher sur les tables.

Un garçon frisé et soigné apporte la soupe de choux rouges, les côtelettes de viande hachée, les premières cigarettes à bout de carton et une boîte d'allumettes sur laquelle un avion aux étoiles rouges montre le poing en guise d'hélice. Le courant d'air soulève une odeur de cuir, de sainteté, d'encaustique et de bois peint.

A côté du comptoir où le samovar de cuivre repose comme une œuvre d'art, le soleil jaunit une panoplie de journaux. De loin, on voit la *Pravda*, les *Iswiestia*, *l'art prolétarien*, *l'Orient* de Tiflis, *l'isba de lecture*, *la bibliographie rouge*, des cartes postales légères, des baigneuses, les photographies de Douglas Fairbanks, de Charlie Chaplin et de Norma Talmadge.

Après le repas, j'ouvre *le Cinéma Soviétique*. Les deux pages du milieu sont consacrées à *l'Armée rouge en campagne*, chronique filmée provenant des studios du *Gosvoïenkino*[1]. Le compte rendu de cette bande commence par deux citations. « Le monde moderne est divisé en trois parties distinctes, dit Boukarine : le monde impérialiste, l'union des républiques soviétiques et l'Orient qui se soulève ». « Afin de défendre la masse des ouvriers et des paysans, déclare Lénine, nous avons besoin d'une puissante armée rouge ». Ces mots d'ordre, écrit le chroniqueur, seront placés en tête du film tiré de la vie de l'armée rouge dont le sujet est vif et actuel. Suivent des photographies de tanks, de canons et de trains blindés.

1. Cinéma militaire soviétique.

Pendant que nous échangeons les premières impressions, des soldats armés circulent dans la salle, consultent les diagrammes des murs et donnent des ordres aux hommes d'équipe.

Au moment de partir, un jeune garçon me prie de donner quelque chose pour les aveugles et me remet un morceau de papier qu'il a détaché d'un carnet à souches. Ce billet s'orne d'un cachet et porte un texte : « Société des aveugles de toutes les Russies. Le porteur du présent billet recevra dans les kiosques un exemplaire des *instructions contre l'incendie* : *Tout pour la lutte contre le coq rouge.* » Suivent des recettes pour ne pas se brûler. La foule du dimanche fait les cent pas dans le hall et se promène devant les parterres de pétunias. Mais où sont les blouses multicolores, les tabliers brodés, les *laptis* des vieillards et le fichu des paysannes?

On se croirait dans une cour d'hôpital où, s'étant trompé de route, serait entré le train de la croix-rouge. Les jeunes gens qui vont et viennent font penser à des infirmiers et à des chirurgiens. On voit sourire quelques bouches; mais on n'entend pas d'éclats de voix. En entrant dans le compartiment, nous trouvons le porteur qui vient de placer nos bagages dans les filets. Je lui offre deux roubles qu'il refuse d'un geste fier.

— Vous travaillez donc pour rien?

Il sourit, prend lui aussi un carnet à souches dans sa poche, inscrit le nombre de colis qu'il a transportés, met le prix en regard et m'apprend que je lui dois 1 rouble 90.

Toute la Russie est là.

Après le second coup de cloche, les conducteurs du convoi échangent des airs de sifflets et se font de grands signes. Dans le ciel mauve, le drapeau rouge semble claquer le bruit du départ. Le train déchire lentement le décor qui s'était formé le long des bouleaux du quai. Quelques jeunes filles à cheveux courts regardent s'éloigner les gens des villes. C'est fini. L'employé du wagon mou rapporte les passeports aux étrangers qui ont passé l'examen avec succès et accepte un pourboire. Il est en bras de chemise et propose du thé.

A la station suivante, des troupes de villageois montent avec des théières, des concombres salés, de petites valises en écorce et des édredons.

A Smolensk, au petit jour, on rencontre le train rapide Stolbce-Vladivostok qui fait le trajet en 456 heures 15. Smolensk où, selon Karl Radek, l'invasion occidentale s'arrêtera devant les poitrines de l'armée rouge résolue à se battre jusqu'à la dernière goutte de sang.

Première nuit a Moscou. — Le portier de l'hôtel, célèbre à Moscou, accueille les étrangers dans leur langue. Il sait où se trouvent les ambassades et les cabarets; il vend des cartes postales; il a un faible pour les autographes et veut savoir ce qu'on est venu faire en U. R. S. S. Il ne porte pas la blouse russe, mais un costume et une cravate comme tout le monde. On enferme les passeports dans une petite armoire vitrée. Il faut remettre deux photographies. Au-dessus du tableau des clefs : la carte de l'Union; à l'échelle de cette carte : la France, de la grosseur d'une carte postale. Pourquoi la France? Sur la cabine téléphonique, une image en trois couleurs : la « *Commune de Paris* », dernier né de la Compagnie nationale de navigation de la Volga.

Dans l'ascenseur pour grands magasins, où le chasseur fume, le menu du restaurant en russe et en français. Au premier, devant le *Moïse* de Michel-Ange, les derniers Anglais de Moscou. Enfin la chambre. Le décor est simple, poli, brossé. Un livre : le *Tout-Moscou.* Sur le calendrier, les fêtes religieuses se mêlent aux fêtes du peuple : 1er mai, jour international; 2 juin, Ascension; 15 août, Assomption; 7 novembre, jour anniversaire de la révolution prolétarienne. Sous la sonnette du garçon, une petite affiche : coiffeur dans l'hôtel. Dans l'encadrement de la porte se tient un domestique. Il vient pour les chaussures, l'eau chaude, l'encre et les courses. Le pourboire est avalé d'un seul coup.

En montant au restaurant, on passe devant les chambres avec pianos, salles de bain, machines à écrire, etc. De l'étage supérieur on aperçoit obliquement la rue sonore secouée par des camions. Au-dessus d'un porche, une grande affiche : Rouskapa, 6 lignes téléphoniques; ce qui veut dire : *the russian canadian american passenger agency.*

Où est-on?

Deux mètres plus loin, une autre affiche : direction centrale de la société des wagons-lits. Un train file dans la page bleue : Léningrad-Batoum. Ah! oui.

Le maître d'hôtel compte des roubles derrière un massif de plantes vertes qui portent un ruban rose à la tige. Il est en smoking. Le repas est servi de deux heures à huit heures. On peut aller s'asseoir quand on veut. La cuisine est excellente, mais interminable et muette. Ici, comme à la douane, les garçons ont des carnets à souche et apportent trois notes au moment de l'addition.

Devant l'hôtel, les *izvostchiks* rangés le long du trottoir se disputent le client et vantent leurs chevaux qui peuvent aller en un quart d'heure de la gare Baltique à la gare d'Octobre. Ces cochers se sont mis à leur compte et repoussent le système collectif. On dit même qu'ils sont réactionnaires, comme les coiffeurs. Ils vivent de cette vérité profonde et familière qui veut que l'indépendance nourrisse toujours assez son homme. Sous les portes cochères, au coin des rues, au pied des lampadaires, d'autres marchands libres, annoncés par la cigarette, se tiennent devant leurs étalages nocturnes. Ils offrent des tartines de caviar, du kwass de pain, du tabac, des groseilles, du savon, des bas et des brioches.

Un tramway ruisselant de feu et de sonneries marque au fer rouge une longue bande de façades. On voit que tout son trajet est semé de commerces et de boutiques. Les immenses coopératives dites *Kommunar* sont ouvertes une grande partie de la nuit; on y vend de tout, depuis la dentelle jusqu'aux poissons.

La nuit rend la ville aux hommes et leur parle de ce qui a été fait depuis dix ans. Les enseignes nationales et commerciales se touchent comme dans une foire et disent que l'État s'occupe de tout : approvisionnements, sports, loteries, voyages, linge, distractions. Typographie d'exposition universelle. C'est le mot travail qui domine dans ce vocabulaire urbain. Substantifs, adjectifs et verbes rappellent au citoyen russe que le travail est à la base de toute vie. L'activité humaine devient l'unique facteur de production, car on ne peut pas s'adresser à la nature par voie de propagande, et quant au capital, il n'en est plus question. Du coup, la respon-

sabilité individuelle, l'ambition et le respect des lois non écrites dont Socrate disait qu'elles venaient des Dieux, se sont évanouis. Georges Duhamel a raison d'écrire que la révolution s'est introduite jusque dans les âmes. Car il faut bien que l'homme ait été atteint au fond du citoyen pour se risquer à traiter les choses comme si elles étaient toutes d'invention humaine et qu'il fût possible de les changer et remplacer. Supprimer la propriété, c'est supprimer la liberté qui ne peut pas s'exprimer plus clairement, mais c'est aussi déprécier le fruit du travail. C'est pourquoi l'on ne recommence le monde que sous le signe de la terreur...

Cette société renouvelée, améliorée, exempte de soucis et de perplexités, cette société qui aurait sa fin en elle, une promenade dans les rues de Moscou la révèle-t-elle déjà? Bien que le luxe soit introuvable, on n'a pas à revenir ici de sa première surprise, car il n'y a pas de première surprise, et pour qui a voyagé en Russie avant la guerre, le changement n'est pas si grand qu'il faille crier à la merveille ou au scandale. Il n'y a plus qu'un seul capitaliste au lieu de mille, mais ce qui est nécessaire à l'homme se trouve partout. La masse ressemble aux masses connues, et les hiérarchies s'y développent selon les degrés et les nuances du travail.

Huit cent mille tsars ont pris la place d'un seul. Ce sont les huit cent mille membres du parti communiste qui ont perfectionné et amplifié un système de bureaux. Ils font leur devoir et jugent qu'ils sont assez nombreux. La Russie est actuellement le seul pays au monde où ne devient pas communiste qui veut. Il reste donc plus de cent trente millions de gouvernés : satisfaits, mécontents, indifférents, bourgeois, mendiants, salariés et badauds. A l'heure actuelle, la plus grande partie de cette foule attend tout de ses chefs; la minorité suppose que le temps travaillera pour elle; quelques groupes comptent sur la faiblesse des pouvoirs; enfin les fatalistes affirment que la multitude se soulèvera une fois de plus et voient la destinée en rose.

En attendant, le pouvoir a fait main basse sur tous les privilèges. Il est inflexible quant à la doctrine, et respecte toutes les règles du jeu avec une sévérité d'autant plus grande que ce jeu est plus difficile.

Si le régime paraît solidement établi, il faut dire que le peuple lui apporte sa confiance. La voix des commissaires est allée loin dans les coutumes russes; et c'est beaucoup que de promettre l'affranchissement. Mais il faut le promettre tous les jours, car on ignore ses limites; aussi les soviets sont obligés d'inventer leur politique en l'appliquant, et se montrent scolastiques. Cette méthode souligne l'inégalité au lieu de l'effacer. C'est ce qui saute aux yeux, car il s'agit de cette inégalité profonde qui supprime l'espérance, l'envie, l'orgueil et la chance. C'est pourquoi le prolétariat a les yeux tournés vers ceux qui le dirigent et en fait des dieux.

On peut supposer que le passant s'étendrait longuement sur un sujet qui a provoqué autant d'inquiétude que d'enthousiasme. Le Russe peut parler à toute heure du jour. Tout ce qui touche aux devoirs de la société en matière économique, à l'initiative populaire, aux échanges et à la distribution, le passionne.

— N'allez pas vous imaginer, — dit l'optimiste ,— que nous ayons établi le communisme absolu. Dieu merci, nous possédons nos vêtements, nos livres, notre batterie de cuisine. Si vous croyez que notre liberté ne va plus pas loin, c'est que vous n'y regardez pas d'assez près. Le territoire russe est notre domaine commun; tous, nous le possédons entièrement dans le temps; c'est un bien qui dure avec la collectivité. L'homme ne fait qu'exploiter ce qui lui appartient naturellement. Mais la société nous récompense largement de notre effort; les bénéfices physiques, intellectuels et moraux que nous tirons d'elle ne se comptent plus. C'est ici que notre élargissement commence pour ne plus finir. Nous avons la liberté de la culture, du vêtement, du cortège, de l'association, de la foi et du mariage. L'autorité ne se montre à l'homme que lorsqu'on le soupçonne de nuire à la majorité. Vous prétendez que le retour au salaire a marqué chez nous la faillite du régime et que nous vivons sur une révolution économique dont les victimes ne se voient pas. Quelle erreur! Le salaire, qui est un privilège naturel et la portion du plus grand nombre dans tous les pays, est devenu chez nous le contrat de liberté par excellence, parce qu'il n'y a qu'un seul entrepreneur qui veut notre bien avant de songer à ses propres bénéfices.

Le pessimiste ne se montre pas moins enflammé :

— Les commissaires du peuple, — dit-il, — sont des tsars stoïques et vertueux. Mais le caractère russe et la tâche qu'ils se sont imposée les obligent à montrer à la fois trop de bonté et trop de rigueur, trop d'humilité et trop d'orgueil. Je veux bien qu'ils se soient portés au secours de l'ancienne détresse et qu'ils aient tiré la foule des rues et des champs de la médiocrité sociale; mais ils ne nous ont pas donné de loi morale. Nous n'y comprenons plus rien. C'est très bien de prêcher l'héroïsme, la probité, la patience et la vertu; c'est encore plus beau d'appliquer la formule : *abstine, sustine*; mais nous traînons un passé sentimental, et il faut être fou pour croire que nous ferons de bons Américains. Ne voyez-vous pas qu'il y a trop d'égalité, trop de laisser-aller? Transportez-vous en France et imaginez que le Paris de la zone se soit partagé le butin!

» On vous parle de la délivrance qui termine le travail, mais nous ne travaillons guère depuis qu'il nous est impossible de régler nous-mêmes notre besogne. C'est le meilleur moyen de devenir paresseux. On vous parle de l'égalité des citoyens. Ouvrez les yeux. Celui qui se débrouille peut acheter un petit commerce, prendre des employés; on ne lui demandera pas d'où vient l'argent. Ce petit fait n'est pas grave, mais il présente un danger que tout le monde sent.

Le sage vous dira que le pessimiste et l'optimiste ont raison et qu'ils n'ont pas raison. Si vous faites quelques pas avec lui, il vous apprendra que la vérité est une question de dosage. Mais il ne faut écouter personne; il faut regarder les gens aller et venir dans leur ville. Il est mauvais de vouloir que les visages et les choses expriment trop et toujours. Mieux vaut se tourner vers ce qui ne trompe pas : les édifices, les foules et les coutumes.

Au bord de la place Sverdloff, les huit colonnes du grand théâtre national brisent le mouvement régulier de l'ombre et redressent la nuit. Les quatre chevaux du char d'Apollon s'élancent du fronton dans le parc. Autrefois, il fallait entrer tête nue dans cet établissement de cinq mille places; aujourd'hui on y est admis en blouse. Le long du jardin ramassé

devant les marches, douze taxis s'alignent. Il y en a quatre cent cinquante à Moscou. La dernière voiture s'appuie contre le pavillon du *Gosisdat*[1] que les publications revêtent d'une robe à paniers. Quelques affiches : on donne *le Voleur de Bagdad* du côté du pont de Borodino ; le trust d'État de l'industrie du liège et des bouchons isolateurs s'appelle le *centroprobisol* ; l'union centrale des sociétés coopératives de consommation devient le *centrosoyous*.

La suppression de certains mots risque de supprimer aussi les idées. Un jour on échangera des rébus, car il est clair qu'on ne sait guère ce que l'on dit. Mais il paraît que l'autorité se félicite des résultats de la simplification du vocabulaire et, dans un autre ordre d'idées, compte sur la disparition du cœur, de l'inquiétude, du sentiment, du souvenir, de l'agitation morale et de la timidité ; mots qui nuisent au pur développement de l'individu rêvé.

Des femmes vêtues de blanc remontent doucement la rue. Elles portent des chaussettes et se promènent décoiffées, sans regarder les hommes. Deux sur dix ont les cheveux courts. Absorbés en eux-mêmes, des jeunes gens s'arrêtent devant le petit kiosque on l'on vend de l'eau minérale et boivent sans lever les yeux, une serviette sous le bras. La plupart d'entre eux se sont fait raser la tête. Rangés le long de la grille du jardin, des mendiants en bas âge se lèvent de leurs haillons et vous appellent mon oncle. Ils ont flairé l'étranger et le suivent par rang de taille. On leur donnerait une fortune pour ne plus entendre leur voix suppliante.

Au fond de la place, un pavillon de T. S. F. écrase des lettres de pierre et remue tous les mots en r de la langue russe. Cet immense casse-noisette broie la nuit avec des dents d'ébonite. Le drapeau rouge flotte quelque part au bout d'un mât de misaine. Des bandes de soldats aux épaules de boxeurs flirtent à haute voix avec les passantes. Les nuages bas essuient les coupoles des cinq cents églises de Moscou. Aucun promeneur ne se presse. La lumière rousse des globes électriques fait ressortir au milieu du jardin des textes et des portraits écrits ou dessinés en géraniums. A intervalles réguliers, les autobus déposent leur bruit lourd

1. Editions d'état.

entre quatre pneus. Dans la rue transversale, de puissantes torpédos montent à l'assaut du vent, déchirent le silence à coups de klaxon et font claquer les affiches des cinémas. Ce sont les Rolls-Royce et les Hispanos de l'État. On les entend lutter de vitesse sur la piste de la place Loubianskaïa. Là, en face de la porte Nikolskij, s'élève l'hôtel du *Guépéou*, surmonté d'une horloge et d'un drapeau, où M. Midjinski, ministre de la police, gentleman impitoyable et poli, porte jusqu'à l'extrême de la rigueur le droit qui lui a été conféré et jongle avec désinvolture du *summum jus, summa injuria.*

En rentrant à l'hôtel, je trouve le portier qui parcourt les journaux. Il est seul. Je jette un coup d'œil sur les feuilles pendant qu'il décroche ma clef. Les nouvelles de l'étranger sont peu nombreuses. Le garçon d'étage qui dormait s'est réveillé; il ferme doucement l'ascenseur, comme une boîte, et me souhaite une bonne nuit. On n'entend rien; j'ai peur de faire trop de bruit en ouvrant la porte de ma chambre. Vais-je dormir dans le plus tranquille endroit du monde?

La place rouge et le Kremlin. — Il est recommandé d'entrer par la porte d'Ibérie où des cierges luisent entre les dos noirs des popes huileux et les coudes tremblants des dévotes. L'ombre du musée historique tombe sur l'une des voûtes d'où l'on voit partir la place comme un chemin vers une autre ville. L'impression est longue à fuir. Il fallait devant le Kremlin un vide de cette taille pour le laisser s'élever et dominer. Au fond, l'église du bienheureux Basile arrête le regard qui ne revenait plus. Poignée de pagodes, de dômes, de clochers, de reliquaires, de facettes, de coussins, de mosaïques, de bulbes, de cubes et d'olives, ce temple fantastique, gras, attendrissant et comique, ce jouet monstrueux pour les Dieux obèses des cauchemars n'a cessé d'inspirer les voyageurs. On dépenserait des heures à le détailler, à passer du vert au rose pour manger des yeux cette friandise énorme, à courir sur les marches du perron pour rêver qu'on entre dans ces palais en miniature que les Koustars de Moscou peignent sur les boîtes en écorce de bouleau. Devant ces marches, au temps d'Ivan le terrible, le tsar amenait lui-même par la

bride l'âne qui portait le chef de l'église le jour des Pâques fleuries. Par les trous et les conques de cette panoplie orientale de coquillages et de tulipes, entre les plis et les festons de ce paon roulé en boule, on aperçoit la porte du Sauveur coiffée d'un clocheton vert, et le *lobnoe miesto* ouvert sur le ciel comme un œil vide. A cet endroit avaient lieu jadis les exécutions capitales.

Avec la place rouge commence le Kitaï Gorod, *chinatown* sans Asiatiques, où le premier représentant des Romanov vit le jour dans la maison des boyards de la rue Varvaka. Ce sommet de la ville que les croix byzantines et les flèches des clochers élèvent encore, contient toutes les majuscules du nouveau régime et du parti qui l'impose. Des mille magasins emboîtés dans les *Targovéï Riady* dont on gratte la façade en été, les Soviets ont fait les G. U. M. Dans les palais du Kremlin, ils ont installé leur Sénat, le V. C. I. K., le C. I. K. U. R. S. S., le *Sovnarkom* et les hauts fonctionnaires de l'Union. C'est encore dans cette enceinte éternellement secrète et royale que l'on sacre les monarques inexpérimentés et récents. Cette forteresse triangulaire est dressée contre le temps de toute la fierté de ses vingt et une tours pointues comme des armes.

Idée suprême d'une ville, ce groupe de cathédrales et de palais est le signe de la puissance et de l'histoire russes. Par toutes ses chapelles, par tous ses dômes, par tous ses créneaux aériens, ouverts comme des coups d'ailes, il parle à l'orgueil de l'homme et accueille la force. Les Soviets ont entendu la voix de l'or. Au cinéma, au lieu d'un baiser, comme en Amérique, où les femmes jouent à la Tsarine, c'est le drapeau rouge du Kremlin qui termine la plupart des films.

On n'entre pas au Kremlin comme à l'hôtel. Les cinq portes de ce château fort sont gardées par la troupe. Il faut une autorisation spéciale pour que les baïonnettes se lèvent devant le visiteur. Dans le trou de la guérite qui commande à l'immense énigme, on doit encore glisser son nom, le nom de son père et indiquer la raison de son séjour en Russie. Ces renseignements sont transmis par téléphone au cœur de la place forte. On reçoit enfin un petit billet, et les soldats vous guident dans le lieu. Des clefs tintent. Le soleil chauffe le dos

des canons accroupis. Dans tous les coins de l'espace rose et blanc, dans toutes les rides de l'ombre se cachent des guérites. La visite est sommaire. Partout, on a jeté l'or à la pelle et accumulé des trésors où le regard se perd comme dans une forêt sans chemins. A la jumelle, depuis la galerie des carrosses, on voit le dôme du Sauveur, les plages de la Moskwa boueuse et les fabriques de produits pour métaux, de vodka et de salaisons. Des instituteurs assermentés promènent des troupes d'écoliers de salle en salle, nomment les tsars, montrent les casques des anciens boyards qui ressemblent étrangement à des coupoles, expliquent les ouvrages d'orfèvrerie ornés de nielles, les processions de saints peintes par les primitifs russes, les icones, les fresques et les reliquaires. Dehors, l'ombre des tours jette sur le gazon le luxe d'une architecture hérissée d'aigles, d'aiguilles et de rostres. Le temps est pur et précieux. On croirait respirer l'air d'un camp d'aviation aux invisibles squelettes d'or. Les portes des cathédrales sont fermées par des cachets de cire où le pouce devine le relief de la faucille et du marteau. Sur les marches des palais où le visiteur n'est pas admis, des ouvriers dorment sur les tapis qu'ils devraient brosser; d'autres, la bouche ouverte, accompagnent le touriste jusqu'au tombeau d'Ivan le terrible et se signent devant l'écran à trois portes où le prêtre consacrait le sang de Dieu.

Le mausolée de Lénine. — Laissez venir la nuit sur cette colline porteuse de richesses et d'histoire d'où la ville a glissé sur les deux rives de la Moskwa. On ne saurait l'accueillir comme ailleurs. Quelques cloches au pur métal poussent dans le ciel leurs tintements calmes, où des oreilles attentives reconnaissent, au passage des sons, la vierge du Don, la Nativité ou l'église de l'Assomption. Cette arrivée de l'ombre sur la capitale du prolétariat fait songer à l'obscurité de l'âme russe toujours si prête à l'abnégation.

Le Kremlin tout entier monte dans la tranquillité, renie le sol et semble quitter la pesanteur des lumières. On pense aux cérémonies anciennes qui le retenaient dans des illuminations miraculeuses. Au dessus de son image abrupte que la Moskwa dénouait en cerceaux dorés, on croyait voir un

incendie de casernes et de vaisseaux. La nuit de Pâques, la foule rapportait une poignée de feu à la maison.

Aujourd'hui, le culte est de l'autre côté de la muraille, sur la Place Rouge, profonde et vivante. Dans l'obscurité, le ciel passe entre les tours qui le déchirent, les ornements bizarres des clochetons portent les couleurs et le dessin des scarabées. Au sommet des demeures augustes de l'enceinte, un ventilateur invisible agite l'étoffe du drapeau rouge qu'une flamme également cachée réchauffe comme un cœur et sauve de la nuit. Entre la porte du Sauveur et la porte Nicolas, des pèlerins se pressent et avancent pas à pas vers une grille au milieu de laquelle s'élève un monument géométrique, d'une architecture sobre et sévère, qui se termine sans orgueil par un coffret en forme de petit temple. Deux soldats choisis dans une armée d'athlètes semblent cloués dans le bois du tombeau avec leurs baïonnettes. Ceux qui entrent ne parlent plus et serrent nerveusement entre leurs doigts leurs casquettes.

Homme par homme, le mausolée attire une foule sans fin et la rend à la nuit par une autre porte. Il semble traversé par une longue chaîne. On a fait dix mètres. Déjà vient une odeur de cire et de paquebot que le souffle des gens remue sur le seuil. En mettant le pied sur la première marche, on est prêt à descendre jusqu'au milieu de la terre. Il n'y a que quelques pas à faire, et il y en a mille. On croirait fouler des centaines et des centaines de minutes. Le trajet ne rend pas un son. Par celui qui vous précède et par celui qui vous suit, vous êtes rattaché à toute la Russie. Il se fait tout à coup un silence tellement pur qu'on croit entendre le bruit de la lumière. On voudrait s'arrêter, mais la loi est de marcher, de suivre les hommes autour du cercueil de verre où repose le pharaon. Un instant bref fait le siège du cœur. Lénine. On dirait qu'il vient de mourir, qu'il n'est pas mort encore! Son immobilité ment. Il va bouger, briser la cloison transparente, se lever de son lit de soie, déchirer les draperies. N'a-t-il pas remué la main? On voudrait le regarder encore, l'interroger, déchiffrer ce visage qui ordonne toujours et qui sourit, voir où se tenait sa force, chercher ce qu'il a fait de son génie. Il est si voisin de la vie, si disputé à l'éternelle

fin, qu'on jurerait qu'il a changé de position depuis qu'on est entré dans la chambre funèbre. Mais tout trompe dans ce tombeau; les signes ont parlé plus haut que les hommes. Le Dictateur n'est pas encore d'un autre monde. Les soldats qui le veillent ont l'air plus morts que lui; et les pèlerins lui sont tellement inférieurs qu'il est le seul a rappeler la vie dans ce lieu. Si la parole disparaît, le geste reste, les traits continuent d'exprimer. Sur la poitrine de Lénine brillent des médailles où le mouvement se montre, et le drapeau qui couvre le corps a des plis qui se défont. Rien ne dit plus délicatement que cet endroit ce que c'est que de bouger, de parler et de vivre...

En se retrouvant tout à coup sur la place, on se demande comment on est sorti et d'où l'on vient. L'impression qu'on portait était si grande qu'on n'a pas remarqué les marches. A peine la fraîcheur de l'air surprend-elle. La foule retrouve ses ballots, ses valises et ses enfants le long de la muraille. Des gamins proposent une brochure crasseuse où est racontée la vie de Wladimir Iliitch Oulianov. Ceux qui l'ont approché ou connu en parlent comme d'un homme têtu et simple, volontaire, agressif, désagréable dans la discussion, mais facile et gai. Son humilité trahissait peut-être une certaine recherche.

Au début de la guerre, il fut arrêté en Galicie et accusé d'espionnage. On l'enferma dans un village voisin de Cracovie avec des paysans rebelles et des malfaiteurs. En quelques heures, il conquit prisonniers et gardiens. Dès le lendemain, il allait chercher sous escorte du tabac pour tout le monde et expliquait les lois galiciennes qu'il avait étudiées. Dans les promenades, il chantait et se montrait cavalier, cycliste, touriste et skieur de première force. Déjà bien avant la guerre, il était traqué par la police tsariste et devait changer de logement tous les jours. Longtemps il fut obligé de vivre dans les cabanes de chasseurs et les meules de foin de Sestroretsk. Partout il interrogeait affectueusement les gens du peuple et personne ne savait mieux les écouter que lui. On dit qu'il écoutait de tout le visage et qu'il ne perdait pas un mot de ce qu'on lui disait. Il aimait l'ouvrier qui lui réparait ses bottes, la paysanne qui lui recousait un bouton, le manœuvre rencontré devant l'usine.

Il est mort le 21 janvier 1924, à 6 heures du soir, par 23 degrés au-dessous. Il y eut, autour de son cercueil, six jours de pensée totale. On ne mangeait plus; on défilait devant le corps, on apportait des fleurs, chacun ajoutant ce qu'il pouvait à la consternation générale. Des femmes restèrent des jours entiers dans la chapelle ardente.

La mort de Lénine est entrée dans la légende russe. Le peuple ne la conçoit pas, ne l'admet pas encore. On lit bien dans les yeux de ceux qui l'ont aimé qu'il faudrait venger sa mort, car ce n'est pas assez que de lui faire une plus grande place qu'à un Dieu. Aussi, dans la crainte qu'il ne meure une seconde fois, on n'ose pas toucher au monde qu'il a laissé.

Derrière la foule qui se disperse, on entend se fermer les portes de la grille. Au fronton du mausolée, le nom de Lénine s'inscrit en lettres roses et cendrées, comme des braises.

La plage dans la ville. — L'été court et chaud de Moscou rajeunit les quartiers, brûle le marché et les livres de la rue Mokhavaïa. La circulation est paisible, mais la vitesse et le bruit des véhicules trompent l'étranger. Les tramways pleins jusqu'au toit font croire à une ville animée. Elle est surpeuplée seulement, et divisée en mètres cubes que les habitants se disputent. Crise des logements, comme dans les autres capitales. La tenue blanche domine, repose les yeux, souffle des idées de vie facile, de simplicité, de grand air. Et les preuves sont là de cette liberté urbaine qui étonne toujours. Il est inutile de s'éloigner du centre pour trouver des jardins, des étangs, des villages et des chantiers. Il y a des pharmacies dans les palais. Derrière les musées, la lessive pend entre deux bouleaux. L'autobus de la *forêt d'argent* s'arrête devant les vaches et chasse les poules à coups de trompe. Dans les *pivnaïas*[1] et les *stolovaïas*[2] du Kitaï Gorod, les balayeurs et les charretiers retournent leur chemise, boivent à deux dans le même verre et vont manger une croûte au bord du ruisseau.

Sous la masse du Saint-Sauveur, là où la Moskwa fait une courbe, les habitants de tous âges se déshabillent dans le

1. Brasserie.
2. Restaurant.

sable et se baignent nus dans l'eau jaunâtre. Une barrière sépare les sexes, mais rien n'est dérobé aux yeux des passants. Il y a bien un employé chargé de faire circuler les curieux du quai, mais il regarde comme eux du côté des femmes. Il a aussi des amis du côté des hommes, et il est pressé de se dévêtir à son tour.

Les bras, les dos, les corps souples qui tournent sur eux-mêmes, toutes les taches claires de la jeunesse dans l'eau font désirer le mouvement, la fraîcheur et la paresse. Des couples brûlés par le soleil dorment sur la rive, le nez dans la terre et les bras en croix. Tout ce coin de rivière est semé de poitrines nues tournées vers la chaleur, dorées comme des croûtons. De rares jeunes filles portent le maillot, mais il faut qu'elles soient très jeunes ou très jolies pour ne pas provoquer la risée générale. Appuyés contre les bornes de la berge, les vieux cochers fument en regardant le derrière des matrones et les seins fermes de leurs filles. Les enfants s'enduisent de boue et se jettent à l'eau en criant. Quelques jeunes femmes bien faites n'en finissent pas de se montrer, mais une barque passe qui emmène ces sirènes au milieu des reflets verts et bruns du Kremlin où se touchent les soleils. On apostrophe les baigneuses qui se jettent de l'eau au visage, font la planche, lancent leurs jambes hors de l'eau et fuient à l'approche du sexe ennemi. En retournant à leurs dessous éparpillés dans le sable, elles croisent les bras sur le ventre. Au bout de quelques instants on remarque l'indifférence des spectateurs. Les uns viennent pour plaisanter, d'autres continuent leur promenade sans détourner les yeux. On dit même que ce bain public a beaucoup perdu de sa qualité. N'oublions pas que la vertu est de rigueur et que tout bon citoyen doit mettre ses passions au pas.

Un peu plus loin, sur le même quai, dix à douze orphelins sont couchés dans la poussière. Ils fument, les yeux perdus dans le ciel chaud. L'un émet une idée que personne ne relève. Quand le groupe bouge, on aperçoit un genou, un coude, une épaule. Ils ont douze, treize ans, quelquefois quinze. Ils traversent le pays du haut en bas, voyagent sous les wagons, dévalisent les boutiques, sèment la terreur le long des étalages ambulants reliés par une corde que l'un

d'eux tire du bout de la rue aussitôt transformée en scène de film comique. Ils ont leurs cafés, leurs cinémas, leurs lieux de réunion. Ils s'organisent en bandes, se partagent les ruelles, s'aiment, se repeuplent et prisent la cocaïne apportée on ne sait d'où par les marchands de valises établis près de la statue de Fédorov. La nuit, ils arrachent les affiches des barrières et vont dormir sous la tente dans les terrains vagues où les attendent des filles de leur âge, maigres, brisées, cruelles et déjà folles. La police les évite, les ignore et les craint. On en compte près de trois cent mille dans l'U. R. S. S. qui « font » le Caucase en été.

La Roulette. — Il y a un casino à Moscou. Tous les chauffeurs et tous les cochers le connaissent. Mais il est préférable d'y monter à pied, le soir, le long des cinémas sans ouvreuses et des coopératives bourrées de victuailles. C'est l'heure de la T. S. F. La cloche des tramways découpe dans la nuit des disques minces et sonores qui ricochent sur le pavé. Les administrations sont fermées depuis trois heures, les magasins de détail depuis six. L'État seul tient commerce aux lanternes. Des groupes de jeunes gens reviennent des terrains de sport et passent sous les guirlandes d'enseignes que les rues tendent d'un trottoir à l'autre. Le portrait de Lénine est partout, chez les marchands de caviar, de squelettes, de tampons. On le voit à huit ans, à vingt ans, sur des estrades, au milieu des foules, sur son lit de mort. Il est sur les calendriers, sur les flacons de colle, et dans les livres d'enfants. Le peuple de la rue qu'il a « délivré » le célèbre dans la rue.

Il est bon de savoir où se trouve exactement le casino, sans quoi l'on risquerait de ne pas le trouver. Rien ne l'annonce au joueur de hasard. Pourtant l'endroit est sympathique et propice. Un cirque, un music-hall, une station de tramways. Autrefois, il s'élevait à la même place, et il est probable qu'on le remarquait; mais il disparaît aujourd'hui sous une sorte de poussière, il semble à l'écart, les lumières extérieures y sont comptées à la bougie, et on le croirait abandonné.

On est accueilli à l'entrée par une sorte de garçon de

recettes aux manches trop longues qui remet un petit billet au visiteur. On n'exige aucun papier. Entre là qui veut. Vestiaire. Toutes les variétés de casquettes. Le chef de cet endroit semble chargé de fumer des cigarettes jusqu'à une certaine heure. Je marche derrière un groupe pour ne pas me perdre. C'est d'abord une grande salle obscure avec un piano à queue dans un coin, un échafaudage de chaises et des colonnes basses. A droite, un petit bureau : téléphone, carte des républiques de l'Union, portrait de Rykov, président de la fédération. Au fond : un escalier qui tourne dans une rampe de fer forgé. On entend un bruit de vaisselle. Il n'y a pas à hésiter, c'est là. En haut des marches, la salle. Est-ce l'envers d'un théâtre où s'amusent les machinistes? On aperçoit des cordages, des housses, des lampes de rechange. Au milieu, la roulette; le long des glaces, les tables de baccara; sur les trumeaux, les règles de ces jeux différents et la manière de ponter. L'un des croupiers a un pansement au doigt; le second fume, son arme en l'air; un troisième s'occupe d'une jeune femme qui couche avec la douzaine du milieu. Autour du gazon quadrillé, toutes les variétés de blouses. Le bruit de la bille. On n'est jamais d'accord sur un coup, et le changeur s'en mêle. C'est cordial, inoffensif, mais un peu mal tenu : on sent mieux qu'on perd, et le joueur est humilié au fond de l'homme. Aux tables de baccara on annonce un banco de 200 roubles[1]. Tout le monde se retourne. « Allons, dit le croupier, faites vos jeux, c'est la dernière! » Chaque soir à onze heures et demie on lance la bille pour la dernière fois. Le baccara, moins scandaleux paraît-il, dure plus longtemps. De vieilles dames de l'aristocratie font le tour de la table, espèrent un dernier coup et se dirigent vers la caisse. Elles portent des chapeaux à jardins, et des robes de 1905 qui essuient le parquet du casino de Moscou après celui de Monte Carlo où elles n'iront probablement plus jamais.

A deux doigts du tapis vert se trouve le buffet. Les tranches de hareng, de saumon, les salades, le jambon et le caviar sont rangés sur un comptoir. En Russie, il y a des buffets partout, devant les cimetières, dans les banques, dans les

1. Deux mille six cents francs au cours du change.

maisons d'éditions, dans les commissariats et dans les salles de jeux.

Les gagnants se ravitaillent.

Les courses. — C'est au bout du monde. On ne savait pas que Moscou fût une ville si longue, si étendue et si diverse. La voiture passe des musées, des quantités de musées, des arcs de triomphe, des parcs et des villages qui cessent brusquement au commencement d'une avenue qui devait être bordée de villas, de restaurants et de pièces d'eau. On y trouverait aujourd'hui des vélodromes, des dancings et des palaces, si l'histoire russe avait pris un autre cours. Enfin se montrent les champs de courses. Ils sont superbes, nets, tendus comme des draps. Ici, les chauffeurs ne parient pas sur les chevaux; ce genre de sport ne les trouble guère. Le nôtre nous avait d'abord arrêtés devant un hippodrome désert dont le pesage vide et compliqué comme une gare semblait commencer un pays dépeuplé. Il fallut revenir en arrière. Le bon endroit n'est pas plus animé; il n'y a qu'une douzaine de voitures devant l'enceinte. A l'intérieur, le drapeau rouge seul est affiché. D'abord la boue, puis le buffet, comme partout, mais augmenté d'un orchestre qui joue sur une estrade des choses déjà entendues aux fêtes de gymnastique. Ce luxe est sans symétrie, et rien ne lui répond dans la foule. C'est ici qu'on remarque l'absence de société russe. Les courses exigent de l'ordre, des toilettes, des classes nettement opposées. Pesage, pelouse. Sur l'hippodrome de Moscou, on ne voit qu'un mélange de blouses, de bourgerons, de tuniques et de costumes de confection. Ici encore le perdant devient mauvais joueur et sent les manières le quitter. Les officiers de l'armée rouge ont mis des gants et des éperons. Au balcon d'un petit bâtiment, quelques femmes jouent de l'éventail et baillent. Les courses ne souffrent pas la médiocrité.

Au loin, les croix doubles des dômes aux chaînes fines ressemblent à des installations dorées de T. S. F., et les clochers des tours portent un bracelet-montre sous leurs tuiles. Un coup de cloche. On a le temps de feuilleter le programme. C'est une brochure. La couverture porte la photographie de Terek,

fils de Tagore et de Garçonnière, vainqueur du Derby de tous les Soviets en 1926. La bête est musclée, longue et douce; le jockey ressemble à tous les jockeys. La première course est un prix de quarante roubles pour des chevaux de quatre ans au moins, sur deux mille cent mètres. Un second coup de cloche. La foule ne bronche pas. Personne ne court. Au-dessus des têtes on voit passer les jockeys, rouges, jonquilles, céladons. Les concurrents se nomment Manifeste, Economiste, Autonomie, Dollar, Sans culot; ils appartiennent respectivement à la division de cavalerie du Guépéou, à la réunion des écoles militaires communistes, à l'Union des sociétés nationales de Tir, à l'Escadron de la milice de Moscou, au Soviet des commissaires du peuple de Crimée. Ils sont tous entraînés au camp national d'entraînement « Orient ». Signe des temps. On espère un petit mouvement d'enthousiasme à l'arrivée, mais les chevaux passent devant le poteau sans arracher un cri. Personne n'a hurlé : « Les sociétés de tir! les écoles communistes! » comme on crie à Longchamp, Rothschild ou Decazes. Toutefois, l'orchestre risque une mazurka. Un cheval hennit. Un gosse fond en larmes. Une demi-douzaine de citoyens vont toucher le gagnant et courent au buffet.

Les bateaux de la compagnie nationale de navigation fluviale. — Moscou ne cesse pas brusquement à Moscou, et les signes du nouveau régime sont aussi répandus en province que dans la capitale. Ainsi la fameuse phrase de Karl Marx : *Prolétaires de tous les pays, unissez-vous*! on continue de la trouver sur les encriers, sur les programmes de cinéma, sur le fronton des monuments, sur les cendriers, sur les agendas. Les pièces de monnaie la portent jusqu'aux frontières. A Nijni-Novgorod, on la saisit au passage, en allant au port, sur les affiches de la foire rouge, sur les porcelaines de la manufacture d'État et sur quelques prospectus. En outre, les portraits de Trotski sont plus nombreux. Ce prince écarté, cet empereur des soviets déjà si furieusement nationalistes ne semble pas avoir perdu son prestige dans les campagnes où les crimes sont moins graves et les réputations plus longues.

Nijni-Novgorod est formé de deux villes, et plutôt de deux villages. La foire fameuse a lieu dans la ville basse, en face

d'une languette d'eau provenant de l'Oka, toujours trop haute, que le train borde comme un galon. Depuis la gare, l'*izvostchick* se trouve pris entre des charrettes, et nous allons au pas, les naseaux d'un autre cheval derrière les épaules. La foire ressemble à une immense église dont le transept et les nefs sont occupés par des pavillons et des boutiques. A la place du porche, s'élève le palais où se tiennent les délibérations et les banquets. Long casino en briques pour cheminées d'usine, aux corniches et aux harpes jaunâtres et apparentes, aux toitures ternes. Pour franchir le pont de bateaux, il faut donner une obole à un gamin triste, noyé dans une capote militaire cacao. A gauche, la Volga plate, nue et bleue use les deux villes de Nijni, dont l'une vit sur l'eau une bonne partie du printemps. On voit des feuilles d'argent, des émaux rapportés, des minarets et des anses d'or dans la poussière qui tourbillonne au-dessus des deux fleuves. Ce sont les églises et le kremlin.

Le cocher enfin délivré fouette son cheval et nous secoue avec nos valises dont il faut tenir la moitié sur ses genoux. Le bois de la longue passerelle résonne sous le galop. Dans la ville haute, crêtée de tours et d'abréviations, l'herbe et l'avoine poussent entre les pavés branlants; des porcs qui ont déjà l'air fumé passent lentement d'un trottoir à l'autre. La voiture tourne le coin de la rue de la Flotte rouge et descend vers le port où sont amarrés la « Révolution d'octobre », le « Wladimir Iliitch Oulianov », le « 1er Mai », la « 3e Internationale », l' « Antoine Rubinstein » et le « Place aux Prolétaires ». Nos cabines sont retenues sur le « Tchitchérine » qui vient d'être repeint, lavé, astiqué. Les drapeaux rouges crépitent dans l'air sec et se mêlent aux ailes des oiseaux mouillés. Dans les petits hangars en bois du port s'agite une foule aux blouses sales et brodées, aux têtes coiffées de casquettes, de calottes tartares et de toques de fourrure. Des hommes nus jusqu'à la ceinture portent des sacs et insultent les *izvostchicks* incrustés dans la boue.

En haut de la colline émaillée de pins brillants et de croix, les chevaux promènent leur *douga* le long des murailles du vieux Kremlin et semblent passer sous des arceaux. Les mouettes sérieuses et occupées tissent une toile autour du

bateau si amical que l'on voudrait y vivre. Après le premier coup de cloche, un mendiant solide et barbu monte sur le pont et se présente devant les voyageurs. Il ne parle pas et se contente de montrer du doigt une pancarte qui pend sur son gilet. Le texte, écrit au crayon, dit que cet homme est tombé dans l'eau par mégarde, qu'il est trempé et enrhumé et qu'on devrait bien le tirer d'embarras. A peine lui a-t-on donné dix kopeks, que deux enfants vous en demandent dix autres pour l'aéronautique de l'Union et vous épinglent *la réponse à Chamberlain* sur le col du veston. Comme sur les boîtes d'allumettes, c'est un avion aux étoiles rouges qui, selon toute vraisemblance, pique droit sur l'Angleterre. La sirène du « Tchitchérine » répond à la cloche dont le troisième coup vient de retentir tout près des oreilles de la bibliothécaire, puis le bateau repousse lentement le port, les cordages et les filles en chemises rouges qui jouaient sur les tonneaux. Il décrit un cercle tout frangé d'écume et tourne le dos à la ville. La Volga s'élargit tout de suite et devient jaunâtre. On a l'impression de quitter l'Europe, la société, l'Union des républiques soviétiques; mais il faut visiter la demeure flottante.

Quatre classes, comme dans les pays de luxe. A l'arrière, des voyageurs chargés de ballots, reliés entre eux par des ficelles, mangent leur soupe dans de vieilles boîtes de caviar. Ils vont d'une ville à l'autre le long du fleuve. En bas, à côté de la chambre des machines, se trouve la coopérative des passagers de troisième classe, la caisse d'épargne et le journal du bord, rédigé au pinceau sur une cloison. C'est l'*Ancre*. Des vieillards tartares aux énormes narines lisent de leurs yeux verts les chansons de marins. Quelques paysannes aux lèvres grasses dorment dans le bruit des bielles huilées. Le partage des voyageurs en quatre classes qui se distinguent nettement ici par le costume, n'étonne personne. Plus encore que les Russes de l'ancien régime, ceux du nouveau ont un faible pour les divisions en compartiments.

Du pont supérieur on découvre des églises aux toits verts, de minuscules Kremlins vernis et des croix mêlées aux branches des arbres. Le long des berges blondes où sont marquées les différences de hauteur du fleuve, des chaumières naïves comme des jouets fument entre les bandes

de forêts qui se rejoignent et se dépassent. L'eau est lourde, chargée de boue. Nulle part on ne voit, courbés sous la corde, les fameux bateliers aux dos nus haler des chalutiers, et chanter dans le sable qui brise l'effort des jambes; et jamais on n'entend la pluie grêle et pressée des balalaïkas et des gouslis. Les bateliers ont trouvé de l'ouvrage dans la rue Pigalle et quant au dernier balalaïkiste de talent, on l'a vu dans *Snégourotchka* de Rimsky. Pourtant, quelqu'un accueille la nuit qui vient par des paroles où se devine le roman de l'âme russe. Un homme au coffre de métal chante au-dessus du sommeil de ses camarades. On aimerait l'entendre longtemps sous la lune claire, et l'associer à la steppe qui commence à courir sur la rive gauche; car il dit que cette terre nue et jaune, le dos chargé de rêves et toujours en quête d'un horizon qui en a peur, porte le secret de la détresse et de l'irrésolution dans le vent qui l'exagère et qui la sèche. Il dit que les yeux des femmes aimées sont attirants comme la steppe, mais vides comme elle; ce qu'ils promettent ne peut être tenu, et la douleur qu'ils finissent par apporter est interminable, sans sourires, sans espoirs, comme la steppe. Où sont-elles les femmes qu'il accuse ainsi de sa voix plus éloquente que le désir? On ne les rencontre plus. On ne sait si elles sont parties; on ne sait si elles sont mortes. Celles qui descendent la Volga pendant leurs vacances ont perdu ce qu'on aime tant chez toutes, ce prolongement de l'enfance et ce raisonnement fait d'émotions et d'images qui déconcertent la vie. Il n'est guère possible aujourd'hui de flirter avec les jeunes filles russes. Au bout de dix minutes, elles vous apprennent que les associations ouvrières, protégées en haut par un régime qui s'appuie sur elles, ne peuvent pas avoir de caractère politique; elles ne visent que le bien-être matériel de ses membres, et ce but unique ne les détourne pas de leur tâche. Aussi... Mais vous ne voulez pas écouter. Dans la nuit, le fleuve s'élargit et promet à chaque instant la mer.

Le lendemain, le port de Kazan, logé à l'extrémité d'une courbe, se montre dans la matinée. Une poussière de désert cache la ville éloignée au passé lourd où s'est endormie une civilisation orientale. Ce qui touche à la Volga n'est qu'une sorte de camp dont la vie est entretenue par les bateaux qui

vont et viennent. Un tramway suburbain vient secouer les baraques. Sur cent mètres de boue où elles trempent jusqu'au genou, des femmes aux chevelures sombres proposent des œufs frais, du lait caillé, des poulets froids, des cœurs de porc dans des cuvettes. Les voix chantent, même dans le marchandage. Une affiche apposée sur les boutiques tartares annonce l'arrivée de l'équipe de foot-ball de Samara pour le dimanche suivant. Dans leurs petits bazars criblés de sable, les commerçants étalent des jouets, des pantoufles de cuir, disposent les boîtes de caviar, passent le torchon sur les grappes de poissons fumés. En parlant avec ces marchands aimables, les employés du port ou le personnel du bateau, on cueille un renseignement de plus sur le trajet. On apprend par le journal que deux toiles de valeur ont été volées la veille au Musée des Beaux-Arts de Moscou. Ainsi les nouvelles de la ville-mère descendent le fleuve et apportent la parole des commissaires dans les campagnes.

Samara. — Depuis le matin, le « Tchitchérine » a longé les plus belles rives du cours. Les intellectuels qui se trouvent parmi les passagers ont essuyé le verre des jumelles et déplié leurs plans dans le restaurant. L'un d'eux prend des notes en croquant de petites tranches de saumon blanc. Ses yeux vont de l'encre au paysage. Il a l'air de peindre, de copier soigneusement les couleurs jaunes, le chrome clair, les cadmiums jetés sur les berges, les lianes, les falaises coupées en tranches, comme du pâté. Il se reporte à un gros guide orné de cartes, note les oublis, ajoute les moulins, les grosses barques bleues, la terre noire, l'horizon, les collines mauves où paissent des troupeaux de vaches minuscules et tachées comme des coccinelles. Il compare les foules presque agenouillées devant le bateau à celles qui regardaient passer cette boyarine Morozov que le peintre Sourikov a peinte presque morte sur son traîneau. On se penche sur son épaule pour voir s'il n'a pas fait de dessins dans les marges de son texte. Mais l'homme est cordial, empressé, prompt à la confidence, comme tous les Russes. Ses jugements sont secs et péremptoires :

— Lounatcharsky? un auteur dramatique libéral. Staline? Un poète à qui manque un solide passé de journaliste. Les

Russes? de grands enfants qui empruntent encore de l'argent quand ils peuvent, comme les personnages de Dostoïewski, mais au fond, beaucoup de dispositions pour ce qui vous fait perdre contenance : la rêverie mêlée au jugement, le tourment joint à la décision, le remords lié à la cruauté. Voulez-vous une tranche de melon d'eau, un peu de sterletz, un cigare tartare?

Dans la lumière crue et blanche du fleuve énorme les lourds bateaux de pétrole pèsent sur leur ombre huileuse aux spirales bleues. Sur le métal du bord, la faucille et le marteau sont peints en noir, à grands traits, car le pétrole inspire l'orgueil à la nation qui le possède. Le « Tchitchérine » s'abreuve longuement à cette source crasseuse, tirée de la Caspienne par un chaland où des familles vivent sur l'incendie. Puis le paysage russe pousse de nouvelles églises au bord de l'eau, ouvre et referme la steppe, s'arrondit devant une boucle et se laisse conquérir facilement. Souvent, on dirait qu'il manque de la neige.

Des façades claires apparaissent peu à peu. On commence par compter les premières maisons de la rive gauche où va s'étendre une ville. Au milieu de jardins sombres et crépus, ce sont des villas à terrasses superposées, regardant la Volga entre leurs colonnes blanches. Les drapeaux rouges flottent du même côté. Aux fenêtres, se montrent des amis du bateau qui agitent leurs mouchoirs. Ces villas ont été transformées en maisons de repos pendant la guerre civile. Elles se serrent de plus en plus jusqu'aux premières rues de Samara qui sont toutes perpendiculaires à l'eau, comme à San Francisco; et il y a un élévateur à blé orné de passerelles, de tuyaux et de grillages, ouvert aux trains, traversé de fils, qui rappelle encore l'Amérique, laquelle est pour les Russes le pays mécanique par excellence, celui qu'on doit copier à tout prix. Mais il reste des bouleaux au beau milieu du port, de la boue sèche et verte le long des trottoirs; on aperçoit entre les réservoirs de pétrole des églises d'un rouge violent, et des dindons picorent entre les rails des tramways.

Samara n'a jamais été bien tranquille. En 1670, après l'entrée de Stephan Razin dans la ville, le peuple précipita dans l'eau les nobles, les clercs et les bourgeois. On n'a guère

fait mieux pendant la Révolution. En 1851, le parc Stroukovski n'était encore qu'une forêt; on comptait 62 maisons de pierre et 1583 de bois. Sa prospérité date de la construction du chemin de fer reliant la Volga à l'Oural. Le recensement de 1925 accuse plus de 75 000 habitants.

Le nouveau régime a créé un institut agronomique, une université populaire, des cours pédagogiques Tataro-Bachkirs, des cours d'accouchement, de géodésie, d'ethnographie et de peinture. Les *izvostchiks* du port vantent l'hôtel Bristol, la brasserie Jigoulievski et les académies de billard. Les affiches du théâtre Karl Marx annoncent un répertoire convenable. De Samara, on va aux eaux sulfureuses de Sernovodsk, et à Chabronovsk, célèbre pour ses six sanatoria de 1000 chambres, à 160 roubles par mois environ.

La ville est semée de marchés et de jeux, car il faut vendre et jouer, devrait-on se contenter d'offrir son morceau de pain et son journal au passant et de faire tourner une assiette couverte de numéros. Les mendiants couchés sous les porches dorment comme des chats, les paupières entr'ouvertes, et se lèvent d'un bond quand le promeneur en vaut la peine. Le premier chameau de la Russie passe lentement devant les vitrines. Ici, comme dans toutes les petites villes de France ou d'Allemagne, les chemiseries et les parfumeries montrent tout à coup ce petit détail européen qui parle au souvenir et gâte une heure. Ici, comme dans les autres villes russes, les médecins et les courtisanes peuvent économiser quelque argent et relever leur toilette par un signe. Le reste du peuple s'incline, approuve et se tait. Samara. Ce nom de ville appelait des images, des costumes, des bazars et des cortèges. Il n'y a rien qui ne puisse être ailleurs. Les femmes portent des chaussures à hauts talons, des colliers de grosses perles, des robes déjà vues à Billancourt; elles se poudrent et se rougissent les lèvres aussitôt qu'elles le peuvent, et danseraient sur le rythme de *Banana Oil* si c'était permis. Il ne faudrait pas s'arrêter, mais interpréter la ville au coucher du soleil qui la prend au ras de l'eau et jette dans toutes les fenêtres, étend sur toutes les façades, pendant que le bateau s'éloigne, une poussière de féerie.

Après Samara, la Volga fait un coude et descend vers le

sud, à la rencontre de la chaleur qui l'attend à Saratov et à Stalingrad. A droite se trouve la chaîne des Jigouli d'où la Volga entraîne le regard de l'homme jusqu'à Koltsovka où vécut le terrible Ermak qui se vantait d'avoir débauché toute la jeunesse des rives du fleuve, jusqu'à Bezentchouk où les Soviets ont installé un champ d'expériences agricoles, et plus loin, jusqu'à cette ligne où le ciel se pose sur l'eau pour entrer avec elle dans l'horizon.

Le « Tobolsk ». — Le paquebot ne peut se décider à quitter le port. Un officier de l'armée rouge est venu accompagner les voyageurs jusque sur le pont. Le dernier cachet portant des lettres russes vient d'être apposé sur le passeport dont on a recopié une fois de plus certains secrets. Le drapeau rouge de l'Union des républiques socialistes et soviétiques bouge dans l'été. Odessa aux lettres lisses et choisies avoue le dénouement d'un sol et de ses lois. Tout se termine devant la mer. Il est encore temps de se tourner vers la ville, de se tourner vers la terre, et de se demander si l'on emportera de son séjour plus d'idées que de passions.

ANDRÉ BEUCLER

M. ROUJU, NOUVEAU JEUNE[1]

VI

La recherche d'un hôtel, par sa difficulté même, réussit à distraire un peu M. Rouju. D'ailleurs, comme il s'examinait tous les matins et souvent même dans la journée, au hasard des rencontres, il voyait mal ces changements imperceptibles parce qu'ils sont continus et que révèlent seuls deux examens très distants l'un de l'autre. Sa crainte de la vieillesse persistait encore, mais elle était moins absorbante, moins unique, ses autres idées, auprès d'elle, continuaient leur vie.

Après quelques semaines, il trouva enfin, rue Benouville, à quelques mètres du Bois, une villa avec un jardin, minuscule il est vrai, mais dont les arbres ingénieusement disposés masquaient les murs trop proches.

Vieux garçon, tatillon, ayant par son éducation classique le goût des belles choses, il éprouva à meubler cette maison plus de plaisir encore qu'à l'acquérir, heureux même d'être obligé de compter comme autrefois quand il était médiocre professeur et plus tard dans sa retraite, tout petit rentier.

Son cabinet surtout requit tous ses soins, et un jour enfin, vraiment il fut heureux quand, par une matinée de soleil qui donnait aux vernis un éclat neuf et posait sur les bibelots des lueurs nacrées, il se fut assis à son bureau solide et ciselé

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er octobre.

enlevé chez un antiquitaire de la place Vendôme à un milliardaire américain.

En face de lui, une haute fenêtre donnait sur le jardin. Un marbre à demi brisé, une verte pelouse, la perspective truquée de quelques arbres et c'était, derrière la dentelle du store, comme une tapisserie toute tissée de clarté.

Il eut ainsi quelques semaines, non pas peut-être de joie, mais de distraction. Ce beau jouet l'amusait, et, par son luxe, par son prix, flattait une vanité dont il comprenait tout le ridicule, mais que subissait, quoiqu'il en eût, ce qui restait en lui de demi-pauvre. Puis de cela aussi il se lassa. Les limites qu'il avait été heureux de voir à sa fortune, bientôt lui furent pénibles. Le besoin de nous élever sans cesse que nous portons en nous et qu'avait exacerbé sa trop rapide promotion dans l'ordre de la richesse, lui firent paraître médiocre ce cadre pourtant somptueux. Il alla même, lui né et resté obéissant, jusqu'à rêver vaguement du pouvoir qu'il se savait en même temps incapable de conquérir, et, sentant douloureusement qu'il ne lui était pas possible d'augmenter sa fortune, il envia les milliardaires comme, étant sans le sou, il n'avait jamais envié les millionnaires. D'autre part, l'accoutumance jouait son rôle. Un moment vint où il n'éprouva plus qu'une satisfaction machinale, fille de l'habitude et mère de l'ennui, à caresser de l'œil, puis de la main, les belles reliures, à s'asseoir à ce bureau où aucun travail ne l'attendait.

Sa gourmandise même, d'être trop aisément et régulièrement satisfaite, s'émoussa promptement. Il s'aperçut vite que cette sensualité était aussi limitée que l'autre et que seule l'impossibilité de la satisfaire complètement, en irritant son désir, lui donnait l'attrait aujourd'hui disparu de l'inaccessible. Dans la salle à manger trop sombre où le glissement du valet irritait le silence, il commença à voir reparaître l'ennui, ce vieil ennemi des solitaires. Dogmatique et un peu bavard, il n'appréciait d'ailleurs pas complètement le piquant d'un hors-d'œuvre inédit ou la saveur d'un vin, s'il ne pouvait, en même temps, fixer en quelques mots justes la qualité et le degré de son plaisir.

Se rappelant les joies de ces découvertes récentes chez les antiquaires, il pensa à se constituer une collection pour se

perdre en une manie comme tant d'autres. Il tenta ainsi successivement de s'intéresser aux gravures, aux porcelaines anciennes; mais ne devient pas maniaque qui veut, il y faut de l'entraînement et un penchant naturel; la foi lui manquait et malgré ses efforts il estimait ses acquisitions à leur exacte et médiocre valeur. D'ailleurs, à peine ressenti l'imperceptible sentiment de succès que lui donnait la possession de l'objet mal convoité, la pensée lui venait, désagréable et qu'il évitait d'approfondir, que bientôt cela aussi lui manquerait. Car, à mesure qu'il se désintéressait de toutes ces choses extérieures, reparaissaient en lueurs troubles les images de la maladie et de la mort. Il avait maintenant des digestions pénibles, des insomnies, des moments de lassitude où les reins lui faisaient mal, tout un ensemble de malaises qui allaient se multipliant en un rythme inquiétant chaque jour accéléré et auxquels il ne pouvait point ne pas prendre garde car il les connaissait trop, les ayant déjà subis. Tête à tête avec lui-même et ses cauchemars, son ennui prit peu à peu l'acuité d'une souffrance dans cet hôtel trop vaste et qui, trop riche, lui semblait un musée plutôt que le home qu'il avait rêvé. Il découvrit qu'il y manquait cette fantaisie un peu abandonnée et gracieuse, cette liberté prise avec les styles, voire même cette petite note touchante de mauvais goût à quoi l'on reconnaît la main d'une femme et qui est nécessaire dans un intérieur un peu comme une dissonance dans une harmonie trop correctement composée. Sa pensée dévia vers la jeune fille qui pleurait dans l'antichambre de Me Daniel et dont par un artifice de son orgueil cherchant à excuser sa lâcheté, son abandon devant une crainte chimérique, il avait cru partager la douleur alors qu'en réalité, il continuait en la plaignant à ne se lamenter que sur lui-même. Il s'était juré de ne pas oublier cette enfant émouvante et fine, et pourtant il avait cessé d'y penser dès qu'il avait cessé d'avoir en commun avec elle une même angoisse. Il eut honte de cet égoïsme mal fardé, impression pénible qui passa, revint, à laquelle il finit par s'arrêter, car, d'éducation chrétienne, il attachait quelque valeur morale à la vanité du repentir et, à goûter ainsi son remords, il pensait un peu réparer sa faute. D'ailleurs, tout lui était bon pour sortir de lui-même.

Un peu de désir s'y mêlant, avec l'appétit de la découverte et l'attrait d'un obstacle possible, il lui fallut savoir ce qu'était devenue cette jeune fille. Peut-être dans cette aventure trouverait-il l'émotion qu'il cherchait en vain.

Me Daniel consulté déclara l'avoir perdue de vue et conseilla une agence dont tous les matins un employé vint au rapport. Ce jeu nouveau amusa un peu M. Rouju; d'ailleurs il fut court car, dès la fin de la semaine, les recherches étaient couronnées de succès. Il était temps : encore quelques jours, et M. Rouju, instable, inquiet, décidément déséquilibré, se fût désintéressé de ces recherches.

VII

Heureusement elles avaient abouti. Remontant de sources en sources, c'est-à-dire de concierges en concierges, l'agent avait découvert en effet que mademoiselle Jeanne Dumais, pour le présent, habitait à Dreux chez M. Lebeaupré, riche fabricant de chaussures, où elle exerçait les fonctions d'institutrice. Ce dernier détail émut M. Rouju. Continuant de se plaindre lui-même en autrui, il se vit semi-domestique, semi-professeur, maître-esclave d'un élève qu'on ne peut punir. Ainsi, il recommença de s'intéresser à cette jeune « collègue » et non plus seulement à l'aventure qu'elle représentait.

Celle-ci, d'ailleurs, était piquante pour un homme submergé d'ennui. Comment aborder la jeune institutrice et sous quel prétexte? Cela était inquiétant et amusant à la fois. Comme, en dépit de son assurance toute extérieure, il était resté désarmé devant les difficultés que l'argent ne suffisait pas à résoudre, il s'exagérait les complications et par suite l'attrait de cette aventure. Bref, rajeuni autant par son désir d'action, que par un vague espoir d'amour, il décida de partir pour Dreux sans plus attendre. Là, il verrait bien et, d'ailleurs, ce serait toujours une amusante promenade. Et c'est ainsi que, par un matin déjà frais de septembre, il descendait assez allègrement cette avenue de la gare qui est la préface habituelle de toutes nos petites villes françaises.

Consultant alternativement les plaques indicatrices des rues et le plan que son agent lui avait remis, méthodique et

consciencieux, il s'en alla tout d'abord « reconnaître les lieux ». Il trouva rapidement dans le quartier neuf la villa de M. Lebeaupré, grande maison sans caractère qu'enlaidissaient encore des ornements inutiles donc prétentieux et qu'entourait un parc adolescent et chauve encore.

Traînant les pieds, il longea deux fois le boulevard où des arbres trop jeunes mettaient une ombre pauvre. D'un air faussement distrait, il s'arrêtait par moment le nez dans un journal qu'il ne parvenait point à lire, agacé par un titre trop gros que ses yeux, même en le fuyant, retrouvaient toujours. Il éprouvait un sentiment d'anxiété où il y avait moins d'attente amoureuse que l'énervement, cet espoir un peu crispé qu'éprouve le chasseur et qu'ici augmentait encore sa timidité naturelle. Bien que rien de matériel ne justifiât cet espoir, il restait là *sachant* par un instinct tout nouveau en lui qu'il ne perdait pas son temps et effectivement, après qu'il eut attendu environ cinq minutes, une jeune fille venant dans sa direction sortit de la villa. L'émotion lui serra la poitrine car il reconnut cette taille longue et ployante, cette démarche souple qu'il n'avait jamais vue mais qui était le complément nécessaire de ce port de reine. Un peu engraissée sans empâtement, les traits seulement moins puérils et ténus, vêtue de blanc avec seulement au cou un collier de perles noires, mademoiselle Dumais n'avait qu'une ressemblance assez lointaine et comme de sœur avec l'enfant affaissée dans ses voiles noirs qu'avait vue M. Rouju quelques mois auparavant, et il lui en voulut un peu d'échapper ainsi en partie à sa compassion.

A ce moment un jeune garçon d'une douzaine d'années, penché à une fenêtre de la villa, interpella la jeune fille. L'ancien professeur n'entendit pas la question, mais il perçut distinctement la réponse : « Non, pas ce matin, cet après-midi nous irons ensemble au parc ».

M. Rouju, qui avait déjà épuisé sa provision d'énergie et de décision pour la matinée, fut heureux de se voir fournir ainsi un prétexte à retarder le moment d'agir. Il irait donc à ce jardin l'après-midi. D'ici là, il pouvait sans scrupule visiter en flânant la petite ville et déjeuner à l'aise.

Ce qui sert à Dreux de promenade publique est en effet un

assez beau parc qui enchâsse dans sa verdure la chapelle funéraire lourde et sans grâce qui est le Saint-Denis des d'Orléans.

Dès deux heures, M. Rouju s'y promenait, agité de sentiments contraires selon que l'emportait sa vanité ou sa timidité, son besoin de victoire ou sa peur du combat. Le retard de la jeune fille l'irritait et pourtant il craignait de la voir paraître. A chaque instant sa montre, tirée de sa poche, à une minute près, lui répétait la même heure.

Dans le silence de ce jardin solitaire sonna lentement l'horloge de la chapelle et, sans qu'il l'eût entendu venir, le gamin que M. Rouju avait aperçu le matin à la fenêtre de la villa, fut à côté de lui, le regardant. Il était robuste et trapu, mis avec une recherche d'élégance qui contrastait avec sa carrure de jeune paysan aux traits rudes et colorés, l'air plutôt stupide d'un enfant arriéré.

La vue de ce gamin disgracieux fut désagréable à M. Rouju qui n'aimait pas la laideur et qui, en outre, se trouvait par cette présence contraint à l'action presque immédiate. Il fut sur le point de tout laisser là, de partir, mais son instinct d'ordre fut choqué à l'idée de tant de démarches devenues ainsi inutiles. Il s'en voulut de sa faiblesse et, toujours avec cette imprudence des timides qui se lancent dans le péril les yeux fermés pour ne le point voir, il se tourna vers le gamin et lui demanda tout à trac : « Votre institutrice n'est donc pas avec vous? »

Cette phrase sans doute s'accordait avec la pensée du jeune garçon car, sans s'étonner de l'entendre prononcer par un étranger, il répondit comme s'il eût continué une conversation déjà commencée :

— Naturellement puisque Arthur est là.

Il bégayait et un filet de salive coulait le long de son menton.

— Arthur? — demanda M. Rouju.

— Oui, mon gr...grand frère Ve...venez

Stupéfié par cette péripétie imprévue, M. Rouju suivit son guide qui avançait, se dissimulant derrière les arbres avec une démarche silencieuse de sauvage puis l'enfant s'arrêta, souleva un bouquet de feuillage et l'on vit la jeune institutrice qui assise sur un banc parlait avec une animation

tendre et joyeuse à un soldat dont la figure jeune et un peu dure lui souriait. L'ancien professeur n'en vit pas plus, le rideau retomba et il fut de nouveau seul à côté du gamin qui ricanait, le regardant de ses petits yeux rusés, inintelligents et salaces.

La première impression fut de soulagement, l'aventure était close en dehors de lui sans qu'il eût rien à se reprocher, puis il s'irrita de voir ainsi terminé ce roman qu'il n'eût sans doute pas mené jusqu'au bout et il en voulut à la jeune fille d'être heureuse comme si elle l'eût dupé et comme si elle lui eut, depuis le jour où il l'avait aperçue pleurant dans le cabinet de Me Daniel, joué sans arrêt la comédie de la douleur. Son orgueil d'homme s'en prit à ce soldat qui n'avait pour lui que sa jeunesse — la vraie, qui est riche de toutes ses illusions. Il pensa à l'évincer, à se substituer à lui en se servant de l'argent tout puissant. La probabilité du succès et par de tels moyens suffit à enlever tout intérêt, toute poésie à cette équipée. Il vit combien son désir même était factice et, comme ses sens malgré tout avaient été mêlés à cette aventure, il pensa que l'amour le fuyait décidément qui exige plus d'élan vital et moins de scepticisme, mais que la volupté lui restait encore avec ses servantes adroites dont l'intérêt voile les répugnances et qui masquent leur vénalité d'un vernis d'illusion dont on est dupe seulement dans la mesure où il vous plaît de l'être et, puisqu'une superstition singulière et à laquelle il ne tentait pas d'échapper, voulait qu'il crut le bonheur de cette jeune fille un peu lié au sien, il s'en tirerait par un nouveau don anonyme qui faciliterait son mariage.

Il fut enchanté de cette décision moins parce qu'elle apaisait ses scrupules que parce qu'elle lui donnait — toutefois dans la coulisse — le plus beau rôle en cette comédie où, à tout prendre, personne ne s'était joué de lui. Entrant dans ce rôle flatteur, il souleva le rideau de feuillage et contempla avec attendrissement les jeunes gens dont il assurait l'avenir puis, redevenu important et riche, il salua le jeune garçon d'un protecteur. « Au revoir mon ami », que jadis il réservait inconsciemment aux élèves boursiers, ses seuls vrais inférieurs.

Il tourna les talons et regarda la petite ville silencieuse et

tassée dans un creux d'herbe. De l'autre côté de la vallée, un express passa en sifflant. M. Rouju le suivit des yeux avec sympathie puis redescendit vers les rues calmes de la sous-préfecture, heureux de jouer quelques heures au provincial avant de regagner Paris.

VIII

C'était quelques jours après son retour de Dreux. M. Rouju errait, un volume à la main, sous les ombrages du Luxembourg. Signe certain du retour offensif de la vieillesse, il s'attachait à poursuivre, dans les lieux où il avait autrefois vécu, le fantôme de ses jeunes années. Il aimait chèrement ce jardin, car c'est là qu'autrefois, professeur, resté campagnard et rustique, il venait relire sous ces ombrages ce qu'il appelait, d'une plaisanterie surannée, ses grands classiques à perruque. Jadis quand il posait un instant son livre pour écouter vibrer jusqu'au bout de leur note ces vers si simples, si nus et si pleinement beaux, il retrouvait autour de lui le décor naturel et comme le prolongement sensible de sa lecture. Même les discussions bruyantes de la jeunesse d'alors ne lui déplaisaient point, car les mots évocateurs des jeux de l'intelligence y jetaient avec de grands noms leur bref éclat.

En vain avait-il ce jour-là essayé de recréer ces illusions. Elles n'avaient pas répondu à son appel... « Si jeunesse savait... », la jeunesse n'est ce qu'elle est, que parce qu'elle ne sait pas, parce qu'elle accepte sans contrôle tous les mensonges de la vie, tous les leurres magnifiques qui masquent d'avance la vanité de l'effort. Un théologien, voyant son âme aride, eût dit de M. Rouju qu'il était en état de sécheresse, mais l'état de sécheresse passe, lui serait toujours ainsi, la « grâce » ne reviendrait jamais plus, jamais plus les belles couleurs de l'illusion ne farderaient le visage brutal de son désir, jamais plus il ne partirait follement vers les conquêtes mensongères qu'il eut don de poursuivre et non point d'atteindre.

Dans le jardin plus sombre, les allées maintenant s'ouvraient sur la nuit et sur son mystère et voici que, dominant peu à peu ses sentiments de civilisé, il sentait le serrer à la

gorge cette angoisse du soir dont nous avons fait une volupté pour notre romantisme, mais qui courbait nos lointains ancêtres sous le joug de la peur à l'heure où les premiers remugles des grands fauves se mêlaient aux odeurs aigres de la caverne où ils se serraient tremblants et nus. En plein Paris, il était envahi par cette horreur sacrée, mère des superstitions primitives, qui faisaient s'abandonner au destin les primates désarmés et sans courage dont la lâcheté et la lassitude n'aspiraient plus qu'au repos des abdications définitives et de la mort!

Pourtant il lui fallut se relever, partir! Un tambour roulait, annonçant la fermeture du jardin, et il s'en alla tremblant, replié sur lui-même pour offrir moins de prise, fuyant à pas glissants et retenus. A la porte une femme le heurta, déclanchant les réflexes de la défense qui étaient tapis en lui, prêts à bondir. Avec un rauquement bref, il se retourna, bouche tordue sur des dents grinçantes, les mains en griffes. « Un singe? » cria la femme affolée et cette fois ce fut en homme, ce fut de lui, qu'il eut peur.

Il se jeta dans un angle de la grille et là, les nerfs flagellés par le choc des bruits brusques et inattendus, par les passants surgissant de l'ombre et qui l'effleuraient, il força pourtant la bête qui était en lui à taire le hurlement continu de son angoisse, s'obligeant à penser, se contraignant à comprendre que rien ne justifiait cette terreur.

Afin de retrouver la vigueur au moins passagère qui lui était nécessaire pour rentrer rue Benouville, il s'attabla dans un café jadis célèbre et sur la moleskine usée se sentit vraiment rassuré par les lumières, le murmure des voix et l'impression d'abri. Un verre de cognac lui versa son amicale chaleur et, reprenant pied dans la vie, il commença à regarder autour de lui et à s'intéresser à la conversation que tenaient à sa table même des jeunes gens rasés à l'anglaise, mais dont la figure, expressive et mobile sans excès, trahissait l'origine et la vivacité d'esprit. Ils étaient à l'âge des discussions ardentes, utopiques et généreuses et c'est d'un ton froid, détaché, qu'ils parlaient non point de poésie mais de littérature, appréciant des romanciers, des essayistes, des critiques, rien que des prosateurs, avec une précision sèche, en

sportifs pour qui tout est mesure, parlant tirage en hommes d'argent pour qui tout est résultat.

Entre cette génération de jeunes dogmatiques, snobs un peu, et celle, folle peut-être, mais sincère et vibrante qu'avait été celle de M. Rouju, il n'y avait, semblait-il, aucune commune mesure. Mais deux filles passèrent, se tenant par le bras, et subitement ces vieux messieurs de vingt ans redevinrent des enfants joyeux, sensuels sans vice, et heureux de vivre, tels qu'à cet âge-là ils sont tous et dans tous les pays et c'est à ce moment-là, d'ailleurs, où il eût dû se retrouver près d'eux, que le client du docteur Voronski se sentit vraiment le plus loin. Cette gaieté lui faisait mal, et regardant les visages frais et mal fardés des deux filles, il en percevait les tares que les impitoyables critiques de tout à l'heure ne voyaient point.

Invitées, bousculées d'amicales paroles un peu grossières, Louise et Irma — ainsi s'appelaient-elles, et il ne fut pas nécessaire de les présenter — s'assirent à la table.

M. Rouju offrit l'apéritif. Elles le remercièrent d'un sourire et, voulant dire quelque chose d'aimable, Louise déclara que les vieux étaient toujours très gentils tandis que les jeunes c'étaient « tout mufle ». Les jeunes la conspuèrent gaiement et « le vieux » repoussa d'un geste brutal la main d'Irma qui cherchait la sienne. Puis il la reprit, se sentant envahi, après la secousse de tout à l'heure, d'une telle détresse que cet appui dérisoire lui fut un instant nécessaire. Dans la glace contre laquelle il s'adossait, il se vit de plus près que jamais, la patte d'oie creusée profondément, de petites rides dessinant le réseau de mousseline sur un teint sans éclat. Il se souvenait de s'être vu tel à cinquante ans, un soir où une fille aussi l'avait traité de vieux. Décidément tout se répète. Il avait donc en deux mois vieilli de dix ans. Sa souffrance fut celle d'un malade que condamne sans appel un impitoyable diagnostic trop longtemps redouté pour qu'on n'en ait pas mesuré par avance la portée et les conséquences. Comme les autres hommes il avait accepté l'idée de la fin quand, dépouillé peu à peu de tous les désirs, il y était parvenu, sans s'en rendre compte, par le chemin de la vieillesse, lent et plein de retours; il ne pouvait même plus en supporter la pensée maintenant que sa fortune et cet éclair de jeunesse lui avaient

redonné les appétits de la vie et pour un moment au moins tous les moyens de les satisfaire. Il eut contre le sort la rage puérile d'un dévot mécontent de son dieu, puis sa colère se mua en un désir furieux de jouissances pour les quelques années, les mois peut-être, qui lui restaient encore à vivre. Les deux filles en bénéficièrent, qu'il emmena dîner avant que de s'abîmer en une orgie qui le laissa pétri de honte, la bouche amère et les reins brisés, n'ayant pu empêcher même au moment le plus aigu du plaisir que ne fût présente l'idée fixe de la mort, qui depuis quelques mois déjà vivait obscurément en lui.

Et pourtant, les jours suivants il revint à son péché parce qu'il ne savait à quoi occuper ses jours mornes, parce qu'il s'acharnait à profiter des années qui lui restaient encore, aussi parce que les jeux largement payés de ces professionnelles avaient su faire surgir de leur ombre ces désirs qui n'ont point leur place dans une jeunesse normale et dont sa vieillesse avait jadis été défendue plus encore par sa pauvreté relative que par ses préjugés et la régularité de sa vie, la discipline enfin qu'il s'était imposée toujours. Fatigué de ces amours vénales et sans imprévu, il crut ne l'être que de ces filles et voulut en connaître d'autres et ainsi la curiosité au vice ajouta son piment.

Un jour vint où il se réveilla prêt à demander à l'anormal ce que lui refusaient tous les recoins déjà explorés du plaisir. Cette fois, atteint dans ses préjugés d'homme, d'éducateur et de bourgeois, il entrevit pour la seconde fois l'abîme où déjà il avait failli rouler. Il tenta de s'arrêter sur la pente, mais s'il ne faut que quelques minutes pour remuer toute la boue qui stagne au fond d'une mare, il faut des heures, souvent même des jours, pour que cette vase retombe et que l'eau retrouve sa limpidité première. Être double, il lui était difficile aussi de faire taire en lui le dialogue entre l'homme et la bête, entre la brutalité de l'appétit et le raffinement du vice. D'ailleurs la ville tout entière maintenant, mieux encore qu'autrefois les rues populeuses de Belleville, parlait à son désir. Paris, en cet octobre voluptueux et tiède, était comme lui possédé, il fallait fuir.

Obligé de gagner sa vie, il n'eût pas eu besoin de cette

mesure extrême pour échapper à cette obsession à cette « délectation morose » des casuistes à laquelle sa fortune et le vide de son existence le livraient tout entier. Faute de travail, il essaya de jouer. Il alla jeter sur les tapis des tripots des plaques et des billets, tenta même la chance à la Bourse, mais trop foncièrement prudent et petit bourgeois pour mettre en danger sa fortune, n'ayant point le goût des aventures ni l'amour de l'argent pour lui-même, il ne trouvait à courir ces risques limités qu'une émotion superficielle et très courte à laquelle il cessa bientôt de découvrir le moindre attrait. Les images luxurieuses le harcelaient jusqu'aux tables de baccarat, oui, vite il fallait fuir.

Mais où aller? Tel un animal blessé qui n'imagine pas d'autre refuge que le gîte où il est revenu toujours, son instinct lui représenta d'abord Mouthiers qu'il avait fui pourtant quelques mois plus tôt, mais qui restait la halte reposante où, au contact de la terre maternelle, il venait chaque année reprendre des forces. Avec plus de luxe, débarrassé des mesquineries auxquelles le condamnait naguère le manque de fortune, ayant la possibilité de s'en évader de temps à autre, peut-être prendrait-il plaisir à tant de calme, retrouverait-il peu à peu son âme limpide d'autrefois. L'expérience cependant était dangereuse car il risquait de retomber tout de suite dans l'ornière des habitudes dont il n'était pas encore assez éloigné, surtout il redoutait d'y retrouver, exhalaisons de sa vie médiocre, les vapeurs de l'ennui, gouffre d'où s'élèveraient maintenant les vapeurs des mauvais rêves et que ne masquerait plus aucune illusion, aucun espoir. Enfin il se vit, par ses domestiques et ses fournisseurs, enserré un peu plus qu'avant dans un réseau d'intrigues et de commérages.

Cependant, vieillard casanier, il avait peur de l'inconnu et des longs voyages. Il se souvint alors de la seule villégiature qu'il eût connue dans son enfance. Tout un mois passé au bord de la mer à s'émerveiller des bateaux, des rochers, des marais salants, des pêcheurs, de tant de choses si neuves et si surprenantes. Une longue période d'économie avait donné du prix à ces vacances dont ses parents et lui-même parlaient ensuite comme d'une époque fabuleuse où s'accu-

mulaient toutes les impressions étrangères au cadre ordinaire de leur vie.

Bien qu'instruit par l'expérience, il apprécia maintenant à peu près à leur juste valeur les imaginations de son enfance, il lui plut de revoir le pays qui avait été leur point de départ et où il retrouverait le souvenir des siens sans la présence de ses compatriotes. Aussi bien, même à cette époque de l'année où ne l'animait plus cette vie artificielle de l'été qui eût trop rappelé Paris à M. Rouju, on pouvait se distraire dans cette région où les excursions étaient faciles, les promenades en mer sans danger. Tout cela peut-être ne l'eût pas convaincu, mais un espoir informulé emporta la décision, celui de retrouver, grâce à l'air iodé, pur et vif, après l'apaisement préalable et nécessaire, assez de vigueur pour se livrer de temps en temps au plaisir.

Désireux cependant de très bonne foi de tout mettre en œuvre pour changer complètement le cours de ses idées, il acheta un yacht, une automobile, engagea un équipage, un chauffeur, loua par correspondance une villa luxueuse, tous soins qui le distrairaient un peu et lui permirent d'attendre sans rechute les quelques jours le séparant de son départ.

Celui-ci fut lugubre et sans la présence narquoise de son valet de chambre, il fût rentré en ce Paris du plaisir qui, au moment de la rupture, chuchotait à sa mémoire trop de promesses. Pour échapper à ces souvenirs, à la nuit d'insomnie et de cauchemar, il se drogua et ainsi, à peine étendu, dans le sleeping, il sombra au néant qui pour lui maintenant était presque du bonheur.

Il se réveilla à Pornichet. Somnolent encore et à demi vêtu, il alla s'accouder à la barre de cuivre du couloir et là il eut une sorte d'éblouissement qui le reporta d'un coup et entièrement à cinquante ans en arrière. Devant lui s'étendait toute baignée d'une lumière mouillée sans rien de la dureté méridionale, une baie bleue qu'enfermait la courbe harmonieuse d'un sable roux où des débris de coquillages mettaient comme des lacs de blancheur; lignes admirables à force d'être simples, sur lesquelles s'enlevait parfois, penché obliquement vers le large, le graphique japonais d'un sapin vert et noir. Quelques ilots, cloutant l'horizon, empêchaient seule la mer infinie de se

confondre avec le ciel où venaient se perdre aussi à l'extrémité du tableau les rochers à peine plus sombres de Penchateau. Avec une précision, une acuité qui attestaient combien ces impressions exceptionnelles s'étaient gravées au plus profond de sa mémoire, il se revit courant pieds nus sur cette grève devant ses parents à qui il apportait l'hommage naïf et étonné de quelque éclat de nacre ou d'une algue curieusement découpée. Son âme desséchée revécut un instant les jours crédules et merveilleux de son enfance et, le cœur crevé par le poids trop lourd des souvenirs, solitaire il pleura, le front à la vitre tremblante, tandis que le train, laissant derrière lui la baie bleue s'enfonçait dans le paysage humide et désolé des marais salants.

IX

Cette secousse initiale, qui mit en branle tout l'appareil secret de la mémoire, fut néanmoins excellente et influa grandement sur le début de son séjour. Grâce à elle, les images de son enfance, nettes, imprévues et sans cesse renouvelées selon le hasard des rencontres, luttèrent victorieusement contre celles plus récentes qui l'obsédaient. Ce fut comme une brève période de rajeunissement moral, un bain d'oubli et de candeur dont sa fièvre aimait la fraîcheur. Cela toutefois n'allait pas sans rechutes. Parfois l'illustration d'un journal, une jeune fille courant en équilibre sur les layons glissants des marais, une femme dont les traits ou la silhouette ne lui semblaient point inconnus, faisaient soudain apparaître d'autres et plus inquiétantes figures, mais quelque souvenir d'enfance, vite, chassait ces visions et M. Rouju, pensant que sa volonté seule les avait fait disparaître, se croyait fort et, orgueilleusement, s'estimait guéri.

Tous les jours, de bonne heure, il se jetait dans son auto pour aller dans la fraîcheur de l'aurore prendre uu bain au Port-Lin, la plage minuscule du Croisic, puis rajeuni par ce coup de fouet matinal qui balayait les miasmes de la nuit, il s'en allait à pied, éventé par l'air salubre et vif qui s'était sur le marais imprégné d'une odeur de violette, laissant errer sa vue sur le désert d'eau que découpaient en carrés les talus

de terre glaise à peine frottés d'une pâle verdure, vaste étendue que dominait comme un phare le clocher carré du Bourg de Batz. Il s'arrêtait ensuite au Mont Esprit qui, entouré d'un petit bois aux allées tournantes, constitue la seule éminence de ce pays où la terre semble prolonger le dessin plat de l'Océan qui l'encercle. Il y retrouvait un nouvel ami, le docteur Poncelet, qui y faisait sa promenade quotidienne et tous deux reprenaient la conversation au point où la veille ils l'avaient laissée. La première fois que ce grand vieillard rasé, sec, les yeux vifs dans une figure menue et toute rosée l'avait salué, puis suivi d'un regard discret et inquisiteur, M. Rouju s'était promis de tenir à l'écart cet ambassadeur de la petite ville et de ses potins, mais il fut bien obligé le lendemain de répondre à un mot aimable, et maintenant c'étaient de longues conversations où ils avaient tous deux l'agréable surprise de trouver un partenaire de riche culture et d'esprit distingué.

Ces conversations, commencées sur la promenade, se poursuivaient le long du port où, paniers sous le bras, tanguaient les pêcheurs qui semblaient vêtus de toile à voile, et ainsi, de paradoxes en paradoxes, arrivait insensiblement l'heure du déjeuner.

L'après-midi, M. Rouju partait en auto ou en yacht pour des excursions qui le plus souvent étaient des pèlerinages à ses plus chers souvenirs. Parfois il emmenait le docteur qui, connaissant admirablement le pays, ses légendes et son histoire, avait toujours à raconter quelque anecdote curieuse dont le paysage était la vivante illustration.

Bientôt pourtant ces pèlerinages commencèrent à s'épuiser, M. Rouju les refaisait mais les coins où il retournait ainsi n'avaient plus leur nouveauté d'impressions et leur force évocatrice. Peu à peu les visages aimés rentraient dans leur pénombre et il commençait par moments à retrouver l'ennui. Les feux d'artifice du docteur, si brillants qu'ils fussent, répétaient parfois les mêmes pièces. Le paysage, d'ailleurs, nu et désolé, ne portait point à la gaieté. Ville autrefois active, mais dont maintenant les vieux hôtels de corsaires dorment le long des quais déserts, le Croisic a la tristesse funéraire un peu des cités mortes.

Ce qui désolait M. Rouju par-dessus tout, c'était de con-

stater qu'en dépit de sa sagesse il allait vieillissant toujours. Il faisait encore un peu illusion aux autres, mais retrouvant chaque jour plus précises ses mille petites souffrances d'autrefois, il lui fallait bien constater sa déchéance; même il avait, symptôme inconnu jusqu'alors, des essoufflements qui le laissaient fatigué indiciblement... et jamais la vie ne lui avait été plus chère. Pourtant il connaissait maintenant la vanité des joies que la fortune peut apporter à un vieillard sans famille et sans amis, mais il avait perdu cette vertu de résignation, vertu de pauvre peut-être, mais qui permet seule d'accepter tout l'inévitable sans en trop souffrir.

Lassé, désespéré et furieux tour à tour, il résolut de tout conter au docteur. Cet esprit libre ne s'effaroucherait pas de ces confidences et l'expérience du médecin ainsi que sa culture scientifique ici ne seraient pas inutiles.

Après bien des hésitations, à la suite d'une matinée qui avait été particulièrement mauvaise, au lieu de sortir l'après-midi en automobile il entraîna le docteur au sommet du mont Esprit et là, sûr de n'être pas dérangé, il commença son récit.

De temps à autre une question précise l'interrompait, lui montrant qu'il avait trouvé dans son auditeur un appui intelligent et utile et cela était, pour sa faiblesse naturelle, un grand réconfort.

Quand il se tut, la nuit, une nuit claire mais sans lune, était déjà venue. Rien ne troublait la rêverie où maintenant il se perdait, ému plus encore par la sympathie qu'il sentait vivante près de lui que par le rappel de ses souffrances. Anxieux et pourtant soulagé, il attendait son verdict.

Dans la plaine qu'il regardait sans bien la voir, on ne distinguait rien que le miroitement furtif d'un marais, l'éclat givré des tas de sel d'où l'odeur de violette venait plus pénétrante et plus douce. Au fond de l'horizon le phare de l'Ile d'Yeu, toutes les cinq minutes, fauchait d'un mouvement régulier le champ scintillant des étoiles.

Le docteur ne se pressait pas de parler et seule la plainte de la mer se brisant sur les rochers du Bourg de Batz rythmait le silence. Enfin le vieux médecin eut un rire si léger, si bienveillant, que nul n'eût pu s'en froisser et que pourtant il

atténua encore en posant la main sur le bras de son interlocuteur et en lui disant : « Mon bon ami, ne vous fâchez, ne vous fâchez pas, et croyez que votre aventure n'a rien de très exceptionnel, à part l'expérience Voronsky, dont vous n'avez point tant à vous plaindre, puisque même après ce que vous appelez tragiquement votre décrépitude, vous portez bien dix ans de moins que votre âge réel. Pour ce soir regardez s'épandre sur ce pays, que l'eau revêt partout de ses nappes mobiles, cette diffuse clarté que n'encrassent pas les brumes de la ville, emplissez vos poumons de cet air aigre et frais, laissez surtout votre âme subir docilement l'apaisement de cette calme nuit et puis pensez encore une fois que vous n'êtes point seul. Demain nous reviendrons sur tout cela plus à loisir. »

X

Ainsi suggestionné, ne se croyant pas encore guéri mais faisant déjà suffisamment confiance au docteur pour mépriser au moins temporairement ses soucis, il passa une nuit excellente et comme nos tourments moraux, nos soi-disant pressentiments ne sont le plus souvent que la conscience obscure d'un malaise physique insuffisamment localisé, après ces quelques heures de bon sommeil, c'est presque sans appréhension qu'il gagna la demeure de son ami, flânant avec plaisir dans les rues tortueuses aux maisons blanches où régnait cette odeur composite de chanvre, de goudron, de poisson et de vase qui suffit à évoquer un petit port de pêche avec ses barques massives encensant lourdement sur les eaux.

Le docteur l'accueillit avec une effusion sincère, lui parla de la pluie et du beau temps, amorça même une discussion politique, puis incidemment offrit à « son cher client » de procéder tout de suite à cet examen médical qui, ainsi présenté en badinant, ne semblait plus qu'une formalité sans importance.

Tout le temps qu'il dura, et il fut long, le docteur multipliait des « bien » satisfaits et approbateurs dont, sans en avoir l'air, il guettait l'effet sur son patient qui visiblement s'épanouissait. Pourtant si ce dernier n'eût pas été uniquement

préoccupé de lui-même et s'il eût mieux regardé son médecin, il eût vu par moments la bouche expressive de celui-ci dessiner une moue pessimiste, vite changée en un sourire de commande qui ne parvenait point pourtant à empêcher de frémir le coin des lèvres minces et rasées.

Enfin le docteur se releva. Une minute il alla regarder à la fenêtre feignant de s'intéresser à son jardin, en réalité composant le visage satisfait qu'il montra à M. Rouju :

— Mon bon, — dit-il d'un ton enjoué dont un observateur moins occupé de soi eût peut-être reconnu la félure, — mon bon, je n'ai aucune ordonnance à vous faire, pas de régime non plus à vous ordonner, vous avez encore de longues années devant vous. Plût au ciel que j'en puisse espérer autant!

Ceci dit, et par une transition toute naturelle il feignit de s'apitoyer sur son propre état de santé auquel, prenant le change, M. Rouju commença de s'intéresser avec la commisération un peu dédaigneuse d'un homme maintenant au-dessus de ces petites misères.

C'était ce que voulait le docteur qui, cessant bientôt cette comédie, proposa une promenade :

— Promenade en mer, — insista d'un ton protecteur son ami, — promenade en mer, il vous faut changer vos idées. Nous causerons. Vous achèverez votre cure en me guérissant cette fois de mes chimères et de mes scrupules.

Ce fut pour M. Rouju une matinée toute baignée d'enfantine joie, si heureuse même qu'il ne prit point garde à la préoccupation de son interlocuteur, qui contrairement à son habitude le laissait bavarder, se contentant de lui donner de temps à autre une brève réplique.

Le navire, à peine balancé par une houle très longue, filait bon train au ronron régulier de sa machine. Des marsouins, cabriolant, se poursuivaient, jouaient dans l'eau verte, qui, par des changements de teintes insensibles, allait en bleuissant de plus en plus vers l'horizon et jusqu'à s'y confondre presque avec le ciel. Parfois l'on croisait une barque qui, marchant à bonne allure, semblait pourtant immobile tant elle suivait fidèlement les ondulations des lames, tant sa voile pleinement tendue faisait corps avec le vent. La ligne brune d'une côte très basse, découpée comme à plaisir, fer-

mait le panorama. Par place des grottes y mettaient des taches plus sombres ou bien c'était au contraire une baie au sable blanc où l'on voyait des paysans s'agiter autour des chars à bœufs où tremblait la récolte humide du goëmon.

— Mon pauvre ami, — prononça enfin le docteur sortant de son mutisme, — je n'aurais pas voulu vous le dire et surtout avec cette brutalité dans laquelle il y a bien de l'injustice, car enfin vous avez dispensé votre savoir avec une conscience parfaite et de cela sans doute quelque bien est sorti que vous ignorerez toujours. Pourtant, peureusement replié sur vous-même, uniquement attentif à ne pas trop agir, malgré votre bonté naturelle, vous êtes insensiblement devenu égoïste, moins par amour de vous que par crainte des autres, car de la crainte à la haine il n'y a souvent que l'épaisseur de l'énergie. Quand est survenue cette fortune grâce à quoi vous avez osé vivre, le mal était fait, vous n'avez songé qu'à vous-même, qu'à retrouver votre corps pour en faire l'instrument docile de vos plaisirs. Aujourd'hui ce corps se dérobe et comme vous n'avez que lui à satisfaire, l'esprit étant depuis longtemps comblé, votre fortune ne vous est plus rien. Si vous aviez vécu pour les autres, si au lieu de ce rajeunissement tout personnel vous aviez connu la jeunesse de l'enfant où l'on se retrouve et qui vous prolonge, vous auriez encore une raison de vivre. Ce serait peut-être aussi une duperie mais vous n'en sauriez jamais rien, elle vous mènerait doucement jusqu'à la fin de votre existence, alors que nous avons, vous et moi, tant de peine, avec nos paradoxes et nos joies sans entrain, à couvrir de fleurs fanées notre ennui toujours morne et toujours présent.

» Pourtant vous fûtes bon comme les hommes peuvent l'être et vous l'êtes encore : cela se sent à la qualité même de votre égoïsme et jusque dans cette histoire de Jeanne Dumais que vous m'avez contée hier avec tant d'autres choses et où il y a bien du trouble et de l'équivoque, mais dont je ne veux retenir que votre besoin de la rendre heureuse. Vous êtes riche, essayez donc de vous distraire à faire du bien, c'est aussi amusant qu'autre chose. Quand sur votre route vous trouverez l'ingratitude, n'y prenez point garde arrêtez-vous au contraire longuement près de la reconnais-

sance que l'on ne rencontre pas souvent, mais dont le visage est merveilleux. Et ainsi, quand vous mourrez, le plus tard possible et même si ce devait être bientôt, vous mourrez heureux, car enfin et ne fût-ce qu'une heure, ainsi, pour la première fois, en dépit de toutes les greffes, ainsi vous aurez vécu.

Le vieux médecin se tut. Son interlocuteur fut à son tour pour parler mais il n'osa point et simplement, très bas, murmura : « Merci ».

Le voyage du retour avait été silencieux. Les houles de l'Océan et celles de la mélancolie d'un même mouvement lent berçaient les cœurs, tous deux pensaient au passé et toujours dupés par l'imagination menteuse, éternellement, sur de nouvelles bases recommençaient une vie dont ils voyaient pourtant le point final. Pourtant, au moment d'arriver au port, M. Rouju osa élever la voix :

— Mon cher docteur, — proféra-t-il avec timidité et douceur, — je vous remercie d'avoir si bien diagnostiqué mon mal, de m'avoir fait le grand honneur de croire qu'en me le montrant vous ne m'offenseriez pas. Toutefois comment ferai-je dans cette nouvelle vie pour devenir vraiment digne de cette existence et me débarrasser enfin de ces relents du vice que je traîne maintenant après moi?

— Vous les traînerez, mon bon ami, jusqu'à ce qu'ils disparaissent d'eux-mêmes et ce sera bientôt si vous le voulez bien. Vous êtes victime de votre jeunesse presque chaste et qui, passée entièrement sur les livres, fait qu'en votre âge mûr vous trouvez aux sensations sur lesquelles sont blasés la plupart des hommes, une saveur que la grisaille des mots ne vous avait pas laissé prévoir. Vous êtes victime aussi de votre éducation et plus encore d'un atavisme qui, depuis des siècles, a fait d'un besoin élémentaire et animal un péché propre à l'homme et le plus défendu, par suite le plus excitant de tous. Mettez donc simplement dans votre vie un peu de logique. Choisissez entre deux attitudes. Acceptez cette discipline qu'on vous a enseignée dans votre enfance et qui ne vous permet aucune évocation, aucune anticipation, aucun souvenir; ou bien soyez franchement païen, dites-vous que le plaisir n'est point incompatible avec l'exercice des plus hautes vertus et que l'ascétisme, qui ne sert à rien et par quoi

l'on estime s'élever au-dessus du commun des hommes, n'est parfois qu'une forme toute pathologique de l'orgueil et de l'égoïsme. Mais, — conclut-il en tournant brusquement, — laissons tout cela qui est un peu vain et regardons plutôt l'atterrissage.

Glissant sur d'invisibles rails, comme une scène dont la ville eût été la toile de fond et qu'animait le va et vient bien réglé d'une figuration de paludières et de pêcheurs, le rivage, en effet, venait lentement à eux. Il fut tout près. Le crissement de l'eau sous l'étrave, le bouillonnement de l'hélice diminuaient jusqu'à ne plus se faire entendre, tandis que le cœur du bateau, après avoir battu à coups de plus en plus espacés, s'arrêtait aussi. Le bouillonnement reprit pendant quelques secondes, les images filèrent en sens inverse, puis, après un bref commandement, des amarres tombèrent sur les pierres du port avec un bruit mouillé. La scène s'immobilisa ou plutôt cessa d'être une scène, le navire maintenant faisant, avec ses passagers, partie intégrante du décor.

Chargeant de sel un petit caboteur, de belles filles de Batz, la jatte de sel sur la tête, grimpaient allègrement une planche qui pliait sous elles avec un balancement très doux. Pour regarder le yacht et peut-être, qui sait? un matelot, l'une d'elles s'arrêta, retenant sa charge d'un geste de canéphore qui faisait sous la camisole blanche saillir l'orgueil des seins solides et bien plantés.

Bien décidé à ne plus marchander son plaisir, M. Rouju la parcourut toute, de ses mollets dorés à ses cheveux blonds moussant sous la dentelle de sa coiffe, mais soudain, soit fatigue temporaire de la traversée, soit lassitude plus durable de l'âge, son désir insuffisamment préparé et que rien ne contrariait plus tourna court. Il sentit que ces imaginations ne l'amusaient guère et comme à ce moment le docteur passait sous son bras une main amicale, il eut un peu de haine contre celui qui venait de ramener à leur véritable valeur des images auxquelles seules les inquiétudes d'une conscience tatillonne prêtaient encore quelque réalité et quelque consistance.

XI

Quand on a toute sa vie pensé à soi et à rien d'autre, façon d'être si conforme à l'humaine nature, on ne se débarrasse pas en un tour de main de telles habitudes d'esprit. Un peu moins obsédé par ses désirs depuis que, leur laissant la bride sur le cou, il les voyait souvent tourner court, M. Rouju après un ou deux jours d'optimisme recommença tout naturellement de penser à la vieillesse et à la mort. Les rappels de son enfance avaient décidément perdu leur fraîcheur émouvante, ils s'éloignaient de lui, impression qui en s'accentuant soulignait péniblement son grand âge. Chaque jour augmentait aussi l'impression de tristesse dégagée par cette côte sans reliefs, dont le pittoresque insuffisant cache mal la tristesse.

L'automne, cette année-là, après quelques beaux jours, était devenu particulièrement mauvais. Cloué par l'averse dans ce logis étranger, M. Rouju arpentant les pièces où son pas résonnait sonore se regardait à tous les miroirs et, s'étant regardé, s'étant agacé, remâchait sa peur, analysant ses petites infirmités, ses incommodités qui augmentaient toujours, les étouffements qui la nuit le tenaient éveillé dans cette chambre que la mort déjà habitait avec lui. Pourtant il hésitait à en parler de nouveau au docteur par une sorte d'orgueil sénile et aussi parce qu'il se défiait d'une science et d'une intelligence très réelles, mais dont il voyait chaque jour les ressorts et le jeu, tant il est vrai qu'on ne croit de façon efficace qu'au pouvoir qu'on ne comprend pas et qui, par suite, échappe à la décomposition dissolvante de l'analyse.

Ainsi le besoin de consulter un autre médecin pour des maux réels permettait à M. Rouju de se donner un excellent prétexte pour retourner à Paris suivre ce qu'il y avait de plus facile et de plus agréable dans les conseils de son ami, c'est-à-dire s'abandonner à la volupté avec l'espoir inavoué qu'elle reprît son empire,

Après avoir hésité, changé vingt fois d'avis selon les mouvements du temps, il se décida pour une solution qui n'en étant pas une, satisfaisait son manque de volonté. Il

irait consulter à Paris et il y resterait ou en reviendrait suivant les circonstances.

C'est seulement la veille de son départ qu'il annonça cette fugue au docteur Poncelet. Celui-ci, l'enveloppant d'un regard pénétrant, n'eut pas l'air très surpris mais plutôt ému, ce qui toucha l'ancien professeur qui au moment du départ sentait augmenter son affection pour l'ami qu'il allait quitter et un peu trahir.

Le lendemain, à la gare, le vieux médecin fut plus maître de lui, néanmoins il serra les mains du voyageur avec une effusion qui eût pu sembler à celui-ci hors de proportion avec cet éloignement temporaire, s'il n'eût pas comme toujours, été préoccupé de s'ausculter lui-même et s'il n'eût pas mêlé déjà les joies de son arrivée à Paris aux tristesses de ce départ. D'ailleurs, comme toutes celles que nous escomptons, ces joies furent médiocres. Le bonheur encore plus que le malheur se plaît à nous décevoir et ne vient jamais à l'heure où il s'est annoncé. Il pleuvait. La ville humide et froide, aux perspectives raccourcies par la brume, présentait un visage revêche à celui qui débarquait, non plus pour y conquérir des plaisirs, car il avait eu trois crises d'étouffement en cours de route, mais pour y chercher des remèdes, pour s'y défendre contre l'ennemie qui, chaque jour, assurait mieux sa victoire.

Arrivé rue Bénouville, il éprouva un instant la joie de l'abri. Mais les pièces lui parurent bientôt trop vastes. Ramené par sa maison plus simple du Croisic au cadre fait à la mesure de ses habitudes, M. Rouju avait l'impression d'être là en visite, une visite interminable où le maître de maison serait long, bien long à venir.

Il eût pu aller consulter tout de suite mais il redoutait la réalité et parce qu'il avait peur, il préférait attendre, se méprisant un peu de ne pas oser agir. Et puis quoi? conclut-il, si j'étais arrivé vingt-quatre heures plus tard, il me faudrait bien attendre. Sentant toute la médiocrité de cette excuse, il alla, mécontent de lui-même, se jeter sur son lit, moins pour compenser la mauvaise nuit qu'il venait de passer que pour, dans le sommeil, se dérober un instant à ses inquiétudes.

Il se réveilla un peu mieux disposé et un bon repas acheva de le remettre d'aplomb. Un rayon de soleil d'ailleurs filtrait entre les nuages, faisant luire sur la pelouse de son petit parc le dos trop blanc d'une statue neuve. A l'heure où le café vous réchauffe en vous imprégnant de son parfum, il eût été presque heureux si le docteur Poncelet eût été là et s'il eût pu avec lui échanger ces propos où les idées générales tentaient de mettre en fuite le peuple grincheux et mesquin des petits soucis particuliers; mais seul, sans aucune distraction extérieure qui le tirât de lui-même, il était comme un blessé dont une piqûre insuffisante calmerait mal la douleur. Le bien-être de la digestion engourdissait ses idées sans les endormir.

Seul l'opium du plaisir aurait pour quelques instants fait taire ces douleurs, M. Rouju y songea, effrayé par les heures désespérément vides qui l'attendaient. Mais sa bouche amère sentait d'avance le goût de cendre de la satiété. D'ailleurs tout effort le lassait et, remuant à peine, il passa une après-midi morne, feuilletant sans les lire des livres qui, à peine ouverts, lui devenaient ennemis. Vers cinq heures, il sonna sous prétexte de demander du thé, mais en vérité pour ne pas rester seul, et il regarda son domestique qui entrait, cherchant à découvrir sous le masque obséquieux et inexpressif, la figure de l'homme, son frère, qui torturé des mêmes maux que lui, compatirait à sa souffrance. Il fut pour le retenir, n'osa point et se retrouva seul. La pendule, seconde par seconde, émiettait l'heure trop lentement au gré de son impatience, trop sûrement au gré de sa terreur. L'attente fut intolérable, il fut comme le condamné à mort qui entend des pas dans le couloir, qui voudrait ouvrir et qui reste là prêt à s'évanouir, à crier de peur s'il entend seulement le grincement de la porte. Enfin, il se décida, tout valait mieux que cette angoisse et la façon dont elle allait augmentant toujours. Au hasard d'un livre d'adresses, il téléphona à un médecin.

« Je serai là dans dix minutes », répondit une voix anonyme dont il nota, puérilité de l'inconscient qui poursuit sa vie profonde, l'accent gascon.

Dix minutes! Il eût voulu arrêter la pendule et en même

temps que ce fût déjà l'heure. Pour échapper au tic-tac, il se leva, alla au jardin, s'intéressa à un rosier où restait une fleur puis ouvrit un livre, s'y absorba. Il commençait d'oublier quand la sonnette retentit.

Il dut se soumettre à l'examen qu'il avait déjà subi au Croisic et à mesure que les phases identiques s'en déroulaient, il revoyait les gestes du docteur Poncelet et si nettement que maintenant il apercevait, il comprenait les coups d'œil inquiets, le tremblement des lèvres, jusqu'à cette pâleur terreuse qui, un moment, un très court moment, avait creusé de méplats la physionomie de son ami. Il n'eut pas besoin du verdict. Le médecin d'ailleurs avouait ne pas comprendre. Aucun organe n'était spécialement atteint et tout était usé. « Vous êtes, conclut-il, comme une machine intacte en apparence, mais qu'un choc peut réduire en poussière... Cependant, pour justifier des honoraires qu'il proportionna à la richesse de l'hôtel, il rédigea une ordonnance puis il partit laissant, tête à tête avec ses pensées, son client qui, par une interprétation littérale et mécanique de sa métaphore, n'osait bouger.

Enfin M. Rouju sortit du cauchemar, tenta de rassembler ses idées et sourit, oui sourit, car une pensée lui était venue à laquelle il s'accrochait. Seul Voronsky pouvait comprendre quelque chose à son mal, pouvait et devait le guérir. A coup sûr il le guérirait.

XII

Nu comme au jour lointain de son conseil de révision, mais plus maigre et ayant, au vrai, triste mine, M. Rouju subissait depuis plus de deux heures l'assaut bougonneur du professeur Voronsky qui, virevoltant autour de lui, mâchonnait des mots sans suite ou l'ahurissait par des commandements continus : « Couchez-vous, levez-vous, le bras en l'air, toussez, respirez, pliez le genou ». Sa fatigue était telle que derrière la brume d'une opaque envie de dormir, il n'apercevait plus que vaguement le but de cet examen. Enfin, après une dernière mensuration, le professeur proféra le fatidique : « Rhabillez-vous ».

M. Rouju obéit, s'assit et, pendant quelques minutes, ne pensa pas, ne sentit rien d'autre que la satisfaction de ne plus être debout et de ne plus bouger; même un instant il s'endormit. Sa chaise en glissant le réveilla. Émergeant de sa torpeur, mais non point assez pour reprendre contact avec la réalité, il s'étonna de voir le professeur qui, à une petite table, jonglait avec des feuillets, grommelait des chiffres, traçait des graphiques d'une main tremblante d'énervement ou encore restait la bouche ouverte, le crayon en l'air, en proie au démon de la déduction et du calcul.

Lentement, en même temps que s'en allait sa fatigue, la conscience pourtant revenait au malade. Il s'étonnait d'ailleurs de rester presque indifférent, comme s'il eût par avance épuisé toute son émotion.

Un quart d'heure se passa ainsi; maintenant complètement réveillé, il commençait à se préoccuper vraiment du résultat de l'examen qu'il venait de subir, mais sa sensibilité n'avait encore qu'une part restreinte à cet intérêt tout intellectuel et spéculatif. Il toussa, de la table ne vint en réponse qu'un grognement de mauvaise humeur, un chiffre — trente-deux — prononcé tout haut, puis de nouveau, dans le silence, le bruit des feuillets froissés et sur quoi le crayon courait sans bruit. Enfin le professeur repoussa sa chaise, soupira comme un homme qui vient d'achever une tâche difficile, parut s'éveiller lui aussi et reprendre conscience du monde extérieur.

— Eh bien, mon cher maître? — demanda M. Rouju.

Le cher maître le regarda. Plongé dans ses calculs où il n'était question que de la vie et de la mort d'un de ses semblables, il n'avait pas plus pensé à celui-ci qu'il ne songeait aux chimpanzés ou aux cobayes, sujets habituels de ses expériences, et, s'entendant interpeller par son patient, il était aussi étonné que si un de ses animaux l'eût interrogé sur les résultats de ses travaux.

Néanmoins il se ressaisit vite, mais pas plus qu'il n'avait aperçu l'homme dans ses formules, il ne vit le malade derrière cette interrogation, dont il ne perçut pas l'effroyable inquiétude, simplement il fut satisfait de pouvoir, l'esprit échauffé encore par ses recherches, exposer ses conclusions, les clari-

fier, en quelque sorte les dégrossir. Du ton doctoral qu'il affectait volontiers pour parler science, il prononça :

— C'est extrêmement curieux et en un sens inattendu, bien que cependant certains précédents me l'avait fait prévoir. Sur ce point même, je suis bien aise de prendre en défaut cet âne de (ici il prononça le nom d'un physiologiste célèbre). La poussée de rajeunissement, très courte et superficielle, a déterminé par réaction une vieillesse précoce, plus exactement, pour reprendre le mot de votre médecin que vous me citiez tout à l'heure, une usure générale. Vous retombez plus bas que vous n'êtes parti. On ne contrarie pas, en vain, les lois de la nature. Dieu a mis des limites et qui sont... — Il soupira et dit tout bas se parlant à lui-même : — Dieu m'a vaincu!

M. Rouju ainsi ramené à n'être qu'un pion de la partie sacrilège que jouait l'orgueil d'un homme, M. Rouju n'osait, ne voulait pas comprendre. Le vertige du néant réapparaissait, qui ne l'avait jamais quitté complètement, car ce qu'il avait pris tout à l'heure pour de l'indifférence n'était qu'une feinte suprême de son optimisme aux abois, s'efforçant de se désintéresser d'un problème dont la solution ne lui laissait plus d'espoir. En présence des faits nouveaux, des constatations précises, un tel détachement n'était plus possible. Il voyait vraiment penché sur lui le masque aux yeux troués de la Mort.

Pourtant voici que, dans la nuit, brilla l'étincelle de cette espérance qui vit en nous jusqu'au pied même de l'échafaud. Oui, il mourrait, mais peut-être pas tout de suite et, entrant dans le jeu de l'ennemi, il proféra d'un ton neutre et détaché, tandis que ses genoux tremblaient et que la sueur âcre des larmes lui picotait les yeux :

— Mais quels sont les effets immédiats de cette usure? Notamment, combien de temps — il fut pour dire combien de mois, mais il n'osa pas, par crainte d'une réponse trop brutale; combien de jours, par contre, lui fut trop dur à prononcer — combien de temps l'organisme ainsi rongé peut-il durer encore?

Le mépris de Voronsky fut indicible :

— Mais vous ne voyez donc pas que c'est là précisément

tout le problème, la raison d'être de l'expérience en cours. Si je le savais, mais... mais, je m'occuperais d'autre chose.

— Enfin, — insista M. Rouju, la langue sèche, car il était parvenu au bout de ses détours et il lui fallait revenir à la question première, — enfin combien de temps peut durer cette machine surmenée?

— Peuh! quinze jours, trois semaines, sans doute moins.

— Et sans ce greffage le sujet eût pu vivre?

— Sans doute encore une dizaine d'années. Toute excitation exagérée des centres...

Il ne put achever, le «sujet» était debout, la face convulsée. La table bascula, le professeur saisi à la gorge hurla un appel. Il y eut une bousculade dans un couloir, des portes battirent, deux hommes en blouse blanche furent là presque aussitôt. Ils n'eurent d'ailleurs pas à intervenir. Épuisé par cette violence, M. Rouju avait lâché son adversaire qui se débattait dans ses paperasses :

— Je m'en vais, — dit tout bas le vieil homme, et de grosses larmes coulaient le long de ses joues.

Et il s'en fut, effectivement, le dos voûté, tremblant, tandis que derrière lui le gnôme grinçait :

— Allez donc faire de la science avec des brutes pareilles! Ma parole, les chimpanzés comprennent mieux.

M. Rouju ne répondit point. Est-ce qu'on discute, pensait-il, est-ce qu'on se débat quand on est condamné à mort? A petits pas cassés, traînant les pieds sur le gravier, il fuyait, traversant le jardin qu'il reconnaissait. Le jet d'eau ne dansait plus dans sa vasque qu'envahissait la lèpre verte des mousses et le lilas, dépouillé de ses feuilles, semblait un fagot noir jeté dans un angle de mur taché d'une humidité malsaine. Cela sentait le chloroforme, la suie et la banlieue. Il se rappela les odeurs qui l'avaient enivré quelques mois auparavant, les fleurs en grappes violettes et l'allégresse de sa jeunesse bondissant vers ce printemps qui revient à date fixe enchanter les plus pauvres des hommes. Sa jeunesse avait fui presque aussi vite qu'elle était revenue et il ne lui restait plus à vivre que quelques semaines d'hiver, de froid et de pluie. Encore dix pas et ces laideurs, ce coin sans grâce seraient pour lui définitivement disparus, il ne les retrouverait plus jamais et il en

serait de même de toutes ses visions et ainsi s'engloutiraient derrière lui, sans qu'il pût rien pour les retenir, les derniers jours, demain les dernières heures où il pourrait encore regarder les choses, les humer, les palper, les sentir, les emprisonner dans le réseau de la mémoire, les mêler à ce moi qui allait déjà se dissolvant.

Il fut sur le chemin. Derrière la cascade des toits, la Seine coulait, fleuve étranger qui lui fit regretter l'humble rivière de son village. De celui-ci, il voulut une dernière fois s'emplir les yeux, retrouver ce pays où il était né comme tous les siens et où, sauf ce frère, resté ennemi peut-être et dont le poursuivait l'argent maudit, tous les siens étaient morts. Lui aussi, c'est là qu'il irait mourir comme un condamné qui trouve dans une présence familière un suprême réconfort.

Il songea avant tout au docteur Poncelet, mais il l'avait aimé trop tard et, au moment où il remontait ainsi jusqu'aux sources mêmes de sa sensibilité, le souvenir du docteur passait au dernier plan, s'effaçait peu à peu, comme disparaît sans bruit un étranger fourvoyé dans quelque réunion de famille.

XIII

Ce n'était pas seulement l'instinct de l'animal blessé courant à sa tanière pour y mourir qui avait ainsi redonné, au petit pays que M. Rouju avait fui quelques mois plus tôt, tout l'attrait de ce qu'on veut atteindre. Il y recherchait, à défaut des parents qui les apaisaient toujours, le cadre familier où grâce à eux s'étaient calmées toutes les douleurs. D'ailleurs si les siens n'étaient plus là, leur souvenir y flottait encore. Comme eux et pour ne pas rompre, dernier de sa lignée, la tradition qui de générations en générations avait assuré à cette cellule française son unité spirituelle et un même rythme d'émotion, M. Rouju s'était confessé, avait obtenu ce *consolamentum* catholique qui, supérieur à celui des Albigeois en ce qu'il peut se renouveler toujours, impose une impression d'effacement matériel des fautes qui ramène à la pureté de l'enfance la vie de nouveau chancelante des vieillards. Et ainsi, forcé maintenant de croire qu'il ne périrait

pas tout entier, s'étant par une illusion dernière accordé un répit en reportant l'issue fatale au moment où il serait dans son pays, il pouvait à l'abri de ces deux sentiments, soutenir pour la famille cette seule réalité, envisager avec un certain détachement, et en quelque sorte de biais, cette mort que, dit le moraliste, l'homme ne peut, non plus que le soleil, regarder en face.

Son état physique le prédisposait d'ailleurs à ce calme. Une immense fatigue le faisait aspirer presque uniquement au repos et, par réaction avec son état antérieur, lui enlevait même l'exaltation négative des larmes. Sans l'aveu atroce de Voronsky, il se fût presque résigné à l'inévitable, ce n'était pas tant la vie en soi qu'il regrettait mais bien plutôt ces dix ans d'existence que lui avait pris l'expérimentateur et dont il ne voyait bien entendu, et malgré tant d'expériences, que les possibilités de bonheur.

Pour échapper à cette obsession, il s'absorba dans la rédaction de son testament, dernier geste par quoi l'on prolonge son empire sur la vie. A diverses institutions de bienfaisance, il distribua ses richesses qui ainsi au moins feraient durer son nom au fronton de quelque hôpital. De ses bibelots, pour que survécût quelque chose de ses préférences personnelles autant que par affection, il avait fait un choix pour le docteur Poncelet. Il ne lui laissait point d'argent car, instruit par ces quelques mois, il savait comment celui-ci devient aisément maître de ceux qui n'ont pas eu depuis toujours l'habitude de lui commander et de le dominer de très haut. M. Rouju, qui revoyait maintenant avec une précision de plus en plus sensible ces jeux de physionomie du docteur que sa mémoire avait enregistrés sans qu'il y prît garde, se rendait compte du courage qu'il avait fallu à celui-ci pour mentir afin d'assurer à son ami ces quelques jours d'illusion dont la main brutale de Voronsky avait déchiré le rideau. Aussi avait-il écrit une très longue lettre au vieux médecin pour le remercier, croyait-il, en réalité par un besoin d'effusion et pour se donner l'illusion d'une conversation avec un ami.

Sans élan d'ailleurs, et comme pour accomplir un devoir dont il ne comprenait pas lui-même la raison, il avait destiné une somme d'argent assez forte à Jeanne Dumais, devenue

depuis peu, avait-il vu dans la rubrique mondaine du Figaro, Madame Beaupré. Ses domestiques non plus n'avaient pas été oubliés, car il restait vain de laisser ainsi à bon compte, en ces âmes frustes et inférieures, le souvenir d'un bon maître.

En dépit de la fatigue du testateur qui l'obligeait à de longs arrêts, tout cela, qui était simple, fut en l'absence de Me Daniel réglé en quatre jours par un premier clerc. M. Rouju mit une dernière signature sur une dernière paperasse, l'homme de loi le quitta et il resta seul dans cet hôtel au milieu de ces meubles dont il avait disposé et qu'il sentait déjà ne plus lui appartenir. Il s'était détaché aisément de ces objets dont la possession ne lui avait coûté aucun effort, à peine celui du choix, et qui n'étaient point liés à ces impressions premières qui reparaissent si fortes au moment du bilan final. Ce luxe n'était que plaqué sur sa vie. Il n'éprouvait quelque regret que pour une petite toile de Reynolds représentant un bébé et qui sans doute émouvait en lui un père que l'existence n'avait jamais éveillé. Cela, non plus, il ne l'emporterait pas avec lui et même s'il avait eu des enfants, il eût dû aussi les laisser. Ainsi songeait-il et, considérant le bébé qui souriait en son éternelle fleur, il sentit que maintenant le sacrifice était définitivement accompli. Demain il s'en irait pour ne plus jamais revenir.

Il pouvait être quatre heures. Dans la pièce un rayon d'hiver glissait, plus froid que l'ombre et qui semblait lui aussi venir d'un soleil vieilli, sans flamme et sans chaleur. M. Rouju demanda sa voiture pour un dernier tour au Bois. Il dut s'appuyer pour gagner l'automobile sur le bras du valet dont il surprit le regard apitoyé, sincèrement apitoyé, comme si, pour ce domestique, l'homme qu'il soutenait eût déjà cessé d'être son maître.

Le Bois, par cette après-midi d'hiver qu'éclairait un soleil de limbes, n'était qu'un cimetière d'arbres aux squelettes nus que ne parvenait pas à égayer la verdure tenace, mais sans éclat, de rares sapins, la boule rouge des hêtres à demi dégarnis de leurs feuilles. Sur cette toile de fond peinte de teintes sombres et où seul le lac conservait la fraîcheur glacée et la vie mouvante de l'eau, glissait sans arrêt — film fatigant de tourner trop vite et de trop peu varier ses effets — la fuite

bruyante des autos : machines de course qu'un monstre à peau de cuir jaune conduit à l'abri d'une glace oblique, prolongeant le dessin allongé du capot, taxis emmenant à grand bruit derrière un moteur trapu leur caisse carrée, voitures de maîtres, où sous la glace des vitres s'aperçoit une minute un vague profil ennuyé et dans un cornet quelques fleurs.

Derrière ce tableau, M. Rouju voyait s'en lever un autre fait de tous les paysages dont il avait, en ces mêmes lignes au dessin immuable, aimé les couleurs plus vives. Les arbres sous le soleil de juin reverdissaient, le lac désert retrouvait ce fourmillement de canots qui, par les beaux dimanches, le fait ressembler à quelque bras de la Tamise tout peuplé de jeunes rameurs. Enfin, à la place des machines trépidantes et qui, trop rapides pour notre rythme de vie, détraquent nos nerfs d'animal lent, il apercevait dans ces allées les fiacres cahotants coiffés d'un cocher pittoresque, les coupés, les victorias que dominaient deux laquais impeccables et qui sans hâte roulaient avec une dignité tranquille, au trot piaffant de leurs chevaux. Cela ne reviendrait plus ni pour lui, ni pour d'autres, mieux valait donc s'en aller aussi, plutôt que de s'obstiner à remâcher, en une vieillesse solitaire, toujours ces mêmes et inutiles regrets.

Il sentait peu à peu le froid le gagner, un froid irradiant de lui-même et que rien d'extérieur ne parvenait à réchauffer, ni les rayons sans vigueur, ni la boule tiède des fourrures au creux de laquelle, se recroquevillant sur lui-même, il était peureusement blotti.

Le vent se levait, agitant les rameaux noirs, ridant le lac d'ondulations légères qui semblaient tour à tour se pourchasser et se fuir, le vieillard donna à son chauffeur l'ordre de revenir, pressé de retrouver dans les flammes du feu de bois un peu de la lumière de l'été et l'illusion de la chaleur.

En rentrant il aperçut sur sa table, et avec plaisir. l'écriture haute et large du seul ami qui lui restait. Peut-être, songea-t-il, serait-ce la dernière lettre qu'il lirait. Au moins ce serait en compagnie d'un esprit délicat et d'élite qu'il terminerait cette longue suite de conversations qui, commencée au dialogue de l'élève et des professeurs, continuée

par celui du professeur et des élèves, terminée par le monologue écouté du livre, aurait été toute sa vie. Cette idée le fit sourire par ce qu'elle contenait de paradoxe et l'attrista un peu aussi par ce qu'elle renfermait de vérité. Et d'ailleurs qu'importait au point où il était parvenu.

Tandis que, retenant son souffle, comme dans une chambre où rôde déjà l'ennemie éternelle, l'éternelle victorieuse, tandis que le valet édifiait l'édifice tremblant des bûches, M. Rouju lisait :

Mon cher ami, lui disait le docteur, *vous êtes, je l'ai bien vu par votre dernière lettre si courte et si poignante, résigné au suprême départ. A nos âges que peut-on espérer de mieux?*

Consolez-vous, mon cher ami, en pensant que si vous n'avez pas fait tout le bien que vous pouviez faire, vous n'avez du moins fait aucun mal et que c'est là, à peu près tout ce qu'on peut exiger de notre égoïsme et de notre misère.

Votre fortune — et cela est plus rare que vous ne le croyez — n'aura nui qu'à vous-même et elle vous aura permis de réaliser votre dernier désir, d'aller dans votre pays, je souhaite...

A ce point M. Rouju s'arrêta, les lignes se brouillèrent, il ferma les yeux, dans un songe imprécis où se mêlaient les images, il vit sa petite maison, sa mère qui vers son front penchait ses lèvres pâles, son ami, sa mère encore, puis tout cela se noya dans la brume et ce fut le noir. La lettre, échappée de ses doigts, tomba lentement comme une feuille morte et, sur les pages entr'ouvertes, la haute et large écriture du docteur attestait encore l'inutilité des consolations humaines et la vanité même des plus médiocres de nos vœux.

E. GASCOIN

PARMI LES LIVRES

Le talent, c'est le conflit de deux qualités contradictoires. Peut-être la meilleure méthode d'analyse serait-elle de chercher d'abord ces deux pôles; de suivre les courants qui en sortent; d'étudier enfin leur mélange et leur remous.

Comment parler autrement de Zola? Pour le vingt-cinquième anniversaire de la mort du romancier, l'éditeur Bernouard donne une belle édition de ses œuvres. M. Maurice Le Blond y a ajouté des documents et des commentaires. Le dernier volume qui ait paru est *La Conquête de Plassans*[1]. Une ébauche d'une quinzaine de pages, une sorte d'aide-mémoire, où Zola a indiqué ses intentions, montre la charpente encore nue du roman. Zola, qu'on pourrait prendre pour un peintre soumis au réel, travaillait au contraire comme un architecte. Il calcule l'aménagement de son livre. Loin de prendre pour point de départ un fait particulier, il met en œuvre une lecture qu'il a faite et qui est l'origine du roman. Ce sont les études de Trélat sur la folie lucide que Zola a imaginé de mettre en action. Il en avait tiré, au temps de ses débuts, une nouvelle qui parut dans l'*Evénement*. « Il y exposait, dit M. Le Blond, le cas d'un homme en pleine santé mentale, dont les actes, parfaitement logiques et normaux, sont taxés de démence par son entourage, et qui, convaincu de folie, finit par devenir fou réellement ». C'est précisément de qui va arriver à Mouret, marchand d'huiles et d'amandes qui a fait fortune à Marseille et qui, vers la quarantaine, s'est

1. L'édition originale est de 1874. C'est le quatrième volume de la série des Rougon-Macquart.

retiré à Plassans. Le sommaire par chapitres, tracé par Zola, porte au chapitre XVI comment le bruit est répandu par deux abominables gredins, les Trouche, que Mouret est fou. Ce sont des cancans, puis une rumeur, puis un sujet de conversation. Il y a des gens intéressés à ce que cette folie soit réelle. Et Zola poursuit :

XVIII. — Alors il devient certain que Mouret est fou. Il ne peut plus faire un pas, dire un mot sans qu'on le traite d'insensé (Faire voir que la logique absolue peut paraître de la folie aux yeux de certains bourgeois). Spectacle d'un bourgeois de bon sens, mais dans un tel milieu qu'il paraît fou à lier (L'avarice et l'isolement de Mouret grandissent). Le faire passer par tous les faits possibles (L'opposer à chaque personnage, plus fou que lui et qui se moque de lui). Le montrer fou dans ses conversations (Mouret au cercle), dans ses actes (le bureau de Mouret), dans ses vêtements, dans ses habitudes (Prendre le cadre d'une journée).

Ces lignes seules montreraient comment Zola travaillait. Ses romans sont d'abord l'œuvre de sa volonté. Il trace un cadre avant de voir clairement le tableau. Les faits seront imaginés plus tard. Dans les notes où il fixait ses idées, il avait également écrit :

Puis un grand morceau d'analyse, mais d'analyse en action, pour montrer que rien n'a plus l'air d'un fou qu'un homme possédant tout son bon sens. Multiplier les petits faits. Prendre le cadre d'une journée peut-être. Faire voir que la logique devient de la folie pour certains bourgeois de province. Cette partie, la plus originale, doit avoir du développement. Il faut la mêler intimement au récit, aux autres personnages.

Puis la fin du drame, le dénouement. Tous se réunissent contre Mouret, qui est convaincu de folie furieuse. Son arrestation, à laquelle les comparses concourent. On le mène dans une maison de fous...

A la folie par persuasion de Mouret, le romancier a opposé la folie mystique de sa femme. Au début du roman, Marthe n'allait guère à l'église. Mais elle subit l'influence d'un prêtre rude et volontaire qui habite chez elle, l'abbé Faujas. Non seulement elle se convertit, mais elle tombe dans une sorte de folie mystique. Je dois dire que cette partie du livre est très faible, comme sera une étude analogue dans *Le Rêve*, comme est la description de la messe dans *La Faute de l'abbé Mouret*. Zola est trop étranger à la vie spirituelle qu'il veut décrire. Sans doute il s'est renseigné : il cite « l'acte de

désir »; mais ses descriptions sont de la clinique flamboyante et non de la vie chrétienne. « Elle usait ses genoux sur les dalles de Saint-Saturnin, vivait dans les cantiques, dans les adorations, se soulageait en face des ostensoirs rayonnants, des chapelles flambantes, des autels et des prêtres luisants avec des lueurs d'astres sur le fond noir de la nef. Il y avait chez elle une sorte d'appétit physique de ces gloires, un appétit qui la torturait, qui lui creusait la poitrine, lui vidait le crâne, lorsqu'elle ne le contentait pas. Elle souffrait trop, elle se mourait, et il lui fallait venir prendre la nourriture de sa passion, se blottir dans les chuchotements des confessionaux, se courber sous le frisson puissant des orgues, s'évanouir dans le spasme de la communion. » — La phrase est assez belle, mais, comme étude de la grâce sensible, elle est vraiment un peu insuffisante. Et toute l'histoire de la folie se déroule sans qu'à aucun moment nous puissions percevoir chez la pauvre femme aucune trace de vie intérieure : c'est l'oraison vue de la Salpétrière.

C'est là le point faible de Zola. S'étant tracé un plan, il en remplit les parties comme il peut. Tout ce qui est de son expérience est excellent. Ce qu'il invente est parfois fort sujet à caution. Il avait d'abord imaginé que l'abbé Faujas serait l'amant de madame Mouret. Puis il a écarté cette idée. « Après avoir parcouru mes anciennes notes prises dans Trélat, écrit-il, je pense qu'il faut modifier le sujet ainsi qu'il suit. D'abord faire Faujas chaste. Il n'est que dominateur et non sensuel. Quand il s'empare de la maison de Mouret comme Tartufe, il n'obéit qu'à des ambitions... »

Ce terrible prêtre ne se borne pas à s'impatroniser chez le malheureux Mouret, il fait pour le compte du gouvernement impérial (le roman dure de 1857 à 1863) la conquête de la ville de Plassans, qui était légitimiste. Ce contre-sujet, comme disent les musiciens, a bien l'air d'être secondaire. Sans doute, le livre a son rôle assigné, et ce rôle, dans la vaste épopée, c'est de décrire la province sous l'Empire. Mais c'est seulement dans la seconde partie de ses notes que Zola insiste sur le rôle politique de Faujas. Il faut bien avouer au surplus que toute cette part balzacienne du roman n'est pas la meilleure.

Ainsi apparaît, dans le brouillon de l'ouvrage, le Zola

constructeur. Son œuvre apparaît comme un immense édifice où chaque élément a son emploi déterminé. Mais en même temps le romancier a la qualité exactement opposée, et il est le plus puissant des peintres du réel. Il n'y a pas dans *La Conquête de Plassans*, de ces étonnants morceaux de bravoure comme le tableau du lavoir dans *L'Assommoir*, ou du déraillement dans *La Bête humaine*, ou de Paris dans *Une Page d'amour*, ou comme les prodigieux paysages de la mer et du ciel dans *La Joie de vivre*. C'est plutôt une notation par petites touches, d'une étonnante vérité. La vie de Mouret dans sa maison, ses propos, ses colères, ses traits d'avarice, sa déchéance progressive, tout cela est de l'observation la plus fine. Le romancier avait d'ailleurs peint au naturel et représenté, de son propre aveu, le père de Cézanne. Les habitants de Plassans, magistrats, médecins, fonctionnaires et jusqu'à l'évêque font pareillement une suite de portraits savoureux, dessinés d'une main plus libre que les personnages principaux, et peut-être plus vivants.

Un système de deux forces antagonistes, d'une part un génie constructeur qui se propose de vastes desseins, et d'autre part un génie réaliste qui copie la nature, — voilà l'élément essentiel du talent de Zola. Ce romancier se dédouble en deux personnages, dont le premier est un médecin sociologue, le second un peintre de pleine pâte. Ils s'accordent comme ils peuvent; de leur association naît un art qui est proprement du réalisme systématisé. Voyez *L'Assommoir*. Les tableaux vrais abondent; mais l'ensemble est la description concertée des maux dont l'alcool est coupable; Gervaise et Coupeau étaient de braves gens et ils ont été heureux sept ans; après un accident, Coupeau s'est mis à boire; il est devenu abject; la sage Gervaise a mené une vie de crapule et la petite Nana a tourné au vice. Les deux Zola ont collaboré, l'un peignant les scènes que l'autre lui commandait.

Et c'est ainsi qu'en fin de compte Zola en est venu à cette théorie du « roman expérimental », qui paraît d'abord naïvement outrecuidante, et qui est peut-être juste. Il proposa d'envisager les romans comme de véritables expériences, instituées par l'écrivain, et assez indépendantes de lui pour que les résultats en soient considérés comme des faits. La

littérature d'imagination serait un laboratoire de vérités. Il est possible que, dans une œuvre charpentée, une erreur de psychologie soit une pièce faible qui la ruine, et que l'auteur doit promptement changer. La solidité du roman prouve la qualité des matériaux, et les mensonges s'y reconnaissent à un aspect de bois pourri.

***

Le trait le plus curieux peut-être de la littérature de notre temps, c'est qu'elle est toute faite de réflexions, de rêveries et d'analyses de soi. La plupart des romans sont des essais. M. Drieu La Rochelle vient d'en réunir deux qu'il a appelés *Le Jeune Européen*[1].

Le jeune Européen est le fils d'une petite bourgeoise de Touraine, presque une paysanne, qui, ayant simulé adroitement l'amour avec plusieurs étrangers de distinction, acquit une fortune et de la considération. « Suis-je le fils d'un Anglais ou d'un Russe? Peut-être suis-je Français? Je suis blanc. » Ainsi parle-t-il. Mais peut-être tous les Français un peu curieux d'esprit sont-ils comme lui la synthèse d'un élément femelle, avide et sédentaire, et d'un élément mâle, errant et hasardeux. Et même, en y songeant, n'est-ce point la loi physique de toutes les fécondations? L'auteur n'a fait que la transporter dans le plan des sociétés humaines.

L'enfant né de cette synthèse, après des études à Janson de Sailly, à Cambridge et à Iéna, se jette dans les plaisirs et dans les sports : mais parfois il saute de voiture et, suivi d'une fille jacassante, il achète dans une librairie Bergson, Claudel ou Barrès. « Mon appétit vorace, dit-il, exigeait tous les rêves et toutes les actions. » En 1914, il s'engagea dans l'infanterie française. Il fit dans les tranchées de Champagne la terrible campagne de 1915. « Je connaissais déjà les courses d'auto, la cocaïne, l'alpinisme. Je trouvais dans cette Champagne désolée, abstraite, le sport d'abîme que je flairais depuis longtemps. » Et à son ivresse même, il reconnut que les hommes étaient faits pour la violence et pour la guerre et qu'ils étaient devenus nostalgiques en sortant des forêts.

1. Gallimard.

Un beau jour, il en eut assez. Il suffit, pour le dégoûter, de quelques louanges qu'il reçut et qui le firent paraître servile à ses propres yeux. Pendant une patrouille, il se laissa couler dans la tranchée allemande, gagna la Suisse six mois plus tard, tua un homme pour voler ses papiers, atteignit New-York, gagna de l'argent, épousa brusquement une grande fille à corps blanc qui lui donna un enfant, s'aperçut enfin que la vie en Amérique était encore une forme de la guerre, et fila sur Vladivostok.

Il arriva à Pétersbourg en 1917, à temps pour voir refleurir la vraie vie, la vie sauvage : petites escarmouches et larges massacres, et le reste. « La seule joie qui soit offerte aux hommes sur cette terre, c'est une fureur de santé quand un jeune homme saute sur son cheval et pousse un cri vers Dieu. » Mais il se lassa encore de cet idéal de steppe. Civilisé, quoi qu'il en eût, tuer de la main à la main lui donnait le mal de mer. Et les Russes ne songeaient, au fond, qu'à s'américaniser. Il gagna de l'argent en Finlande, revint à Paris, fit encore une halte dans la paresse et dans l'amour, et décida d'être écrivain.

Il avait toujours eu le goût d'écrire, et il en avait même eu la fureur. Pendant les années d'aventures il s'était cru guéri. Et voici que la même envie revenue détruisait déjà sa vie. « Je n'avais pas idée qu'on puisse écrire sur autre chose que sur soi-même... C'était ce qu'il y avait en moi de plus particulier, de plus palpitant, de plus précieux, de plus éphémère, que je voulais surprendre, mais, à cause de cette attention même, rien en moi ne bougeait plus. » L'analyse arrête le vice. Mais s'il ne pouvait peindre le présent sans le détruire, il pouvait du moins raconter son passé. Il s'en donna à cœur joie. « J'écrivis un livre. J'ai chanté le chant rude et obscur que firent mes belles années perdues dans les foules et les continents. » Après quoi il se lassa encore. La veine était tarie. Cependant il n'avait écrit que sur son passé. Il ne renonçait pas à écrire sur lui-même. « Je voulus donner mon sang dans l'écriture comme j'avais fait jusqu'ici dans les guerres, les révolutions et les amours, en brutal, en primitif, directement. J'ignorais l'art des transpositions, l'art de délivrance qui ne s'apprend qu'à travers la douleur, quand elle vous contraint

peu à peu au renoncement. » Il y parvint pourtant; mais quand il eut écrit cent pages, un nouveau doute le tourmenta. Cet écrit n'était que l'exploitation de sa misère; pour écrire, il n'avait pas vécu, et tout ce qu'il pouvait écrire, c'était qu'il n'avait pas vécu.

Beaucoup de lyriques, beaucoup d'analystes ont composé des ouvrages sublimes sur le vide de leur cœur et sur leur ennui. Mais, homme de notre temps, le héros de M. Drieu La Rochelle s'est trouvé mal à l'aise dans ce métier louche de contrebandier aux frontières du rêve et de l'action. Il cessa d'écrire et crut qu'il n'était bon à rien. Et tout à coup il vit clair. Son erreur était d'opposer, dans un grossier dilemme, l'action et le rêve. En les séparant, il avait obtenu ceci, que l'action était devenue servitude, et que le rêve tournait court. Non contraints, ils se précipiteraient l'un vers l'autre et se confondraient dans la liberté. Il fallait les vivre à la fois et posséder ainsi toute la vie.

L'auteur ne nous dit pas ce qu'il advint de son héros dans cette phase de sa vie. Mais un jour l'envie d'écrire le reprit encore, après une grande tristesse, et cette fois pour échapper à lui-même. « Le rêve montait, dit-il, c'était une marée de la nature, où l'idée de mon individu n'était plus qu'un flotteur ridicule. » Si je l'entends bien, ceci signifie que chanter, c'est se fondre dans l'univers. O jeu magnifique de l'art! L'esprit, s'ouvrant tout à coup, devient une matière subtile, transparente à tous les courants, à tous les rayons, à toutes les forces de la nature qui viennent s'y donner rendez-vous. De grands souffles d'air y passent, et le murmure infini des mers, et la sérénité scintillante des étoiles. Et tout cela tient dans ce miracle, qui est le son d'un mot.

Cette chanson, ou cette histoire en forme de chanson, le héros du livre, qui se confond ici avec son auteur, ne l'écrivit pas. Il en accuse la mode, le temps, l'imitation. Mais en vérité il est trop subtil, trop averti de lui-même, trop clairvoyant. Le petit poème ingénu que chantait autrefois Henri de Régnier, il ne lui est pas donné de le redire :

> Un petit roseau m'a suffi
> Pour faire frémir l'herbe haute...

Il manque terriblement d'ingénuité. « Moi qui aimais les femmes à la folie, qui entendais ce cri tendre qu'elles font au loin, je les laisse passer à côté de moi. Je suis trop farouche : une parole idiote qu'un homme leur a serinée et qu'elles vont répétant, sans savoir, les misérables, et je me détourne; ça y est, je suis encore une fois découragé, pauvre honteux. Il en résultait une atroce solitude ». Il fit un livre conforme à son caractère. Un premier thème lui vint à l'esprit : « Je ne sais pas aimer les femmes ». Ce thème s'élargit et devint : « Les hommes ne savent pas aimer les femmes », avec ce contre-chant : « Ni les femmes les hommes ». Il essaya donc de montrer un homme et une femme qui ne savaient pas s'aimer à cause des difficultés du temps. Mais ici une nouvelle difficulté vint l'empêcher. Tandis qu'il inventait un fantôme de femme formé dans ces lointaines régions de l'imagination, où les souvenirs pourris rendent l'esprit fertile, le personnage de l'homme n'était jamais que lui-même. Comment réunir deux êtres si différents? S'il parlait de lui, qu'il avait nommé Gille, le flot d'une confession coulait de sa plume. S'il parlait d'elle, qu'il avait nommée Finette, la scène représentait tout à coup le royaume des fées. « Hésitant entre deux mondes, je finis par demeurer à mi-chemin entre eux. Ne pouvant m'adonner entièrement à l'un ou à l'autre de mes personnages, je me dégoûtai un peu de chacun ». Ce roman s'appela *L'Homme couvert de femmes*; M. Drieu La Rochelle l'a publié l'an dernier. L'auteur en parle bien sévèrement. Du moins ce monstre, comme il dit, lui enseigna-t-il une vérité nouvelle. Il lui révéla que créer des personnages, c'était faire de formidables conquêtes sur l'univers. Écrire était une façon de vivre et de former indéfiniment des êtres et des mondes. « Promène-toi tout le jour dans la foule. Regarde-les. Ils sont beaux. Mais quand tu seras rentré dans ta cellule, ils seront bien plus beaux encore : tu les peindras... » Tel est le pouvoir de l'artiste, à condition qu'il se renonce. Entre la foule des hommes et le jaillissement de la vie dans le cœur de l'écrivain, entre le modèle et l'œuvre créée, le moi n'était plus qu'un obstacle. Il fallait au romancier un pouvoir de réceptivité total, qui ne pouvait être acquis que par le sacrifice de soi. Mais ce sacrifice même, comment faut-il l'entendre? Il faut, pour l'œuvre elle-même, vivre en

honnête homme. Il faut même ne renoncer à rien entièrement. Un Montaigne, un Chateaubriand, un Barrès, qui ont vécu selon le siècle, sont plus naturels qu'un Flaubert, retranché à Croisset. « Tu n'écriras, disent-ils, qu'après avoir vécu et agi. Alors tu rendras compte de ce que tu as fait et ressenti ». — Je prends ici la liberté d'ajouter que ce n'est pas là seulement le conseil de l'humanisme français, comme dit M. Drieu La Rochelle, mais celui de l'idéalisme allemand. Hegel dit à peu près textuellement, au début de l'*Esthétique*, si je ne me trompe : « Il faut avoir vécu pour être digne de peindre les mystères de la vie ».

Ici j'entends le lecteur qui s'impatiente et qui m'avertit que nous sommes en pleine contradiction. « Votre auteur a appris tour à tour que le moi était l'obstacle à son art, et que le développement de ce moi était la condition de son art. Comment va-t-il s'en tirer? » — Tout simplement en supprimant la distinction entre le moi et le monde. Il va écrire pour libérer un monde qui est en lui, et qui est pourtant bien autre chose que ce qu'on appelle la personnalité.

Tel est, en cent pages, le roman du Jeune Européen. Il ne lui reste plus maintenant qu'une dernière évasion à accomplir. En écrivant, il a le sentiment, ou l'illusion, de vivre avec plénitude. C'est cette surabondance et cette perfection de la vie qui sera son dernier idéal. Quel est donc l'homme parfait? Athlète, artiste, ascète, amant. Il faut ces quatre qualités pour accomplir le monde. Or c'est justement à ce sommet que le pied glisse à M. Drieu La Rochelle. Il désespère et ce cri de désespoir achève le livre. A l'idéal formel qu'il vient de définir, il en substitue un autre, impersonnel, informulé, qui est au premier ce que les dieux de l'Inde sont aux dieux grecs. « Puisqu'il n'y a plus moyen d'être un homme parmi les hommes, à nous la liberté atroce des fakirs. » Il se noie dans le flot vivant. Il se perd dans la foule innombrable des images. Il s'abîme en Dieu peut-être. Et dans ce nirvana, le chant de sa paresse emporte la rumeur de ses derniers soucis. Le monde s'arrête et meurt.

HENRY BIDOU

L'ŒUVRE FINANCIÈRE

DE M. POINCARÉ

La politique financière de M. Poincaré, que l'on a laissé se développer paisiblement pendant huit mois, est devenue, ces derniers temps l'aliment de polémiques passionnées; sans doute, la courtoisie ne fut-elle jamais absente de ces critiques, mais dans ce merveilleux pays de France, saturé d'hellénisme, on se lasse plus vite qu'ailleurs d'appeler un homme « Le Juste »; songez que pendant toute une année où presque, la Chambre dut renoncer aux débats fiévreux, aux séances orageuses, aux coups de théâtre, et aux émotions fortes. — La stabilité s'était installée dans les esprits en même temps que sur le marché des changes. — Les rumeurs de l'Agora s'étaient doucement éteintes, après des semaines de luttes féroces, où le Parlement avait abandonné M. Caillaux sur une rive de Rubicon et M. Herriot à une opinion publique déchaînée. Ce calme des grands horizons plats, cette sérénité bourgeoise, ces vertus vieillies dont on avait perdu l'usage, semblèrent bien fades à quelques-uns, qui avaient respiré l'âcre odeur des derniers carnages et caressé l'espoir d'en profiter.

Aux environs de mai-juin derniers, les premières offensives commencèrent; un livre de M. Marcel Chaminade : « L'Expérience financière de M. Poincaré » fit grand bruit dans l'opinion. M. Léon Blum refoulant ses antipathies de doctrinaire se montra réservé quant au développement futur de l'expérience, mais rendit aux résultats acquis par M. Poincaré un très émouvant et solennel hommage; enfin M. Caillaux, tou-

jours à la recherche d'une « pensée hors marge » dispersait dans l'opposition ses efforts comme il avait au pouvoir dispersé nos illusions.

Des adversaires moindres, se jetèrent inconsidérément dans des débats dont ils ignoraient le premier mot. — N'entendit-on pas l'un d'entre eux reprocher au gouvernement d'être sous la dépendance des Banques? On sait que jusqu'à l'arrivée de M. Poincaré au pouvoir, les gouvernements n'avaient vécu que dans l'alternative de recourir aux banques où de faire de l'inflation; le premier geste du président du Conseil en juillet 1926, fut précisément de s'affranchir de cette redoutable tutelle; il eut à cette date une entrevue avec les représentants des établissements de crédit, et leur demanda d'aider l'État une nouvelle fois. Ce fut la dernière et M. Léon Blum, lui-même, se plut à le reconnaître.

C'est en quelque sorte, à la veille de la rentrée des Chambres, un bilan de l'effort réalisé, que nous eussions souhaité obtenir de M. Poincaré lui-même; mais, s'étant fait une règle de ne pas accorder d'interview, il consentit à me procurer par l'intermédiaire de ses services les renseignements que je vais utiliser.

***

Lorsque le 22 juillet 1926 M. Poincaré fut porté au pouvoir, par tout le pays, inquiet et affolé, la situation financière avait atteint la limite au delà de laquelle il devenait à peu près impossible d'arrêter la catastrophe. Le budget était en déséquilibre, la marge disponible du Trésor à la Banque de France ne s'élevait qu'à un million de francs. Le Trésor avait dû en effet assurer dans les journées précédentes de gros remboursements de Bons de la Défense Nationale. Dans la journée du 27 juillet, conformément à la convention intérieure avec la Banque de France en application de la loi du 22 juillet, le compte-courant du Trésor fut crédité de la somme de 771 millions de francs représentant la contre-valeur du produit de la cession du reliquat du fonds moyen. Mais cette nouvelle marge était insuffisante pour assurer le fonctionnement normal de la Trésorerie. L'État se trouvait, en effet, à cette date, dans l'obligation de faire face aux décaissements

importants de fin de mois qu'exigent le paiement des traitements des fonctionnaires ainsi que des remboursements de Bons de la Défense Nationale, de Bons du Trésor et de dépôts en compte-courant demandés par le commerce et l'industrie pour le règlement de leurs échéances. D'autre part les achats de devises avaient dû être suspendus depuis de nombreuses semaines, tant par suite du manque complet de disponibilités du Trésor que de la situation du marché des changes (le 20 juillet, la livre avait atteint en bourse le cours maximum de 240 fr. 25); les encaisses du Trésor à l'étranger étaient devenues en conséquence insuffisantes pour permettre à l'État de faire face aux échéances prochaines de ses dettes extérieures : en particulier dès le 1er août étaient exigibles les intérêts des obligations remises en paiement des stocks américains, soit 10 millions de dollars, et un remboursement de £ 3 500 000 devait être effectué dans le courant du mois d'août à la Banque d'Angleterre. L'État, n'ayant plus de disponibilités, se voyait ainsi contraint de choisir entre l'inflation ou la réalisation d'un programme vigoureux de reconstruction financière tel que celui qui avait été recommandé par le Comité des Experts.

Mais au point tragique où nous en étions, la réalisation de ce programme apparaissait à certains observateurs français ou étrangers, d'un maniement si délicat, si fragile que beaucoup persistaient à considérer la situation comme désespérée.

Ce sera l'éternel honneur de M. Poincaré de n'avoir pas été arrêté dans ces heures d'angoisse nationale, par des soucis de prestige personnel et d'avoir courageusement affronté une tâche à laquelle tant d'autres s'étaient épuisés ou dérobés vainement. A peine était-il installé rue de Rivoli qu'il acquérait la certitude qu'il n'y avait pas d'assainissement financier sans équilibre budgétaire solide et durable. Mais la contexture du Budget français ne facilitait pas le travail. Divisé en deux parties, budget ordinaire et celui des dépenses imputables sur le produit du plan Dawes, il permettait de dissimuler l'excédent des dépenses courantes de l'État sur ses ressources générales.

Le premier acte de M. Poincaré fut donc de simplifier la comptabilité budgétaire; puis il demanda au Parlement de

voter 9 300 millions d'impôts nouveaux pour équilibrer les dépenses et les recettes de l'État. L'équilibre du budget fut du même coup réalisé, ce qui ne s'était pas vu depuis 1913. L'exercice de 1926 fut clôturé par un excédent effectif de recettes sur les dépenses courantes de plus de 1 592 millions. C'est avec cet excédent que M. Poincaré a pu augmenter rétroactivement les traitements des petits fonctionnaires.

Le budget de 1927, voté avant le début de l'année, était également en équilibre. Dans un article remarquable, paru dans son Bulletin quotidien, la Société d'études et d'informations économiques soulignait l'erreur de M. Chaminade qui avait prédit au budget de 1927 un déficit de 2 400 millions. Parti d'une donnée fausse, M. Chaminade affirmait que ce Budget de cette année avait été établi sur la base de 150 francs pour une livre. Telle quelle, cette affirmation est erronée. Seul, en effet, le calcul des crédits nécessaires pour assurer le service de la dette extérieure, a été fait sur cette base. — Quant à l'évaluation des recettes, elle a été faite sur une base toute différente. Pour les recettes à provenir des contributions indirectes et des monopoles, le service des Finances dut en effet appliquer rigoureusement la règle de la pénultième année, en l'occurence 1925; sur les recettes à provenir des impôts directs, ils ont fait leurs évaluations d'après les déclarations déposées en 1926 des revenus de 1925. En d'autres termes, des recettes de 1927 ont été estimées d'après les prix, les revenus et les mouvements des affaires de 1925. Or, en 1925, la valeur moyenne de la livre a été très voisine de 100. Ce qui revient à dire que le budget de 1927 a été établi non pas sur le taux de la livre à 150 mais bien sur le taux de la livre à 100.

Poursuivons l'étude du budget de 1927 : il prévoit pour l'amortissement de la dette environ 4 300 millions de francs en plus de 3 500 millions dont est dotée la caisse d'amortissement pour le retrait des Bons de la Défense Nationale. Aussi le cycle budgétaire 1927 devrait-il se fermer avec une réduction nette de la dette publique, ce qui est le témoignage le plus précis d'un équilibre budgétaire. Ajoutons que M. Chaminade lui-même a loyalement prévu l'équilibre du budget de 1928 et consenti à attendre celui de 1929 pour avoir raison.

Le problème essentiel que s'employa à résoudre ensuite le président du Conseil fut celui de la dette flottante. Il s'agissait d'éviter une consolidation forcée, telle que certains États ont dû l'appliquer. Il fut donc créée une caisse d'amortissement, chargée de veiller sous une administration indépendante au renouvellement et au retrait des Bons de la Défense Nationale.

A cette caisse furent affectés le produit du monopole des Tabacs et celui de certains impôts; ses opérations furent heureuses dès le début. Afin de s'assurer un fonds de roulement suffisant, elle offrit en automne dernier, un emprunt amortissable à long terme émis à un taux séduisant; les souscriptions dépassèrent largement le montant prévu. Ce fut le premier emprunt intérieur émis avec succès par un gouvernement.

Sa situation de trésorerie ainsi assurée, la Caisse d'Amortissement a converti graduellement les quelque 12 milliards de francs de Bons à un, trois et six mois en Bons à un et deux ans. Sa position est aujourd'hui si forte qu'elle n'offre ni ne renouvelle même plus les bons à un an, les porteurs n'ayant plus d'autre choix que de faire rembourser leurs bons à échéance ou de les convertir en Bons à deux ans; en outre, elle a réduit progressivement le taux de l'intérêt des Bons à un an de 6 à 3 p. 100 et ne paie plus que 4 1/2 p. 100 sur les Bons à deux ans. Cette différence du taux d'intérêt a été un facteur du reflux des placements des Bons à un an vers les Bons à deux ans; ce reflux s'est produit à la cadence de 2 milliards de francs environ par mois. Il faut souligner que comme il n'a pas été émis de Bons à deux ans avant le 1er janvier 1927, toute la partie de la dette flottante représentée par ces Bons ne se présentera pas au remboursement avant le début de l'année 1929.

Grâce à ces opérations, la Caisse d'Amortissement a réduit le montant moyen des échéances mensuelles de bons d'environ 7 milliards de francs à 3 milliards.

Cependant la confiance de l'Épargne dans la politique financière du gouvernement a empêché la Commission de réduire le montant effectif des Bons de la Défense Nationale. Malgré la consolidation, effectuée en mai dernier de 7 300 mil-

lions, c'est-à-dire 15 p. 100 du montant total des bons en circulation à la date du 30 avril, l'émission de ces bons reste légèrement supérieure au niveau d'il y a un an.

Conformément à son programme de consolidation de la dette flottante et à court terme, M. Poincaré a émis à la fin de l'année 1926 et au début de l'année courante deux emprunts destinés à consolider les échéances de la dette à court terme en 1927. Ces émissions offrant un taux d'intérêt raisonnable, réussirent complètement. C'est ainsi qu'on put pourvoir aux échéances de la dette à court terme pour cette année.

Un autre emprunt, destiné à consolider la dette à court terme venant à échéance en 1928 et 1929 fut émis entre le 25 avril et le 25 mai derniers. Ces échéances atteignaient 18 450 millions de francs. Par les nombreuses souscriptions à ce dernier emprunt, les échéances des deux prochaines années furent réduites à 7 500 millions, somme qui ne dépasse aucunement les possibilités du Trésor. Au total, en moins d'une année, 16 milliards et demi de valeurs du Trésor à court terme ont été consolidées et les échéances des Bons de la Défense Nationale ont été allongées. Bien que ces opérations de consolidation aient été faites à des taux généralement supérieurs à ceux des valeurs converties, il n'en résulte pas de surcharge budgétaire en raison de l'abaissement du taux d'intérêt des Bons de la Défense Nationale qui permet la suppression de l'annuité servie par le budget à la Caisse d'Amortissement.

Il y a, il est vrai, les 6 milliards de dépôts à vue, au Trésor. « A-t-on consolidé, s'écrient les critiques de la politique financière de M. Poincaré, quand on a remplacé les bons à court terme, par une nouvelle dette flottante exigible à vue et qui atteint plus de 10 milliards? »

Nous comprendrions cette véhémente appréhension si ces milliards, qui sont 6 et non point 10 avaient servi au paiement des dépenses publiques, c'est-à-dire si le Trésor ne les avait plus. Mais en réalité, ils ont servi tout simplement à rembourser les avances faites à l'État par l'Institut d'émission et à accroître la marge disponible du Trésor à la Banque.

***

L'augmentation des dépôts en comptes-courants est la conséquence de la politique monétaire du gouvernement. Certains affirment qu'à ce point de vue la situation est demeurée la même qu'au mois de juillet 1926; le rétablissement ne serait qu'apparent et instable. « Bien qu'il s'en défende, disent ceux-là, et déclare que sous aucun de ses ministères, on n'a fait de l'inflation, M. Poincaré, après avoir fait de l'inflation d'impôts, de l'inflation de dettes, pratique l'inflation des moyens de paiement, etc. »

Une inflation occulte nous guetterait ainsi dans l'ombre, d'autant plus périlleuse, celle-ci qu'elle fonderait sur nous, au moment où nous nous abandonnons à un dangereux optimisme.

Examinons le problème. La loi du 6 août 1926, que M. Poincaré fit voter par le parlement, autorise la Banque de France à acheter de l'or, de l'argent, des devises et à émettre à cet effet, des billets de banque au delà de la limite légale — étant entendu que ces émissions supplémentaires figureraient, dans tous les cas au poste « billets en circulation » du bilan. La Banque est ainsi tenue de constituer l'or, l'argent et les devises ainsi acquis en couverture de l'émission supplémentaire de billets. Elle a pu légalement acheter toutes les devises offertes sur le marché des changes en excédent de ses capacités normales d'absorption. De même, elle a acquis en France à des prix légèrement au-dessous des prix mondiaux, les monnaies d'or et d'argent; c'est à cette politique notamment que l'on doit le magnifique redressement du franc et son maintien depuis le 20 décembre 1926 au cours de 124 francs pour une livre sterling.

Nous ne méconnaissons pas le facteur « confiance ». Sans doute, le retour au pouvoir de l'un des principaux personnages de l'histoire contemporaine de la France et du monde, devait-il, à la fois souligner la tragédie de la situation, et concentrer tous les espoirs; mais on se doute bien, que six mois plus tard, cette confiance se fût dissipée, si l'expérience avait été nulle. M. Caillaux, pendant tout un semestre de l'année 1925, a pu vivre sur sa réputation; mais quand il

partit, il n'y avait plus guère que M. Briand pour admirer encore en lui un technicien.

Divers emprunts extérieurs émis par les chemins de fer français évitèrent au gouvernement de recourir à l'achat de devises pour rembourser certaines dettes contractées envers la Hollande, la Suisse, quelques autres pays étrangers et pour faire face aux paiements habituels d'intérêts et d'amortissement de la dette commerciale extérieure.

Lorsqu'il apparut que le cours approximatif de 124, pour une livre sterling était celui qui maintiendrait l'équilibre entre les prix intérieurs et les prix mondiaux, qui tiendrait le plus légitimement compte de la multiplicité des intérêts politiques, budgétaires, économiques et sociaux, la Banque de France et le Trésor furent amenés à constituer de très importantes réserves de devises. Ces réserves se montent environ à un milliard de dollars qui représente vraisemblablement le produit net des achats de devises, puisque le Trésor français et la Banque de France ont effectué ensemble, au début de cette année, un très important versement pour le remboursement de la dette à la Banque d'Angleterre; en outre ce trésor a effectué des paiements aux trésors britannique et américain au titre des dettes interalliées en sus des charges normales pour le règlement de sa dette commerciale.

Comment s'est produite l'accumulation de ces réserves de devises? Au début, les achats de devises furent effectués non parce qu'il était dans les desseins de la Banque de constituer des réserves supplémentaires mais afin d'arrêter la hausse du franc au dessus du niveau choisi. En fait, les billets émis pour permettre ces achats n'ont pas accru la circulation fiduciaire.

Il semble en effet que le vendeur plaçait dans une banque de dépôt les francs reçus en échange des devises vendues; or, la Banque de France ne paie pas d'intérêt aux dépôts effectués chez elle et il n'y a plus de Bons à court terme pour faciliter aux Banques de dépôt l'investissement de leurs fonds. — Ces banques, par suite des faibles demandes de fonds pour besoins commerçiaux ne surent comment placer leur argent. Le résultat fut que les Banques de dépôt furent

amenées à placer leurs excédents de disponibilités en dépôts à vue au Trésor; celui-ci pendant quelque temps paya un intérêt annuel de 1,64 p. 100, à la fin de juillet 1921, le taux de cet intérêt fut réduit par le trésor à environ 1,23 p. 100; — il faut évidemment attribuer ces taux d'intérêt anormalement bas à la pléthore de fonds disponibles. Les fonds déposés au Trésor au cours du circuit qui vient d'être décrit ont été employés par celui-ci à la réduction de sa dette envers la Banque de France et à l'augmentation de sa marge d'emprunt dans cet établissement. Le résultat de toutes ces opérations fut de réduire la dette du Trésor à la Banque à 38, 500 millions de francs au 22 juillet 1926, et à 26, 250 millions au 21 juillet 1927. D'autre part pendant la même période, la circulation fiduciaire tomba de 55 milliards de francs à 53 milliards 131 millions.

L'élément étranger a fortement contribué à restaurer et à maintenir la confiance. Il n'y eut pas que des capitalistes américains pour s'intéresser au placement en titres français. Des Anglais, des Allemands, des Suisses ont acheté des titres intérieurs français : sans doute, ces placements ne sont-ils pas tous sans périls; les fonds ainsi investis peuvent être rapatriés une fois le bénéfice réalisé, puisque notre loi prohibant l'exportation des capitaux n'est pas appliquable aux étrangers. Pourtant, on doit présumer qu'une partie considérable des placements étrangers en France y est à demeure.

On a reproché à M. Poincaré d'avoir en revalorisant, accru les difficultés, accumulé les ruines, alourdi le budget qui est passé en quelques semaines de 6 600 millions de francs-or à 8 milliards de francs-or. Enfin et surtout « par la destruction des capitaux français et l'enrichissement concurrent de l'étranger d'avoir provoqué de véritables pertes de substances.

Que s'est-il donc passé depuis un an? Des Français détenteurs de devises ou de valeurs étrangères ont voulu échanger ces devises contre des francs; à qui les ont-ils donc vendues? à des détenteurs de francs, c'est-à-dire normalement à des Français. La France n'a donc perdu aucune créance-or. Le seul effet de l'offre accrue des devises a été par la hausse du franc d'augmenter la valeur-or, c'est-à-dire

l'efficacité économique du stock monétaire français : nos 80 milliards de dépôts et de circulation valaient en juillet 1926 (pour une livre à 200 en moyenne) 10 milliards de francs-or; ils en valent 16 aujourd'hui. Comment dans ces conditions parler de « perte de substance ».

La société d'Études et d'Informations économiques reprochait récemment aux détracteurs de la politique de M. Poincaré d'avoir oublié cette vérité élémentaire en économie politique, à savoir qu'il n'y a pas de transfert de richesses réelles possibles par simple procédé monétaire; il faut passer par l'intermédiaire de l'or où des marchandises. Le problème est donc celui-ci : la revalorisation intervenue entre juillet et décembre 1926 a-t-elle entraîné un déficit de notre commerce extérieur. Non! ainsi que nous essaierons de le prouver plus loin. A-t-elle entraîné des sorties d'or. Non, dans ces conditions, le procès paraît jugé.

Il convient par ailleurs de remarquer que ces réserves considérables de devises détenues actuellement par le Trésor et par la Banque de France ne correspondent pas à l'acquisition de nouvelles richesses par les particuliers français, la Banque de France ou le gouvernement. Elles représentent surtout les richesses antérieurement exportées par des Français, et rapatriées sous le signe de la confiance.

L'étonnante transformation de la situation financière de la France a naturellement influencé la situation industrielle du pays. Après une période de dépréciation vertigineuse, le franc a été maintenu à un taux de change fixe. Le résultat paraît avoir été une hausse des prix en France jusqu'aux environs immédiats du niveau mondial.

L'Industrie et le Commerce, quoi qu'on en ait dit, ont supporté assez bien cette hausse des prix; et le choix de 124, comme taux de stabilisation a répondu parfaitement aux nécessités de la situation. Stabiliser à 170 francs la livre sterling c'était avantager l'industrie, momentanément d'ailleurs au détriment des rentiers; laisser glisser la livre vers un cours de 100 francs, c'était tenir compte surtout de l'intérêt de ces derniers mais faire œuvre dangereuse et pour l'équilibre du budget et pour l'activité des entreprises

— surtout pour celles qui doivent vendre leurs produits sur les marchés internationaux. On soutient pourtant que la stabilisation de fait à 124 francs a été néfaste pour cette dernière catégorie d'industries.

C'est ainsi que M. Chaminade pour montrer l'intensité, la profondeur de la crise, cite les chiffres du commerce extérieur. D'octobre 1926 à mars 1927, nos importations sont tombées de 5 106 millions de francs à 4 414; nos exportations sont descendues de 6 103 millions à 4 693, tandis que nos exportations d'objets fabriqués baissaient elles aussi de 3 528 millions à 2 821.

Les chiffres sont de nature à impressionner un observateur occasionnel; mais comment expliquer qu'ils aient suffi à nourrir certains pessimismes. Nul n'ignore en effet que d'octobre 1926 à mars 1927 le franc a changé de valeur. Or, si l'on fait le calcul en or, que constate-t-on? Que non seulement nos échanges avec l'extérieur n'ont pas diminué, mais encore qu'ils ont légèrement augmenté. Cette impression est d'ailleurs confirmée, si l'on se reporte non plus aux valeurs mais aux poids : d'octobre 1926 à mars 1927 nos importations ont en effet passé de 3 488 000 tonnes à 4 363 000, nos exportations de 2 689 000 tonnes à 2 952 000 et tout particulièrement nos exportations d'objets fabriqués de 83 000 tonnes à 133 000.

Autrement dit, les chiffres cités par M. Chaminade pour démontrer l'étendue de la crise sont peut-être les seuls qu'on pourrait invoquer pour démontrer qu'il n'y a pas eu de crise. Personne n'ira jusque-là, car en fait il y a eu crise et cette crise n'est pas encore, disons-le, résorbée. Mais si nous nous basons sur le nombre des chômeurs qui a atteint 80 000 et qui est aujourd'hui réduit à environ 15 000, il faut bien reconnaître que le plus mauvais moment est passé.

Et maintenant? Les Chambres vont rentrer; certains politiciens se promettent de faire publiquement le procès de l'expérience Poincaré et de profiter des agitations que leurs réquisitoires ne manqueront pas de provoquer. A ceux-là M. Poincaré répondra en leur demandant de voter le Budget sans lequel en effet aucun plan d'avenir n'est possible. Le

vote du budget est étroitement lié à la stabilisation légale qui doit précéder la réévaluation de l'encaisse-or nationale. C'est ce que le distingué économiste du *Temps*, M. Frédéric Jenny expliquait récemment à ses lecteurs La stabilisation d'une monnaie de papier disait-il, exige quatre conditions qui sont : 1° l'équilibre du budget et de la Trésorerie de l'État; 2° l'équilibre de la balance économique; 3° le contrôle effectif par la Banque de France des billets émis par elle; 4° l'entente avec les grandes places financières étrangères au sujet des crédits et des facilités de rééescomptes nécessaires.

Les deux premières de ces conditions peuvent être considérées comme remplies; restent le contrôle effectif par la Banque de France des billets émis par elle et l'entente avec les grandes places financières étrangères au sujet des crédits.

En ce qui concerne la troisième condition, il est nécessaire que les billets aient pour contre-partie à peu près exclusive des actifs immédiatement ou rapidement réalisables, c'est-à-dire de l'or, des devises étrangères, des effets de commerce et — dans une proportion modérée — des avances sur titres.

Dans cet ordre d'idées, M. Jenny constate que de grands progrès ont été accomplis. « La créance immobilisée de la Banque de France sur l'État qui formait naguère la contre-partie de la majeure partie des billets de banque a été réduite depuis juillet 1926 de près de 14 milliards. Cependant, elle figure encore à l'actif du bilan de l'institut d'émission pour environ 24 milliards et demi et il faut y ajouter près de six milliards de bons du Trésor français escomptés pour avances à des gouvernements étrangers. En outre, nous ne devons pas trop compter sur le maintien prolongé de la marge de 7 milliards et demi qui sépare actuellement les avances à l'État proprement dites du plafond de 32 milliards. Nous avons parlé au début de notre article des dépôts à vue à la caisse centrale du Trésor; leur remboursement peut être payé du jour au lendemain : or, l'État ne pourrait effectuer ce remboursement qu'en redemandant à la Banque les sommes qu'il a reçues au dépôt et qu'il a provisoirement remises à l'Institut d'émission. Il faut donc envisager que les avances de la Banque à l'État sont susceptibles d

s'accroître jusqu'à une trentaine de milliards et qu'ainsi la dette totale du Trésor envers l'institut d'émission y compris les bons escomptés pour avancer à des gouvernements étrangers pourra éventuellement s'élever à 36 milliards environ.

Si cette hypothèse se réalisait et à supposer même que, le franc étant stabilisé au niveau actuel, les 16 milliards que donnerait la réévaluation de l'encaisse métallique, fussent portés intégralement au crédit de l'État, la créance de la Banque sur le Trésor ressortirait donc encore à une vingtaine de milliards soit à 37 p. 100 du montant de la circulation fiduciaire actuelle; sur les billets garantis par cet élément immobilisé, la Banque n'aurait aucun contrôle; le danger ne serait pas grand s'il ne s'agissait que de quelques milliards, mais les billets en question représentant plus d'un tiers de la circulation totale, ce serait là un résidu d'inflation trop important pour permettre le fonctionnement normal de l'étalon-or.

La quatrième et dernière condition, c'est-à-dire l'entente avec les grandes places financières est indispensable pour faciliter l'obtention de garanties nécessaires par l'intermédiaire de la Banque de France auprès des instituts d'émissions étrangers.

Il apparaît par conséquent que toutes les conditions préalables d'une stabilisation légale ne sont pas encore remplies, mais que d'énormes progrès ont déjà été réalisés. Si l'on s'en rapporte aux renseignements fournis par la Rue de Rivoli, la nécessité de laisser M. Poincaré poursuivre son œuvre paraît donc s'imposer; seul l'avenir dira si le taux de 124 francs correspond bien à la situation présente, si l'ensemble de nos charges fiscales est supportable pour le pays avec le niveau actuel de la devise. Présentement, il s'agit de persévérer et d'asseoir les progrès obtenus sur une large base économique; nul ne doit refuser au gouvernement les étapes nécessaires pour achever sa tâche. Il a prouvé en un an, qu'il savait à la fois utiliser le temps et les événements. Il a, aux yeux du monde, réalisé un tel redressement, que le mot « miracle » a été prononcé non par nous, Français, mais par les observateurs et les journalistes étrangers. Persuadons-nous qu'il est cette fois en finances comme en diplomatie « urgent d'attendre ».

GEORGES SUAREZ

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Constantin Pobiédonostsev,
Procureur général du Saint-Synode (*Payot*).

Lorsque, après l'attentat du Palais d'Hiver et la fin tragique d'Alexandre II en mars 1881, son successeur Alexandre III monte sur le trône, il semble que la Russie soit à la veille de graves convulsions, et que la propagande nihiliste ait ruiné toute l'armature de l'Empire. Or, dès le début, Alexandre III montre sa volonté de combattre l'esprit révolutionnaire, de l'éliminer de l'Empire, — de rendre toutes leurs forces à l'autocratie et à l'orthodoxie, — d'imposer la civilisation moscovite à toutes les populations allogènes, — et de servir ainsi la mission historique, providentielle, de la Russie. Jusqu'à sa mort, il reste fidèle à ce programme, dont la réalisation méthodique prolongea d'une façon imprévue le régime tsariste. Ce programme, il le tenait de son inspirateur, de son guide, de son ancien précepteur, le professeur Constantin Pobiédonostsev, procureur général du Saint-Synode, et qui fut pendant tant d'années non seulement le Chef civil de l'Église russe, mais le maître secret de l'Empire. L'Empereur le consultait en tout, et les principales affaires de tout ordre, les petits détails de police ou les projets de haute politique, passaient par ses mains. De là l'intérêt historique capital que présente la publication de ses papiers. Comment, quand et où ont-ils été trouvés, la publication en est-elle intégrale, ont-ils déjà paru en Russie et dans quelles circonstances, la préface du livre français est muette sur ces points pourtant importants. Les documents se succèdent dans l'ordre chronologique, de 1880 à 1895; ils abondent surtout pour les années 1881-1888. Ils traitent de tous les sujets, ils pullulent de noms propres. Aussi l'absence d'un index méthodique et d'un index alphabétique rend le maniement du livre malaisé, et le lecteur doit aller au hasard à la recherche des pièces essentielles. Il en trouve de fort substantielles, comme les mémoires sur les finances et la politique ferroviaire du constructeur Paul de Dervize, le mémoire sur les *tâches du nouveau règne* où le philosophe et juriste Tchitcherine étudie les moyens de grouper autour du gouvernement les éléments de conservation, noblesse et Zemstvos, diverses lettres sur le développement de l'esprit révolutionnaire — celui de la commune de Paris — dans les lycées, sur les moyens de réformer le régime des universités et l'esprit de l'*intelliguentzia*,

des observations de Pobiédonostsev sur l'horreur dont il est saisi à la lecture de *La puissance des Ténèbres* de Tolstoï, ou à la vue de cette affreuse peinture moderne, bassement réaliste (celle de Riépine, *Le Gué* par exemple), des instructions envoyées au grand-duc héritier en route vers le Japon pour qu'il refuse les cadeaux des lamas bouriates, et maintienne ainsi le prestige de l'orthodoxie; des racontars sur les trésors des couvents du Mont Athos, sur un ermite miraculeux; une note singulière attribuée à un député français, M. Louis Andrieux, sur la situation en Russie : il y est préconisé pour la destruction des terroristes une « puissante contre-terreur » débats judiciaires et exécutions à huis clos; utilisation combinée de la répression violente et de l'argent corrupteur : conseils, hélas, trop bien suivis depuis; — lettres d'anonymes, certaines prophétiques, sur l'évolution de l'Empire. — L'impression que dégage la lecture de ces pièces si variées, c'est que l'imminence de la révolution, le sentiment de l'instabilité étaient devenus, un peu partout, une obsession.

Souvenirs de ma Vie, par **Anna Viroubova** (*Payot*).

Anna Viroubova fut, avec Raspoutine, la personne la plus haïe par les aristocrates russes de l'entourage des grands-ducs, par tous ceux qui, suivant l'exemple de l'impératrice-mère, ne sympathisèrent jamais avec l'impératrice Alexandra Feodorovna et la laissèrent dans un isolement hostile. Les calomnies qui la salirent gagnèrent l'Occident. Son nom était déjà connu en France et en Angleterre vers 1913-1914. Anna Viroubova appartient à une vieille famille de hauts fonctionnaires. Son aïeul fut le feld-maréchal Koutousov; son grand-père fut aide de camp de l'Empereur Alexandre II. Son père, Alexandre Sergeievitch Tanéev, fut pendant vingt ans directeur de la Chancellerie privée de l'Empereur. Dame d'honneur de l'Impératrice en 1905, elle vécut dans son intimité, dans l'intimité de la famille impériale, jusqu'à la Révolution de 1917, jusqu'à son arrestation ordonnée et contrôlée par Kerenski en personne. On ne devait pas lui pardonner son éclatante faveur. Comment l'expliquer? Son sens politique était nul; on dit, on répète qu'elle n'était pas intelligente. Peut-être, bien que ses souvenirs soient fort bien contés, avec netteté, simplicité et émotion. Mais ce qui la rapprocha de sa souveraine, ce fut d'abord un goût commun, très vif, pour la musique, une sensibilité de même nature, une dévotion ardente, l'intuition du surnaturel, une mysticité pénétrant tous les détails de leur existence. De là le charme de ce livre, analogue à celui qui se dégage de l'admirable correspondance de la tsarine

(on trouve du reste, dans ce livre, de très belles lettres d'Alexandra Feodorovna, écrites pendant l'internement à Tobolsk; les dernières précèdent de quelques mois à peine la tragédie d'Iékatérinenbourg). Il semble que l'entourage immédiat de l'Empereur ait ignoré la vie que menait Raspoutine à Saint-Pétersbourg. Il semble aussi que Raspoutine ait possédé des dons psychiques étranges, que les spirites croient trouver en certains médiums, guérisseurs et clairvoyants. Anna Viroubova est sévère pour l'aristocratie russe et son attitude, son manque de loyalisme pendant la guerre, sur la campagne de diffamation entreprise contre l'Impératrice, et qui fut le prélude de la Révolution; elle décrit en trois pages prenantes le répugnant assassinat de Raspoutine; et note au jour le jour les moments douloureux de l'abdication de Nicolas II. Le récit de ses souffrances en prison rappelle par son horreur celui de tant et tant d'émigrés; le régime imposé par Kerensky aux détenus du bastion Troubetzkoï, à la forteresse Pierre et Paul, — froid, faim et tortures — dépasse tout ce que l'on a écrit sur la Tchéka bolcheviste.

La Chute du Régime tsariste (*Payot*).

C'est le rôle politique d'Anna Viroubova, celui du prince Andronnikov, de Manoussevitch Manouilov, du métropolite Pitirim et encore et surtout de Raspoutine, le rôle des « forces obscures » qui entouraient le trône, que chercha à élucider la commission extraordinaire d'enquête constituée par le gouvernement provisoire et qui travailla de mars à octobre 1917. Les comptes rendus sténographiques des interrogatoires subis devant elle par les principaux personnages civils et militaires de la fin du règne, Sturmer, Gouchkov, Kvostov entre autres, tiennent sept volumes dans l'édition russe. La traduction française, qui vient de paraître, reproduit seulement les plus importants d'entre eux. Elle est précédée d'une longue et intéressante préface de M. Maklakov. Même sous cette forme abrégée ce volume permet de mettre au point bien des récits tendancieux ou de rectifier des souvenirs déformés.

Traité de Géographie physique,
par **Emmanuel de Martonne.**
Tome III : *La Biogéographie* (*Colin*).

La Biogéographie n'occupait, dans la première édition du célèbre traité de M. de Martonne, que 154 pages, avec 62 figures, et 10 pages de bibliographie; elle dispose dans le présent volume, de 204 pages, 94 figures, 25 pages de bibliographie. Si l'auteur a refondu et com-

plété ce qu'il avait écrit au point d'en faire un ouvrage entièrement neuf, s'il a fait appel à la collaboration du botaniste Chevalier, du zoologiste Cuénot, c'est que, depuis vingt ans, les études techniques se sont multipliées, et le renouvellement de ces questions a été profond; de là ces chapitres remarquables, et qui introduisent en géographie des notions connues jusqu'à présent des seuls agronomes ou des seuls biologistes, sur la science des sols, sur la « sociologie végétale », sur la répartition des espèces animales suivant les milieux; d'autres qui ont leur place également dans les traités de géographie humaine, mais qui, ici, entièrement originaux par leur documentation toute fraîche, traitent de l'influence de l'homme sur la végétation. L'on voit l'importance d'un ouvrage de cette étendue et de cette information, non seulement pour les géographes, mais pour les économistes, pour tous ceux qui, comme administrateurs, auront à diriger la mise en valeur de notre domaine colonial.

JEAN POIRIER

***

Maréchal Lyautey : Paroles d'Action (*Armand Colin*).

Opposer les paroles à l'action est un des thèmes favoris des orateurs, et la conclusion est toujours : assez de paroles, des actes. Il appartenait au maréchal Lyautey d'oser, dans un titre, réunir les deux termes antagonistes, et de lancer la formule : « Paroles d'action. » Car, si, parmi les discours réunis sous ce titre, un certain nombre semblent rentrer dans la catégorie des discours-programmes, ces programmes-là ont été suivis. On sait ce qu'a été l'action du maréchal Lyautey : il a donné le Maroc à la France, et réalisé l'œuvre coloniale la plus extraordinaire que le monde ait jamais vue. En vérité, les discours n'ajoutent rien à sa gloire, mais ils la font mieux comprendre.

Rien ne semblait disposer le futur Maréchal à l'entreprise qui fut la sienne, quand, vers la quarantaine, un hasard, dont il a retracé lui-même avec humour, dans un des discours aujourd'hui réunis, la fantaisie imprévue, le fit envoyer en Indochine. Ce brillant cavalier, ce breveté élégant eut l'heureuse fortune d'y rencontrer le général Gallieni, haute figure de proconsul bâtisseur de routes, administrateur hors de pair, connaisseur d'hommes, avant d'être un des plus utiles artisans du salut de la France sur le sol de la Métropole. L'élève fut digne du maître. Lyautey comprit la leçon de Gallieni. Il le suivit à Madagascar où il reçut la mission de pacifier le Nord-Ouest, puis le Sud de l'île. Bref séjour en France, puis départ pour

l'Afrique, pour le Maghreb, qu'il ne devait plus quitter, sauf pendant un an passé à la tête du 10e corps d'armée, avant d'avoir achevé l'œuvre pour laquelle nos descendants s'évertueront à prouver qu'il était un prédestiné. Cette extraordinaire carrière d'un « métropolitain » aux colonies est bien (n'en déplaise au maréchal Lyautey lui-même qui exalte souvent les coloniaux) la plus formelle condamnation qu'on puisse rêver de « l'esprit de bouton ».

Dans cette vie si nette, si remplie, où l'organisation de la conquête tient plus de place que la conquête elle-même, il était inévitable que le futur Maréchal, conducteur d'hommes et animateur de l'action civilisatrice au moins autant que le chef de guerre, fût amené à prendre la parole souvent. Mais, si haute qu'ait toujours été son inspiration, il ne nous en voudra pas de préférer entre tous ses discours ceux qu'il prononça quand il eut, avec la plénitude du pouvoir, la plénitude des responsabilités, pendant cette période unique dans l'histoire coloniale où il façonna la plus jeune et la plus vivante de nos colonies.

Sa première allocution en terre marocaine, très courte, montre dans sa brièveté qu'il a déjà son programme, qui est d'associer étroitement, dans un effort continu, l'action militaire indispensable et l'action pacifique vraiment féconde. Après avoir dit les raisons qu'il a d'espérer le succès, et, avant de conclure, il trouve le moyen, dans ce pays où notre marche semble si mal assurée, d'annoncer son intention de travailler sans délai à la question du port de Casablanca et de la résoudre. Dès lors, chacun de ses discours peut faire état d'un progrès dans l'œuvre à réaliser tout en marquant ceux qui restent à accomplir.

Ce qui devait donner son empreinte la plus marquante à l'entreprise marocaine et à l'action personnelle du maréchal Lyautey, c'est la guerre européenne. A Paris, dès que les événements eurent pris une allure irrémédiablement tragique, on envisagea assez aisément l'idée d'abandonner, s'il le fallait, l'œuvre commencée dans l'empire chérifien. Le maréchal Lyautey ne l'entendit pas ainsi; il prétendit à la fois donner à la Métropole toute l'aide militaire possible (et il fit dans ce domaine plus qu'on ne lui demandait), assurer de façon indiscutable la sécurité des régions soumises du protectorat (et, loin de reculer, les limites de celui-ci s'étendirent), poursuivre l'organisation administrative et le développement économique du pays. Cette triple gageure fut magnifiquement gagnée : le chef qui pensait qu'une maison neuve valait un bataillon, sut faire passer son idée féconde dans tous les cerveaux, sa soif de réalisation et son enthousiasme dans tous les cœurs. Pour y réussir, il déploya toute son activité inlassable, et il sut, aux moments

voulus, trouver des accents d'une éloquence directe et singulièrement persuasive : il parle aux territoriaux venus de France pour remplacer aux arrières les troupes actives, il inaugure des magasins, des expositions, il salue les mobilisés étrangers qui quittent le Maroc. Toujours et partout, c'est la parole du chef, souvent brève et presque autoritaire, *imperatoria brevitas*, mais parfois aussi nuancée et entrant dans les détails pour rendre mieux la pensée. S'il n'y avait eu que la parole, elle n'eût pas suffit; mais, venant en même temps que les actes, elle expliquait ceux-ci et suscitait les énergies.

Cette œuvre si extraordinaire fut un moment interrompue : à la fin de 1916, le résident général au Maroc fut nommé Ministre de la Guerre. L'histoire enregistrera, comme une des preuves les plus écrasantes de la coupable légèreté avec laquelle furent menées nos affaires, les circonstances de son arrivée rue Saint-Dominique, quand il se trouva, sans avoir été consulté, en présence d'une organisation (?) nouvelle de ses fonctions. L'étonnement et la tristesse qu'il éprouva en voyant la manière dont on travaillait en France ne se manifestèrent jamais ouvertement : le jour où il se décida, dans un discours qu'il a recueilli, à dire au Parlement ce qu'il en pensait, il fut arrêté après quelques paroles par un débordement d'indignation factice de certains députés. La fin de ce discours est la critique la plus forte et la plus concise qu'on ait jamais présentée de notre « gouvernement » de guerre : elle est digne de faire pendant au fameux mémoire où Gallieni avait exposé, un an plus tôt, avec plus de détail, les vices profonds de notre organisation.

Cedant arma togae. Le ministre redevint le résident général et reprit sa tâche. Pendant huit années encore, il la poursuivit, et ne la quitta qu'au moment où, après une redoutable crise, on pouvait la considérer comme virtuellement achevée : la conquête était à la veille d'être définitivement assise; et, ayant traversé la grande crise économique, le Maroc s'organisait pour être une colonie utile à la Métropole et lui rendre, au bout de si peu d'années, la valeur des sacrifices qu'elle avait consentis. C'est cet admirable labeur que nous permettent de suivre au jour le jour les *Paroles d'action* — qui devront être méditées par tous les aspirants colonisateurs.

J.-M. BOURGET

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

TABLE DU CINQUIÈME VOLUME

Septembre-Octobre

LIVRAISON DU 1er SEPTEMBRE 1927

		Pages.
A. KLOBUKOWSKI. .	Souvenirs de Belgique	5
SEAN O'CASEY. . . .	Junon et le Paon (*acte I*)	40
G. LACOUR-GAYET. .	Talleyrand à l'Assemblée Constituante	62
MAX RYCHNER. . . .	Observations sur l'état intellectuel de l'Allemagne	80
LUC DURTAIN. . . .	Hollywood dépassé. — II	125
★ ★ ★	La Russie en Asie centrale	151
MAURICE GENEVOIX.	Les Mains vides (*fin*)	182
A. ALBERT-PETIT. .	La Vie littéraire : Les Livres d'histoire	210
PIERRE CHARRIER .	La Vie coloniale : Tableaux de Tahiti	223

LIVRAISON DU 15 SEPTEMBRE 1927

HENRY BORDEAUX. .	Châteaux en Suède	241
MAXIME GORKI . . .	Le Héros	270
MARCEL DUNAN. . .	Les Étapes de la Crise autrichienne	306
SEAN O'CASEY. . . .	Junon et le Paon (*fin*)	332
PAUL DARCY.	Au Service de la France en Russie. — I	364
LUC DURTAIN. . . .	Hollywood dépassé. — III	379
A. KLOBUKOWSKI. .	Souvenirs de Belgique	408
MAURICE CAULLERY.	Les Sciences : Où en est le Problème de l'Évolution? . .	422
ALBERT FLAMENT. .	La Quinzaine : Tableaux de Ville d'eaux	448
A. ALBERT-PETIT. .	La Vie littéraire : Les Livres d'histoire	465

LIVRAISON DU 1er OCTOBRE 1927

		Pages.
PRINCE YOUSSOUPOFF	La Fin de Raspoutine. — I.	481
ALBERT THIBAUDET	Le Tricentenaire de Bossuet	510
RICHARD WAGNER	Lettres à sa Femme	526
FRANCIS CARCO	Poèmes retrouvés	564
ROGER LABONNE	Athènes	570
E. GASCOIN	M. Rouju, nouveau jeune. — I.	605
PAUL DARCY	Au Service de la France en Russie (*fin*)	631
LUC DURTAIN	Hollywood dépassé. — IV	654
HENRY BIDOU	La Vie littéraire : Parmi les Livres	677
ALBERT FLAMENT	La Quinzaine : Tableaux de l'Été méditerranéen	689
IGNOTUS	La Politique : La Quadrature du Cercle	704

LIVRAISON DU 15 OCTOBRE 1927

ANDRÉ GIDE	La Détresse de notre Afrique équatoriale	721
ANDRÉ THÉRIVE	Sans âme. — I.	733
CONSTANTIN PHOTIADÈS	La Reine des Lanturelus. — I	756
JEAN-LOUIS VAUDOYER	Aux Saintes-Maries-de-la-Mer	785
PRINCE YOUSSOUPOFF	La Fin de Raspoutine. — II	808
ÉDOUARD SCHURÉ	Le Fil d'Ariane	829
LUC DURTAIN	Hollywood dépassé (*fin*)	842
ANDRÉ BEUCLER	Cartes postales U. R. S. S	870
E. GASCOIN	M. Rouju, nouveau jeune (*fin*)	898
HENRY BIDOU	La Vie littéraire : Parmi les Livres	931
GEORGES SUAREZ	La Politique : L'Œuvre financière de M. Poincaré	940

CHEMIN DE FER DE PARIS A ORLÉANS

R. C. Seine 88.928

ÉTÉ 1927

Facilités offertes aux touristes effectuant des circuits automobiles

En vue de développer le tourisme dans des régions desservies par des services réguliers d'autocars, la Compagnie d'Orléans a décidé d'accorder aux porteurs de billets aller et retour du Tarif spécial G. V. 2 et commun G. V. 102 (Voyageurs) ou de billets aller et retour pour familles nombreuses et réformés de guerre (annexe aux tarifs spéciaux communs G. V. 101-102), **délivrés au départ des gares de son Réseau** (1) à destination de la gare de rattachement de ces circuits, une **validité supplémentaire gratuite d'un jour par circuit effectué.**

Cette validité supplémentaire est portée à 8 jours pour les circuits de la Route de Bretagne, des Gorges du Tarn et de Rocamadour aux Monts du Cantal.

Les gares points de départ des circuits sont les suivantes : Blois, Tours, Saumur, Angers, Argenton-sur-Creuse, La Bourboule, Le Mont-Dore, Brive, Rocamadour, Les Eyzies, Périgueux, Vannes, Pornichet, La Baule-Escoublac, Le Pouliguen et Quimper.

La prolongation sera accordée, par la gare point de départ du circuit, sur production d'une attestation de l'entreprise de transport au voyageur qui aura effectué le circuit.

Ces dispositions sont applicables pendant la durée du fonctionnement des circuits.

(1) Sauf Paris, en ce qui concerne les circuits au départ de Blois et de Tours soumis à un régime particulier.

L'ARGUS de la PRESSE
"VOIT TOUT"
Fondé en 1879
LES PLUS ANCIENS BUREAUX D'ARTICLES DE JOURNAUX
37, Rue Bergère, PARIS (IXe)
Lit et dépouille par jour
20.000 Journaux ou Revues du Monde entier
Collectionne : LES ARCHIVES DE LA PRESSE
Edite : L'Argus de l'Officiel
contenant tous les votes des Hommes politiques
L'Argus recherche articles et tous documents passés, présents, futurs

CRÉDIT LYONNAIS

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le Crédit Lyonnais met à la disposition du public des Coffres-forts entiers ou des compartiments de Coffres-forts, pour la garde des Valeurs, Papiers, Bijoux, Argenterie, Dentelles, Objets d'Art, etc.

Ces Coffres-forts sont situés dans les sous-sols du Crédit Lyonnais; leur construction et leur installation présentent les plus complètes garanties contre les risques d'incendie et de vol.

Chaque locataire reçoit une Clé spéciale, dont il n'existe pas de double, et il peut faire varier les combinaisons de la serrure à son gré.

Il peut seul ouvrir le Coffre-fort qu'il a loué.

Le Crédit Lyonnais accepte aussi en garde Coffrets, Cassettes, Caisses, Malles et autres objets.

S'adresser : SIÈGE CENTRAL
19, boul. des Italiens ou dans les BUREAUX DE QUARTIER

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

R. C. Seine 88.928.

AMÉLIORATIONS DES RELATIONS AVEC LA CORSE

La Cie Fraissinet, dont les paquebots assurent les relations du continent avec la Corse, réalise, par étapes, un vaste programme d'améliorations de sa flotte, afin de mettre en concordance, aussi rapidement qu'il est possible, ses services maritimes avec la nouvelle et récente convention maritime.

Depuis le 15 août, la vitesse du « Général Bonaparte » a été portée à 15 nœuds de jour, à 14 nœuds de nuit; un effort parallèle a été demandé au « Liamone ». De ce fait, les traversées de Marseille et de Nice à Bastia se trouvent être réduites respectivement à 14 heures au lieu de 16, et à 8 h. 15 au lieu de 9 h. 30. D'autres gains de même ordre seront prochainement réalisés dans la durée de la traversée du « Corte II » entre Nice et Ajaccio.

Par son climat exceptionnel et ses charmes variés, l'Ile de Beauté réalise ce paradoxe d'être en toute saison la terre d'élection du tourisme. Elle ne pourra l'être désormais que davantage, puisque les nouveaux horaires de la Cie Fraissinet la rapprochent du continent.

Il est rappelé que les Circuits d'autocars P.-L.-M. en Corse, dont le succès s'est encore considérablement développé cette année, continueront à fonctionner jusqu'au 30 novembre sans interruption.

CHEMIN DE FER DE PARIS A ORLÉANS

R. C. (Seine) 88.928

Facilités pour la livraison à domicile des bagages dans Paris

Les voyageurs désireux de faire livrer leurs bagages à domicile dans Paris sont invités, dans leur intérêt, et en vue de faciliter la remise rapide des dits bagages, à le faire connaître dès la gare de départ.

A l'arrivée, ils présentent leur bulletin à un bureau spécial installé dans la salle des bagages des gares du Quai d'Orsay ou d'Austerlitz en remettant leur commande de livraison et, le cas échéant, leurs clefs s'ils ne veulent point assister eux-mêmes à la visite de l'Octroi.

Ils peuvent ainsi gagner ensuite leur domicile, débarrassés de tout souci.

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, Rue Auber, PARIS-IXe

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT

COLETTE YVER

HAUDEQUIN, de LYON

ROMAN

Un volume : **9** francs

Il sera tiré en outre :
20 ex. numérotés de 1 à 20, sur papier Vergé de Rives : **80** fr.
et 300 ex. numérotés de 21 à 320, sur beau papier Outhenin Chalandre : 15 fr.

VIENT DE PARAITRE *LA 41e ÉDITION*

GUY CHANTEPLEURE

LE MAGICIEN

ROMAN

Un volume : **9** francs

VIENT DE PARAITRE *LA 31e ÉDITION*

GYP

SOUVENIRS D'UNE PETITE FILLE

Un volume : **9** francs

Imprimerie Paul BRODARD et Joseph TAUPIN, Coulommiers.

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, rue Auber - PARIS-IXe

Pour paraître le 5 Octobre 1927

VALENTIN MANDELSTAMM

LE CRACK

ROMAN

Un volume : **9** francs.

DU MÊME AUTEUR

HOLLYWOOD

ROMAN

Un volume : **9** francs.

Pour paraître prochainement :

DOMINIQUE DUNOIS

LEURS DEUX VISAGES

ROMAN

Un volume : **9** francs.

DU MÊME AUTEUR

L'AMANT SYNTHÉTIQUE

L'ÉPOUSE

LE FAUNE

LUCILE, CŒUR ÉPERDU

LE PAUVRE DÉSIR DES HOMMES

Chaque volume : **9** francs.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

		UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE		100 »	51 »	26.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES.		106 »	54 »	28 »
ÉTRANGER	Demi-tarif postal	130 »	66 »	34 »
	Plein tarif	160 »	81 »	41.50

LA LIVRAISON — 240 pages — **7** francs.

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *rue Saint-Roch, Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Prière de joindre la somme de **1** franc *et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Première Table décennale (1894-1903). *Prix* . . . . . **3** fr. **50**
Deuxième Table décennale (1904-1913). *Prix* . . . . . **4** fr. **50**

Coulommiers. — Imprimerie BRODARD et TAUPIN.